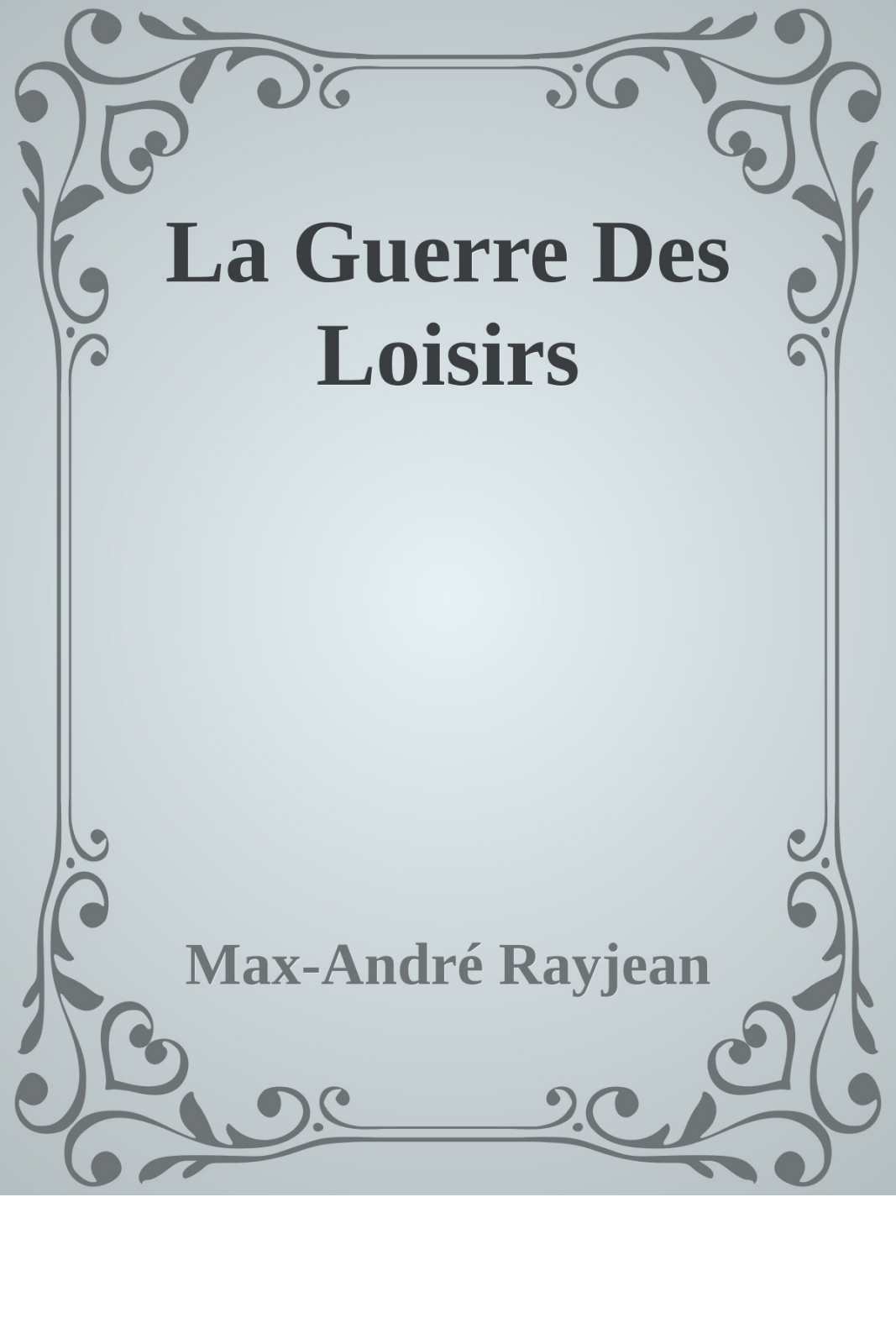


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

La Guerre Des Loisirs

Max-André Rayjean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

M.-A. RAYJEAN

LA GUERRE DES LOISIRS



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

MAX-ANDRÉ RAYJEAN

LA GUERRE DES LOISIRS

Collection : « ANTICIPATION »

Éditions Fleuve Noir 6, rue Garancière
— PARIS — VI^e

CHAPITRE PREMIER

Je fendis la foule agglutinée autour de l'héliport, mon magnéto portatif en bandoulière. J'agitai une carte de presse et ce geste creusa immédiatement un sillon parmi ces gens surchauffés, impatients.

Ils venaient aux nouvelles ou ils attendaient un parent, un ami. L'hélico trapu s'était posé deux minutes auparavant et comme il n'existait plus de frontière officielle entre le Mexique et les États-Unis, à cause de l'Unification des Pays de l'AmériqueNord, l'entrée aux U.S.A. se trouvait entièrement libre.

Les passagers étaient l'objet de curiosité, et pourtant c'étaient des passagers tout ce qu'il y avait de plus ordinaires.

Seulement voilà. Ils venaient du Club.

Je choisis la fille un peu au hasard. Je butai sur elle volontairement et je m'excusai. Façon d'engager la conversation.

— Heu... Je suis maladroit, bredouillai-je en tendant mon micro. C'est mon premier reportage, vous comprenez.

Elle m'observa avec indulgence. Elle avait de beaux yeux noirs, une chevelure d'ébène. Il y avait des têtes sympas et d'autres pas. Question de goût.

Elle était délicieusement jolie avec sa bouche pulpeuse dont on croquerait volontiers les lèvres. Habillée dans le vent, je ne la jugeai ni snob ni ridicule. Simplement, elle me plaisait et j'aimais quelqu'un d'agréable.

Son sourire montra des dents perlées. Elle portait juste un petit bagage à la main :

— Je m'appelle Daisy.

Je hochai la tête :

— Je voudrais avoir vos impressions.

Elle n'était pas franchement contre les reporters. Je sentais qu'elle adorait la publicité.

J'ajoutai aussitôt, poli :

— On vous attend ?

— Non. J'habite Los Angeles.

— Je vous offre un verre, proposai-je.

Elle acquiesça. On se casa quelque part au bar de l'héliport surpeuplé. L'ambiance était chaude, surexcitée, comme si l'hélico avait

amené une cargaison de phénomènes.

Elle but un jus de fruits. Moi aussi. En principe, je préférerais l'alcool mais je ne voulais pas jouer aux durs. Elle nota l'absence d'appareil photo.

— Dommage, soupira-t-elle. Vous savez, « ils » méritent qu'on leur fasse de la pub.

— Vous parlez du Club ?

— Évidemment.

— Bon, admis-je, branchant ma cassette avec application. Comment ça se passe, là-bas ?

Daisy tira une glace de son sac, un bâton de rouge, et se refit une beauté. En réalité, elle n'en avait pas réellement besoin.

Elle semblait droguée. Je ne disais pas qu'elle couvrait une overdose mais elle avait l'air « transformée ». Elle planait littéralement et le mot d'enthousiasme ne suffisait pas. Transcendante. Sublime. Émoustillée...

Et volubile, par surcroît.

— Ils offrent la première séance gratuite. J'ai promis que j'y retournerais. La carte d'abonnement paraît drôlement plus avantageuse.

Je tiquai :

— Vous avez signé un engagement ?

— Non. Ils n'imposent rien. Mais je ne sais pas comment vous expliquer. Après une séance, vous avez envie d'une autre.

Je ne mâchai pas mes mots. J'étais un farouche opposant au Club Mexicain :

— C'est ce que je pense. Ils vous droguent.

Elle haussa les épaules.

— Pas du tout. D'ailleurs, je suis prête à me soumettre à des analyses médicales.

Elle perdait lentement son ivresse, au cours de l'entretien. J'en conclus que l'effet de la « séance » se diluait.

Je soupirai en insistant :

— Comment ça marche ?

Un rire de gorge. J'avais l'impression qu'elle se fichait de ma figure :

— Je ne sais pas. Il ne reste rien dans ma mémoire. Rien. Que l'impérieuse envie de recommencer.

— C'est déjà ça ! grommelai-je. Comme attrape-nigaud, on ne fait pas mieux. Qu'est-ce qu'ils vendent ? Du vent ?

Elle me fixa d'un œil figé. Elle n'appréciait pas mes allusions déplacées.

— Pas du vent. Mais des jours « supplémentaires » !

Elle m'annonçait ça froidement, avec aplomb, sans ironie. Je

sifflai entre mes dents. Mon P.D.G. m'avait déjà averti. Je ne tombais donc pas de la dernière pluie et, même, je prouvai à Daisy que j'en connaissais un rayon sur le Club de loisirs :

— Vous avez choisi un 366^e jour ?

— Exact. C'est le seul qu'ils tolèrent, la première fois, car il est gratuit... et le moins cher.

— Combien vaut-il normalement ? Je parle en dollars.

La cliente du Club Mexicain fit la moue. Elle éluda ma question :

— À votre place, j'irais le leur demander !

Je pataugeais dans un imbroglio qui dépassait l'entendement et je comptais bien d'ailleurs me rendre au Mexique. L'interview n'était qu'une simple prise de contact, une opération de routine. Mon P.D.G. m'avait demandé la confirmation des faits. J'avais donc attendu le retour de l'hélico pour interroger un client du nouveau Club. Manque de chance, ils avaient tous des trous de mémoire...

La fille avait achevé son jus de fruits. Elle se leva, lassée par mes propos saugrenus. Je n'avais pas l'étoffe d'un reporter pour une raison très simple : je n'appartenais à aucun journal et mon magnéto était bidon, il n'enregistrait rien !

— Qu'est-ce qui vous a poussée à aller au Mexique ?

Elle m'épia, étonnée, surprise :

— La curiosité... Que voulez-vous que ce soit ? Mais si vous n'avez pas une photo à coller dans votre canard, il vaut mieux mettre un terme à cet entretien. En tout cas, le Club distribue des loisirs nettement supérieurs à tous ceux que fournit l'Organisation.

Quand on parlait de l'« Organisation », ça me faisait sauter ou bouillir. Je retins la brune par le bras car j'avais quelques explications à lui demander là-dessus :

— Vous reprochez quelque chose à l'Organisation ?

— Oui, dit-elle avec franchise. Elle manque d'imagination. Elle n'a rien inventé de nouveau depuis des lustres.

— Attendez ! grognai-je, convaincu. Elle annexera probablement le Club, d'une façon ou d'une autre. Je suis sûr qu'ils s'en occupent déjà et ce concurrent ne tiendra pas six mois.

Daisy se rebiffa. L'établissement mexicain avait fait d'elle un porte-parole, un défenseur. S'il agissait ainsi avec tous ses clients, alors je m'inquiétais pour l'Organisation. Aurait-elle les reins assez solides ?

— Mettez bien ça dans votre canard, insista-t-elle. Il serait dommage que le Club perde sa liberté d'entreprendre car il suscite un engouement certain. Je déteste les trusts et les monopoles.

— Vous étiez satisfaite de l'Organisation jusqu'à maintenant ?

— Jusqu'à maintenant, oui. Il n'y avait rien d'autre. Mais depuis qu'on m'a offert un 366^e jour, j'ai révisé mon attitude...

Je tentai de minimiser l'importance du Club Mexicain et je calculai les échéances futures :

— Admettons. Si le Club tombe dans l'orbite de l'O.M.L., qu'est-ce que ça peut changer puisqu'il existera tout de même, avec un supplément de garanties par-dessus le marché ? Si vous détestez les monopoles, moi je déteste les autonomistes et les illégaux. Or, jusqu'à preuve du contraire, le Club n'est peut-être pas tellement légal, puisqu'il refuse d'adhérer à l'Organisation Mondiale.

La fille balança son sac sur son épaule. Elle en avait marre de moi car je la contrariais. Elle me décocha un regard hostile.

— Je ne comprends pas pourquoi un reporter s'insurge contre l'ouverture d'un nouvel établissement de loisirs sous prétexte qu'il n'adhère pas à l'Organisation. Au contraire, la concurrence est une excellente chose. En tout cas, si l'O.M.L. faisait « couler » le Club, des milliers de gens protesteraient dans les rues.

Elle me quitta sèchement et disparut dans la foule cosmopolite de l'héliport. Je n'étais pas doué pour le journalisme.

Je réfléchissais à ce que m'avait lancé Daisy au sujet des manifestations de rues. Je ne prenais pas cet avertissement à la légère car je devinais que le Club ne se laisserait pas monter sur les pieds.

Je me dirigeai vers les cabines visiophoniques, m'enfermai dans l'une d'elles, et appelai New York. Mon patron apparut bientôt sur le petit écran.

— Ah ! c'est vous... Alors ? maugréa-t-il.

— Ils sont tous emballés. Le Club attire non seulement des clients mais il leur inculque que l'O.M.L. est une vaste saloperie. Il serait temps de réagir.

— C'est déjà fait, expliqua mon patron. Nous avons pris contact avec eux. Ils ne veulent pas adhérer...

— Les pressions..., suggérai-je.

— D'accord. Mais elles ne peuvent s'exercer que si nous connaissons exactement la forme de loisirs qu'ils distribuent. Amenez-vous, mon vieux. J'ai une mission pour un certain Robert Kan...

Je haussai les épaules :

— Kan... ? Connais pas.

— Justement. Il vous attend dans mon bureau. Grouillez-vous. C'est urgent.

Je pris le premier jet en partance pour New York. Quand je pénétrai dans l'immense building en verre de l'Organisation Mondiale des Loisirs, j'avais la gorge un peu sèche.

Je me creusais la cervelle. Je n'avais jamais entendu parler de Robert Kan. En tout cas, il n'appartenait pas à la Boîte.

Heinkel, mon P.D.G., m'accueillit avec un large sourire dans son bureau circulaire, au dernier étage du building. Il fumait un cigare

gros comme un barreau de chaise.

Vue Superbe sur New York...

Il me tendit une carte d'identité :

— Voilà Robert Kan. Vous connaissez cette fois ?

C'était comme si on me cognait sur la tête avec un marteau pour bien m'enfoncer quelque chose dans le crâne.

Curieuse méthode.

J'étais médusé. Kan avait exactement mon visage. Mon frère jumeau, en sorte. Que manigançait donc encore cette vieille vache de Heinkel ?

Car c'était un vieux renard, rusé, et il ne faisait de cadeaux à personne. Ni à ses concurrents ni à ses employés.

Je me demandai au fond s'il ne valait pas mieux que je sois pigiste anonyme dans un canard minable plutôt que d'appartenir au personnel de la plus importante organisation de loisirs...

J'aurais sûrement beaucoup moins de soucis...

Ils avaient édifié le Club sur le plateau mexicain, dans la Sierra Madré, à deux cents kilomètres d'El Paso. Quelque chose comme une provocation !

Certes, l'O.M.L. avait brandi ses statuts mais chaque Province possédait son autonomie et avait le droit d'accueillir n'importe quel établissement de loisirs. Généralement, ces établissements adhéraient à l'Organisation Mondiale pour des raisons d'intérêts.

Le Club Mexicain refusait l'adhésion. Sans doute jouait-il sa carte personnelle, avec les risques que cela comportait.

Pour l'instant, il provoquait un élan de curiosité, d'engouement, et orchestrait une publicité tapageuse. Il ressemblait à un énorme aimant. Il attirait les foules avides de nouveautés. Heinkel ne mésestimait pas ce concurrent – ce « marginal » comme il l'appelait. Mais il comptait bien le démolir avant qu'il ne prenne trop d'extension.

Il avait réuni un état-major de crise. Devant ses principaux collaborateurs, il ne cachait pas sa détermination :

— Bon. « Ils » veulent la guerre. Ils l'auront. Ils adhéreront ou ils succomberont sous mes coups de boutoir. Je serai impitoyable.

Déjà, il possédait un volumineux dossier sur son rival. Il balançait une fiche et une photo sous les yeux de ses adjoints :

— Tenez. Voilà notre homme. Il s'appelle Antonio Rodriguez. La quarantaine. Il est né au Mexique. Après de brillantes études d'ingénieur à l'Université de Mexico, il ouvre un bureau de recherches spécialisées. Labos minables, exigus, où il travaille d'abord seul, puis avec un associé d'origine européenne,

Harold Cheik. Il vit plutôt replié sur lui-même, très modestement. Dans le monde, il existe une multitude d'autres laboratoires de recherches sur les loisirs. Lui, Rodriguez, semble avoir inventé un truc tout à fait inédit. Il exploite son invention et, jusque-là, tout paraît normal. Mais quand je lui demande d'adhérer à l'O.M.L., il refuse. Alors je devine un type bourré d'ambitions et il faut absolument ruiner son Club. Sinon c'est lui qui nous ruinera !

Comme je faisais partie des collaborateurs du patron et que j'assistais à la réunion, je demandai :

— Je suppose que la construction de cet établissement, près de Chihuahua, a exigé beaucoup d'argent. Si Rodriguez semblait fauché, où diable a-t-il pris les capitaux ?

Sur ce terrain-là, Heinkel avait aussi lancé ses enquêteurs.

— Des banques lui ont fait confiance et consenti des prêts. D'autre part, son père exploite plusieurs haciendas en Amérique du Sud. Élevages de bœufs. Grosse fortune. Il a dû investir dans le job de son fils. Si j'en crois les sondages, le nouveau Club sera très vite rentabilisé. Un brevet a été déposé mais vous savez que la loi 293 H sur les loisirs protège le secret des inventeurs grâce à un code magnétique. Ce code n'est violé qu'en cas de poursuites judiciaires, par les autorités légales. Nous n'y avons pas accès. Aussi il faut trouver une autre source d'informations.

Il me désigna du doigt devant ses adjoints au grand complet.

— Je compte sur vous, Kan. Vous essaieriez de savoir ce qu'ils vendent afin que nous organisions une riposte en conséquence.

Voilà pourquoi je me trouvais dans le splendide monorail climatisé qui traversait le Mexique du Nord au Sud. J'avais pris le jet régulier pour Mexico et maintenant j'approchais de Chihuahua.

C'était un voyage de toute beauté entre les deux sierras, celle de l'est et celle de l'ouest. Le monorail s'infiltrait dans des paysages arides, où dominaient les cactus, sous une chaleur torride qui voilait de brume les rochers rouges des montagnes. Ce désert possédait un charme fascinant.

À Chihuahua se mêlait une population cosmopolite : Espagnols, métis, descendants des Mayas ou des Aztèques. La proximité du Club donnait à la ville une sérieuse impulsion commerciale. Partout, des panneaux publicitaires lumineux vantaient les mérites du nouvel établissement de loisirs.

Le slogan : « Venez à Temps-Plus. Vous ne le regretterez jamais », sur fond d'énormes points d'interrogation suscitait des envies, des désirs. Je haussai les épaules en passant devant ces affiches.

« Du baratin ! pensais-je. Ils vendent du vent ! »

Je tenais à cette idée parce que j'appartenais à l'Organisation et

je défendais mon employeur contre ce concurrent tentaculaire.

Heinkel ne m'avait pas simplement octroyé de faux papiers d'identité mais aussi une carte magnétique de crédit illimité. Il ne lésinait pas sur les moyens financiers.

« Du vent et des trous de mémoire ! répétais-je en empruntant la ligne d'hélicoptère récemment créée, entre Chihuahua et le Club. J'appelle ça de l'escroquerie et quand je l'aurai démontré, Temps-Plus sera à genoux. »

Nous étions entassés dans l'hélico comme dans une boîte à sardines. La mauvaise climatisation surchauffait le cockpit qui ressemblait à une étuve. Je contemplais avec amertume ces clients potentiels et je me disais qu'ils allaient vers une désillusion. Des snobs ! Je les traitais même des noms les plus orduriers car ils portaient tort à l'Organisation.

Au bout d'une heure, dans des bains de sueurs âcres et une promiscuité gênante, nous survolâmes Temps-Plus. Les snobs poussèrent des cris de stupéfaction car ils n'espéraient pas rencontrer en plein désert un complexe de loisirs aussi sophistiqué.

Hôtels. Piscines, entourées de pelouses. Un confort maximum. Aucune route ne conduisait à l'établissement, et à Chihuahua, on racontait que c'était pour éliminer les curieux. En principe, avec l'hélico, on venait comme client.

Une gigantesque enseigne flamboyait à l'entrée du complexe. Le mot « Temps-Plus » jaillissait en lettres multicolores, par rotation d'une minute. Rouge, bleu. Vert. Or. Mauve, etc.

Ce nom n'expliquait rien. Il m'irritait. Je hochai la tête, sceptique, moqueur. Cette débauche de luxe me crispa le visage. J'avais l'impression de débarquer dans un Club de milliardaires.

Je me trompais. D'ailleurs, les passagers de l'hélico n'avaient pas l'air de gens fortunés.

Je pénétrai dans le hall d'accueil. De sémillantes hôtesses en smoking bleu renseignaient les clients derrière des comptoirs. Je fis la queue à un guichet.

Ce fut ma première rencontre avec Joëlla.

CHAPITRE II

Je reluquais l'hôtesse. Impossible à juger d'un simple coup d'œil. Il faudrait approfondir. Son visage rappelait le type eurasien. Sa peau légèrement mate pouvait très bien être du brun artificiel entretenu par des lampes U.V. Ici, seul un autochtone bronzait au soleil sans cloquer son épiderme !

Au dehors, plus de 45° à l'ombre. À l'intérieur, la climatisation ramenait la température à 23 ou 25. Une glacière.

La fille m'aguicha d'un sourire incitateur. Ses yeux légèrement en amande étaient bleus. Comme la couleur de son uniforme. Elle portait avec élégance une sorte de smoking, pantalon et petit veston ouvert sur un chemisier blanc, brodé. Sur sa tête, une toque assortie maintenait ses cheveux blonds, mousseux.

De la belle chair fraîche. Des lèvres pulpeuses peintes sans excès. J'imaginai ses jambes sous le pantalon et j'en frémissais à l'avance. Des seins fermes gonflaient le chemisier. En somme, elle possédait tous les charmes que souhaitait un homme.

Ses collègues avaient la même allure. Je cherchai un homme dans toute cette ribambelle de femmes et j'en dénichai un. Un chouette spécimen, sanglé lui aussi dans un smoking bleu. Play-boy. Temps-Plus sélectionnait son personnel avec sérieux.

Hall ultramoderne, avec plantes vertes. Pas des artificielles. Des vraies, dont les feuilles exsudaient une eau limpide. Bureaux sans cloisons de verre. On sentait Antonio Rodriguez plein de pognon quand il avait lancé son affaire.

Affiches en plusieurs langues. Parloirs. Salles d'attente confortables et fragmentées en boxes pour cinq ou six personnes, évitant ainsi la promiscuité. Des haut-parleurs invisibles distribuaient une musique douce qu'entrecoupait parfois la voix des hôtesse :

— S'il vous plaît, pour les renseignements, adressez-vous au centre d'accueil...

Combien parlaient-elles de langues, les hôtesse ? Cinq, six, neuf ? Possible. Polyglottes confirmées.

La fille immobilisait son regard sur moi. Je n'étais pas timide et pourtant j'avais l'impression d'une certaine gêne. Je mis ce malaise sur

le compte que j'appartenais à l'Organisation.

Je me décidai à prendre les devants et je fis un effort. Les mots sortaient mal de ma bouche, comme coincés par la peur.

Heinkel m'envoyait peut-être en enfer où je terminerais en chair à saucisses, malgré ma fausse carte d'identité. Un froid étrange figeait ma colonne vertébrale. S'ils découvriraient que j'étais un espion de l'O.M.L. ?

Je m'enhardis, la gorge sèche. Ma décontraction n'était qu'apparente.

— Bonjour. Je peux savoir votre nom ?

Le sourire de la fille aux yeux bleus s'agrandit. Elle montra le badge qu'elle portait sur la poitrine, à hauteur du sein gauche. Je lus : « Joëlla ».

— Ah ! Bien, bredouillai-je. Je viens pour la première fois.

— Ça se voit, répliqua l'hôtesse sans méchanceté. Je suis là pour vous aider. Montrez-moi votre carte d'identité. C'est le règlement.

Je fouillai mes poches, tendis mes papiers. Elle examina ma carte et ma colonne se raidit davantage. J'avais la frousse qu'elle démasque mon origine.

— Robert Kan. Américain. Vous êtes arrivé par l'hélico de Chihuahua ?

La sueur collait ma chemise à la peau. Mes traits restaient impassibles parce que, en certaines circonstances, je me dominais. Je détestais les questions vicieuses. Le personnel avait-il déjà reçu l'ordre de dénicher un inspecteur de l'Organisation ?

Je me faisais sûrement des idées. Tous les clients passaient par le même interrogatoire.

— Oui. J'étais à Mexico, mentis-je.

— Bon. Vous venez pour un essai ?

— Évidemment.

— C'est gratuit, vous savez. La maison vous offre entièrement la première séance, c'est-à-dire un 366^e jour de l'année.

Je fis celui qui ignorait tout. Ma bouche s'arrondit d'étonnement :

— Ça paraît impensable, bien que votre pub en parle. Vous comprenez, l'année n'a que 365 jours, ou 366, si elle est bissextile.

Je tournai la tête vers la gauche et je découvris le bataillon d'hôtesse alignées derrière les comptoirs. La clientèle s'espaçait en attendant une nouvelle fournée de l'hélicoptère.

Les yeux fascinants de Joëlla s'attardèrent sur moi. Elle me rendit ma carte. Elle parlait un américain sans accent.

— En somme, vous doutez. C'est normal. Aussi notre établissement offre un test gratuit, à l'essai.

Je n'étais pas un client comme les autres. Je jouais les naïfs pour

qu'on ne me remarque pas.

— C'est quoi, un 366^e jour ?

— Un jour « supplémentaire », précisa l'hôtesse en smoking bleu. En année bissextile, ça serait un 367^e jour.

Je grognai, mécontent. J'étais un sceptique, comme beaucoup d'autres.

Vous vous fichez de moi ?

Joëlla ne se vexa pas. Elle entendait ce genre de réflexions quotidiennement. Elle s'armait de patience, de doigté, de diplomatie.

— Nous n'avons pas l'habitude de nous moquer de la clientèle. Temps-Plus est un établissement extrêmement sérieux. Rien ne vous obligeait à venir.

Et toc ! J'encaissai la réplique enrobée de pommade. Elle ne disait que la vérité. En somme, si je n'étais pas content, je n'avais qu'à reprendre le premier hélico pour Chihuahua. Ici, on ne forçait personne.

Je me radoucis :

— Excusez-moi. Ce 366^e jour, c'est votre point d'interrogation qu'on observe sur toutes vos affiches publicitaires ?

— Ce jour-là, et bien d'autres... Je suis hôtesse d'accueil, monsieur Kan, mais je ne puis vous en dire davantage. Pour la raison très simple : j'ignore moi-même ce qu'« ils » appellent un 366^e jour.

J'eus un haut-le-corps. Mes sourcils se froncèrent. Mon front se plissa. Bref, j'en tombai des nues.

— Le personnel n'est pas au courant ?

— Non. C'est ce qui fait le mystère. Si vous saviez tout à l'avance, nous n'aurions aucun succès.

J'aurais des questions à poser, par exemple sur les trous de mémoire. Je n'insistai pas trop et j'acquiesçai :

— Bon. Allons-y pour un essai.

Joëlla me tendit une fiche.

— Signez. C'est une simple formalité.

Je parcourus hâtivement des yeux la fiche, écrite en américain. Le client s'engageait par la présente à accepter le règlement intérieur du Club et celui-ci garantissait que les loisirs distribués ne comportaient aucun risque. Tout litige serait pris en charge par l'établissement...

J'épluchai la fiche jusqu'à la fin et ne découvrit aucune faille vicieuse.

— Correct, admis-je.

— Très bien, approuva Joëlla en vérifiant l'authenticité de ma signature. Vous ne le regretterez pas, monsieur Kan.

Elle tapota sur le clavier d'un ordinateur et me remit une autre fiche perforée :

— Gardez ça. Il y a la date et l'heure exacte de votre « séance ».

Je jetai un coup d'œil :

— Hé ! C'est pour demain.

— Oui. Je suis désolée. C'est complet pour aujourd'hui. En bas de la fiche, vous avez votre numéro de chambre, à l'hôtel.

Je grimaçai :

C'est combien votre prix de séjour dans ce palace ? Je ne suis pas milliardaire.

— Vous n'avez pas besoin d'être milliardaire, monsieur Kan. C'est entièrement gratuit.

J'avais la langue totalement sèche ! Je n'en revenais pas. Non seulement « ils » vous offraient le 366^e jour mais ils vous payaient aussi l'hôtel. C'était bien la première fois qu'un établissement de loisirs se montrait aussi généreux !

Je comprenais pourquoi Heinkel sortait de ses gongs devant cette concurrence déloyale qui mettait Temps-Plus à la portée de toutes les bourses.

Je n'avais pas envie pour le moment de demander les prix des séances suivantes, par crainte d'une désillusion. Mais je m'y intéresserais à la « sortie ». En attendant, je remerciai Joëlla et comme elle m'avait fasciné, ça ne me gênerait pas qu'elle partage ma chambre cette nuit. Je ne pensais pas cependant que la direction poussait ses largesses à vous refiler une hôtesse, bien que cette pratique attirerait sûrement de nouveaux clients !

Je glissai ma carte perforée dans la fente de la porte, au numéro indiqué. La porte s'ouvrit.

Chambre luxueuse. Je n'en espérais pas tant. Ici, ils gâtaient vraiment la clientèle et je me demandai comment ils couvraient leurs frais. Je pensai aux séances suivantes, probablement très chères, et à cette popularité du Club qui amenait des milliers de curieux, de toutes les régions de la planète.

Temps-Plus offrait un amalgame d'hôtels où l'on rencontrait toutes les races. Chaque chambre possédait son petit jardin particulier, bourré de fleurs, avec sa pelouse et son jet d'eau irisé la nuit par des projecteurs.

Je notai l'absence de personnel dans les couloirs. Tout était automatisé. On commandait son repas par ordinateur et un monte-charge vous apportait la nourriture choisie.

Les fenêtres fermées ne s'ouvraient pas, à cause de la climatisation. On regardait simplement le jardin à travers les vitres.

Je ne m'endormis que grâce à un casque de sommeil. Un appareil offrait toute une gamme de rêve, de l'érotisme au cauchemar.

Je me réveillai le lendemain matin, frais et dispos. J'absorbai un solide petit déjeuner. Ma « séance » était à dix heures et j'avais rendez-

vous dans la salle d'attente B.4 au niveau 2.

Je me contemplai dans la glace de la salle de bains. J'étais plutôt livide. Ce 366^e jour m'inquiétait car je savais une chose : il n'existait pas de 366^e jour. Donc, « ils » l'avaient inventé. Et je me demandais si cette journée bidon correspondait à un espace-temps, car si elle existait vraiment, je me retrouverais forcément vieilli de vingt-quatre heures.

Était-ce ça les nouveaux loisirs du Club ? Vieillir un jour de plus par an ?

À dix heures moins dix, je me pointai au guichet avec ma carte perforée. J'aperçus Joëlla dans le hall d'accueil et elle me crédita d'un gentil sourire. Lui avais-je tapé dans l'œil ? En tout cas je ferais tout pour l'avoir dans mon lit et lui subtiliser des explications supplémentaires.

Je cherchai le niveau 2, puis la salle d'attente B.4. Je la trouvai sans difficulté. Là, je compris pourquoi le 366^e jour était un jour populaire.

Ils étaient tous là. Je parlais des clients du box B.4, au niveau 2. Cinq, exactement. Il restait un sixième siège vide, pour moi.

Je m'assis, l'air constipé. Des plantes vertes décoraient aussi la salle d'attente. Au plafond, d'étranges lustres diffusaient une lumière tamisée. Partout, de la moquette étouffait les bruits.

Pas brillants, mes cinq compagnons de « cellule » ! Tous comme moi. Constipés. Un Noir, un Asiatique et trois femmes à la peau blanche. Un cocktail de races.

Les feuilles d'un énorme caoutchouc cachaient ma voisine de droite. Je me penchai et découvris une fille assez jeune et jolie. Elle gardait les yeux mi-clos. Elle pétrissait ses doigts en silence dans un geste de nervosité.

Les autres ? Le Noir et l'Asiatique portaient un jean et une chemise à manches retroussées. Ils mâchaient du chewing-gum et n'avaient aucune recherche dans leur tenue. Négligés. Des robes toutes simples habillaient les deux autres femmes sur ma gauche.

Mes compagnons n'appartenaient sûrement pas à des classes sociales aisées. J'en conclus que le Club s'adressait à toutes les catégories de citoyens. Il se démocratisait, collectant ainsi un maximum de clients.

Certes, il offrait probablement aux riches une gamme de loisirs plus étendue, plus variée, mais il ne se comparait pas avec un casino, une boîte de nuit ultra-chic, une agence de voyages quatre étoiles où on refoulait systématiquement les miteux. Pour ceux-là existaient des établissements bon marché.

Ici, on mélangeait les genres sans distinction. On assaisonnait tous les clients à la même sauce. Ça faisait une formidable publicité. C'était le supermarché du loisir...

Je regardai ma montre. Dix heures moins cinq. Le gosier sec, j'avais observé l'hôtesse qui ouvrait la porte du box en annonçant le nom du client.

Ce n'était pas Joëlla mais une autre, tout aussi séduisante dans son smoking bleuâtre.

Nous n'étions plus que quatre dans la salle : une femme, l'Asiatique, le Noir et moi. Nous n'échangions pas un mot. Rien que des regards anxieux. Nous étions tous contractés au point qu'un suppositoire ne rentrerait pas dans nos derrières, même avec de la bonne volonté ! Quand la peur tordait vos viscères, elle serrait aussi tous vos sphincters.

Oh ! nous savions pourtant que nous n'allions pas à la boucherie. Ils revenaient tous de leur 366^e jour, avec un trou de mémoire en supplément, c'est vrai. Un trou de plus, quoi ! En somme, le Club gardait le secret et c'était sa meilleure pub. Il l'avait compris et ne s'en privait pas. Il ménageait le suspense jusqu'à la dernière seconde.

De quoi affoler un cœur émotionnel et une âme sensible.

La porte coulissante de la cellule s'ouvrit sans bruit. L'hôtesse me fixa de ses yeux bleus, car comme Joëlla, elle avait les yeux bleus. Sa blondeur ressemblait à un champ de blé mûr.

— Monsieur Robert Kan ? Votre fiche, s'il vous plaît.

Dix heures pile. Je tendis ma fiche. Ils étaient très stricts dans leurs horaires. Je me levai.

— Suivez-moi, dit la blonde.

Si c'était dans un bordel, je me serais senti plus à l'aise. Une fille m'invitant à coucher avec elle ne m'effrayait pas. Tandis que là, j'ignorais totalement ce qui m'attendait. Je n'avais nullement l'esprit fixé sur un lit, ou un déshabillé vapoureux, voire un corps nu. J'étais plutôt dans les nuages, nullement préoccupé par mon sexe amolli.

Nous enfîlâmes un couloir également bourré de plantes vertes suintantes, où la lumière dévorait le plafond. La fille marchait devant moi. Son déhanchement et sa croupe auraient dû me donner des idées mais encore une fois mon cerveau s'obnubilait sur autre chose.

J'étais dans le flou, le vague. Un peu comme un drogué ou un somnambule. Tout juste si je ne tendais pas les mains en avant, les yeux fermés.

Non. Pourtant, j'écarquillais mes prunelles afin d'enregistrer le maximum de détails. Je pensais à mon patron et au récit que je lui ferais dès ma sortie du Club. Enfin, s'il subsistait en moi des souvenirs...

Les fesses ondulantes donnaient toujours un horizon évocateur.

J'aurais dû saliver. Eh bien, ma bouche restait obstinément sèche.

J'avais l'impression que nous marchions dans un couloir circulaire. Difficile de juger avec cette kyrielle de plantes vertes dont la plupart s'accrochaient aux murs, donnant l'apparence d'un tunnel de verdure. Nous ne croisions personne.

Exactement trois minutes après avoir quitté la salle B.4 du niveau 2, mon accompagnatrice désigna un carré de cloison nue, dégagé de plantes vertes, qui émettait une luminosité phosphorescente.

Très curieux, comme cloison...

— Passez au labo, invita l'hôtesse.

Je me raidis et tous les clients devaient se raidir comme moi. Le mot frappait drôlement les oreilles.

— Quel labo ?

— Ne vous inquiétez pas, dit la blonde d'un ton rassurant. Tout marchera bien. Il n'y a jamais d'accident. On va tout simplement vous « projeter ».

J'avais comme une corde autour du cou. Je ne tirais pas la langue mais presque. J'imaginai un labo de vivisection. J'avais envie de dégueuler et d'arrêter là l'essai.

La fille en bleu devina ma pensée.

— Impossible, monsieur Kan. Vous avez signé. On doit vous projeter.

— Où ça ? hoquetai-je, salement intrigué.

— Mais... vous l'avez choisi. Au 366^e jour !

— Il n'existe pas. C'est du bluff ! protestai-je.

— Il existe uniquement pour vous, monsieur Kan. Temps-Plus honore toujours ses contrats.

Me poussa-t-elle d'une poigne énergique ou fus-je aspiré par une force irrésistible ? Je n'en sus trop rien. Je « traversai » la cloison phosphorescente qui semblait plutôt impalpable, factice, et je ressentis une impression de chute libre. Comme si mon parachute ne s'ouvrait pas !

Je tombais dans le vide.

Vache de sensation. Je hurlais. Et plus je hurlais, plus je tombais. Je n'en finissais pas de tomber, comme si un abîme infini s'ouvrait sous mes pieds.

Simple illusion ?

Probable. Car en calculant bien ma vitesse de chute, j'avais toutes les chances de m'écrabouiller à l'arrivée. À moins d'un secours miraculeux.

— Stoppez ! gueulai-je. Mais stoppez donc !

Je m'engloutissais dans un noir absolu. Si c'était ça leur « labo », ils pouvaient se le foutre où je le pense car c'était tout simplement un

casse-gueule. Je descendais dans les entrailles de la Terre...

— Stoppez ! répétai-je, aveugle.

Une voix jaillit quelque part :

— D'accord, monsieur Kan. Où voulez-vous aller ?

J'étais pris de court. Terriblement de court. On me demandait où je voulais aller ! Ils se foutaient de moi ou quoi ?

La voix précisa :

— Un coin, sur la planète... Celui qui vous plaira. Ce n'est qu'un simple essai.

Un nom vint immédiatement à mon esprit :

— New York.

— C'est grand. Où, à New York ?

Je citai Taylor Square, un jardin suspendu qui dominait la ville et que je connaissais car il se trouvait non loin de l'immeuble en verre de l'O.M.L.

Ma chute dans le vide s'arrêta comme par magie. Le noir s'évapora et je fus ébloui par la lumière du jour.

Je me trouvais bien dans Taylor Square mais pas du tout dans les conditions habituelles. Oh ! mais alors, pas du tout !

Qu'était-il arrivé à New York ?

CHAPITRE III

Au début, je crus que rien n'avait changé. Je regardais la ville, grouillante, surpeuplée. Les voitures téléguidées fonçaient sans risque sur les autoroutes aériennes. Les monorails trimbalaient leur cargaison de voyageurs.

Un jour pâle éclairait Manhattan, rasé et reconstruit au début du XXI^e siècle. Des nuages s'amoncelaient sur l'Atlantique et la statue de la Liberté, restaurée plusieurs fois, trônait encore à l'entrée du port.

J'avais toujours aimé Taylor-Square. À droite, se profilait la structure géante du building en verre de l'Organisation Mondiale des Loisirs, où des centaines d'employés travaillaient dans des bureaux et des salles d'ordinateurs.

Une véritable ruche, l'O.M.L. ! Heinkel, un homme au summum de sa gloire, surchargé de responsabilités, régnait sur toutes les formes de loisirs terrestres, du plus petit au plus grand, du plus sérieux au plus dégueulasse.

Par chance, puisque j'étais inspecteur des fraudes, ma profession m'appelait ailleurs. Je voyageais beaucoup à travers la planète, contrôlant tous les établissements qui vendaient des loisirs, mêmes ceux qui n'adhéraient pas à l'Organisation.

Un bon job, passionnant, parce que je n'étais jamais à la même place. J'aimais mon métier qui consistait en somme à emmerder les autres. Je n'avais aucun scrupule quand je visitais un directeur, un gérant, un P.D.G., et que j'exigeais des éclaircissements sur sa comptabilité, sur la gestion de son commerce, sur sa rentabilité, sur les critiques ou les louanges de sa clientèle.

Mon rôle consistait surtout à faire rentrer le plus d'argent possible dans les caisses de l'Organisation Mondiale. Comme chaque adhérent payait une cotisation basée sur son chiffre d'affaires, je mettais mon nez où il ne fallait pas, à la façon d'un contrôleur du fisc. Je traquais les tricheries, les magouilles, bref, tous les fraudeurs.

Et il y en avait, malgré l'introduction de l'informatique. C'était drôle comme l'homme aimait frauder. Il le faisait par vice, par profit, et scientifiquement depuis la mise en place des ordinateurs.

Je pensais donc à ma belle situation, très lucrative, l'œil figé sur

le building en verre de mon entreprise. J'étais fier d'appartenir à cet empire des loisirs dont les ramifications tentaculaires maillaient la Terre entière.

Bien sûr, nous râ lions contre les dissidents. Nous faisions en sorte que ceux-ci se cassent les reins... ou rentrent dans le rang. Tous les coups étaient permis, et comme nous avions d'immenses moyens financiers...

Je me reculai soudain avec vivacité. Une ombre passa devant moi, si près, qu'elle me frôla et faillit me bousculer.

— Hé ! madame..., protestai-je.

C'était une femme dans la maturité de l'âge. Un corps galbé sous un tailleur printanier. J'aurais bien voulu qu'elle se cogne contre moi car j'aurais engagé immédiatement la conversation. J'étais baratineur.

— Madame..., répétai-je.

La femme s'éloigna sans m'accorder le moindre regard. M'avait-elle seulement entendu ou bien était-elle dans la lune ?

Elle alla s'asseoir sur un banc, croisa ses jambes, et alluma une cigarette. J'avais beau la fixer, elle m'ignorait toujours avec ingratitude. Elle aurait pu s'excuser, par politesse...

Bah ! Je laissai tomber. Je n'allais pas faire un plat de cette histoire. Je traitai cette femme d'indifférente, voilà tout. Ou alors elle avait un gros problème et des soucis.

Je haussai les épaules. Le square attirait des promeneurs car il était un peu plus de dix heures du matin. Les nuages stationnés sur l'Atlantique n'atteindraient pas la côte avant ce soir. L'air se saturait lentement d'humidité.

Je pénétrai dans le bar du square et personne ne fit attention à moi. Je m'assis à une table et par les baies vitrées, on avait une belle vue sur New York. Je trouvais cet endroit vraiment relaxant, à l'abri des bruits de la cité.

J'attendis deux minutes et comme le barman ne venait pas, je fis claquer mes doigts d'impatience :

— Garçon !... Un café, s'il vous plaît.

L'employé du comptoir ne se dérangea pas. Je hélai un serveur qui passait :

— Hep ! Garçon...

Le serveur, son plateau à la main, poursuivit son chemin vers le comptoir, imperturbable. Alors je compris qu'il m'arrivait quelque chose d'extraordinaire.

Je me mis à crier, à gesticuler. Je me contorsionnais tellement qu'il était impossible qu'on ne me remarque pas.

Mais je n'attirai vraiment pas l'attention. J'étais dans un monde vide, sourd.

Où diable le labo m'avait-il projeté ?

À New York, c'était sûr. Dans Taylor Square, comme je l'avais demandé. Mais je voulais dire que ce New York-là ne ressemblait pas à celui que je connaissais. Il me manifestait une incroyable indifférence.

Je me contempalai. Je n'avais pourtant pas changé, physiquement. Je palpai mes membres et je touchai de la chair ferme.

Mon front se couvrit de sueur. Ma langue sèche collait à mon palais. Je sortis du bar, pris l'un des ascenseurs automatiques, et me retrouvai sous les arceaux qui supportaient Taylor Square.

Je n'avais qu'une solution.

Je fonçai vers l'immeuble de l'O.M.L. Je zigaguai entre les petites voitures électriques qui encombraient les rues. Je marchai sur les trottoirs et j'évitai les gens car eux ne semblaient pas me voir.

Dans le gigantesque hall du building en verre, qui occupait tout le rez-de-chaussée, je reconnus évidemment quelques employés. Ils restèrent impassibles devant mes petits gestes d'amitié.

Dans quelle galère m'étais-je fourvoyé ? Pourquoi existait-il une « barrière » entre le monde extérieur et moi ?

L'ascenseur express me monta au dernier étage en quelques minutes. Le cent deuxième étage, exactement.

Le bureau du patron...

Je longeai un couloir vitré où de chaque côté travaillait une armée de secrétaires devant des pupitres ou des terminaux d'ordinateurs.

Je gueulai :

— Heinkel ! Hé ! Heinkel !

Les employées ne m'entendaient pas et poursuivaient inlassablement leur besogne. Normalement, on ne pénétrait pas chez le grand patron sans rendez-vous. Ou bien on s'annonçait.

Je me payai le culot monstre d'entrer sans même frapper. Personne ne m'en empêcha. J'aperçus Frank Heinkel assis à sa table de travail. Il discutait avec un type que je ne connaissais pas. Je compris vite, à leur conversation, qu'il s'agissait du directeur d'un établissement de loisirs, adhérent de l'Organisation.

Mon intrusion impromptue ne provoqua aucune réaction des deux hommes. Ils poursuivirent leur bavardage.

Je m'égosillai :

— C'est moi, Kan... Robert Kan, votre inspecteur des fraudes !

Peine perdue. J'aurais pu dire que j'étais le pape ou le Président des États-Unis, cela aurait été la même chose.

Je passai derrière mon P.D.G. et lui posai ma main sur l'épaule, excédé :

— Écoutez, monsieur Heinkel...

Justement. Il n'écoutait pas. Où il ne m'entendait pas. Mon image n'influençait même pas sa rétine. Je parlais à un mur ! Ma main

se fit plus pressante. En vain. J'avais même l'impression que mes doigts farfouillaient le vide car mon patron ne remuait pas d'un poil. Or, logiquement, avec la force dont je le secouais, il aurait dû réagir.

Ma main...

Je la regardais, hébété, frappé de stupeur, terrifié. Elle avait bien cinq phalanges, comme d'habitude, mais le toucher avait disparu. J'eus la conviction que je pouvais passer mon bras entier à travers la poitrine de mon directeur sans que celui-ci en ressentît le moindre effet.

Une boule bloquait ma gorge. La peur tordait mes viscères. Je rêvais, bien sûr. Je faisais un cauchemar. Ce New York que je découvrais pour la première fois n'existait pas, sinon dans mon imagination.

Une seule pensée m'obsédait : fuir !

Fuir ces lieux qui m'étaient interdits. Je semblais de trop dans ce monde étrange, pourtant le mien. De trop, ou étranger. Totalement étranger...

Temps-Plus me jouait une bonne farce, que je trouvais d'ailleurs de mauvais goût. Je ne me gênerais pas pour le leur cracher à la figure. Ils vous balançaient dans un univers de fantômes et je n'arrivais pas à définir quel parti je tirais de la situation.

Je redescendis au rez-de-chaussée du building et je fis des singeries devant une fille, au bar :

— Hé ! Kate... Tu me reconnais ?

La fille ne faisait évidemment pas attention à moi. Elle lisait tranquillement un magazine porno car c'était la nana avec laquelle on couchait facilement.

Je grimaçai.

— Tu es une pute, Kate ! À l'O.M.L., tout le monde sait ça.

J'usai ma salive en pure perte. J'en eus marre de faire le clown et je regagnai Taylor Square. La pendule électronique du parc suspendu indiquait onze heures moins cinq.

Je n'étais pas retourné à Taylor Square par hasard. Un instinct m'y poussait car c'était par là que je « rentrerais » au Club. Personne ne m'avait dit combien de temps je resterais dans ce New York à la gomme.

Je m'ennuyais dur. Ou plutôt, je pataugeais comme quelqu'un qui cherche une bouée de sauvetage. La bouée, pour moi, c'était le labo.

Or, je perçus une voix dans ma tête. Ce n'était pas de la télépathie car mes oreilles captaient des sons, j'en étais sûr. Pourtant, autour de moi, évoluaient des personnes indifférentes.

Quelqu'un me parlait et je ne le décelais pas. La voix me rappelait un souvenir récent. Du déjà entendu...

— Ici Temps-Plus. Je vous contacte, monsieur Kan, car vous semblez en difficulté.

— Il y a de quoi ! protestai-je.

Les passants ne faisaient toujours pas attention à moi. Je trépignai avec impatience.

— Je demande à revenir !

— Je vous comprends, monsieur Kan. Demande accordée. Tous nos clients sont désorientés la première fois. C'est pourquoi nous attribuons une séance d'essai, gratuite. On va vous ramener au Club.

Je subis à nouveau l'épreuve du trou noir. J'étais aspiré et au lieu de tomber, je montais vers d'inaccessibles sommets. La voix accompagnait mon retour :

— D'après vous, monsieur Kan, votre essai est-il concluant ?

— Non, pas du tout, ripostai-je avec franchise. Moche. Franchement moche. Vous me projetez dans un monde dingue, où les contacts n'existent pas. Dites-moi ce qu'on peut foutre dans votre 366^e jour, à part jouer les fantômes ?

— Il s'agit d'une histoire de dimension, monsieur Kan. Mais réfléchissez bien et vous trouverez très vite toutes les possibilités immenses que vous offre cette incursion dans un certain espace-temps, pas tellement éloigné du vôtre...

La voix me cita quelques exemples et je parus les assimiler. Je balbutiai :

— Oui, c'est fantastique, en effet. Je n'y avais pas pensé. On peut faire des tas de trucs. Des tas ! Je reviendrai sûrement.

— Vous reviendrez, monsieur Kan, insista la voix.

Un écho répétait à l'infini dans le cylindre obscur :

— Vous reviendrez... vous reviendrez...

Je me tenais gauchement devant Heinkel car je m'attendais à un sacré savon. Il m'observait avec une ironie profonde, détestable. Il guettait mes réactions, qu'il croyait enthousiastes. Or, j'étais muet, sans voix. Je ne dirais pas déçu, mais presque.

Mon patron se rendit vite compte que j'étais contrit, chagriné, embarrassé. Il me désigna un large fauteuil :

— Asseyez-vous, Kan...

Il sourit en précisant :

— Ça ne vous dérange pas que je vous appelle Kan ?

J'acquiesçai d'un signe de tête, avalant plusieurs fois ma salive. Je me trouvais sur un gril et ça puait déjà le rôti. Je flambais et ma chair se carbonisait. Jamais je n'avais été si mal à l'aise. Pourtant, d'ordinaire, Heinkel ne m'impressionnait pas.

Je me calai sur le siège, l'air morose. Je refusai le cigare tendu.

Cette rosse savait très bien que je n'aimais pas le cigare !

Il en alluma un, tira de larges bouffées heureusement aspirées par les aérateurs. Je remarquai que ses mains tremblaient légèrement. Je n'étais donc pas seul à être nerveux.

Il mordillait son barreau de chaise et passa aux choses sérieuses :

— Eh bien, Kan... Votre rapport.

J'étais bigrement ennuyé. Je m'éclaircis la voix en toussant et je commençai par décrire les luxueuses chambres d'hôtel du Club Mexicain, ses bâtiments ultramodernes au milieu du désert torride, ses salles d'attente, son hall d'accueil et sa batterie d'hôteses en smoking bleu.

Je précisai, car Heinkel appréciait le beau sexe :

— Les hôteses sont toutes de vraies pin-up. J'ignore où ils les ont recrutées.

Puis je conclus en vitesse :

— Temps-Plus semble un palace pour milliardaires alors qu'on y croise toutes les catégories sociales. Ils ont popularisé leur établissement au point de ratisser la plus large clientèle possible.

Mon directeur haussa les épaules. Il grommela :

— Je m'en fous de leurs pin-up ou de leurs bâtiments climatisés ! Je ne vous apprends rien. Ils font du « commercial ». Mais vous avez eu droit à un 366^e jour gratuit. C'est bien ça ?

Gorge sèche, j'opinaï :

— Oui, c'est ça.

— Bon. Alors allez-y. Je vous écoute. Qu'est-ce qu'ils vendent ?

Mon nez s'allongea. Je redoutais cette entrevue car des problèmes m'assaillaient. Des tas de problèmes. Je bafouillai lamentablement :

— D'accord, ils offrent un 366^e jour gratuit. C'est une bonne publicité. Mais je n'y comprends rien.

Mon patron mâchonnait salement son cigare. Ses doigts tapotaient le bureau. C'était un homme gros, adipeux. Il aimait les femmes et la bonne chère. Il était plein aux as et il dirigeait un empire : celui des loisirs. Il brisait tous ses concurrents.

Je crus qu'il prenait une attaque d'apoplexie. Sa figure se congestionna. Il dégrafa sa chemise, avala une gorgée d'air, expulsa une bouffée de cigare en s'étranglant. La volute monta vers le plafond et s'étira aussitôt grâce à la ventilation.

— Qu'est-ce qu'ils vendent ? répéta-t-il, grincheux.

— Justement, insistai-je. C'est incompréhensible. Ils vendent... des trous de mémoire !

J'avais dit une ânerie. Heinkel me regarda de travers. Il m'aurait volontiers flanqué son poing dans les narines. Il n'osa pas parce que j'étais plus fort que lui et que j'aurais peut-être riposté. La grandeur de

mon gabarit le dissuada. Mais il mijotait une mesure de rétorsion. Ce n'était pas le type à accepter les plaisanteries de ce genre.

L'expression de son visage se modifia. Il devint livide. Ses dents grincèrent de rage.

— Vous vous foutez de moi, Kan ?

— Non, protestai-je. Interrogez tous les clients qui sortent du Club après leurs séances. Ils ne se souviennent de rien.

Mon patron se leva, marcha de long en large dans son bureau. Le magnifique panorama de New York ne l'intéressait pas. Sa tension artérielle devait vachement monter.

Il se figea devant moi, bras croisés.

— Des trous de mémoire, hein ? Les salauds ! Ils prennent leurs précautions. Mais c'est illégal, ce procédé. Le client qui paie a le droit de savoir ce qu'il achète...

Je m'étais renseigné. J'avais potassé un manuel juridique.

— Hum ! La loi 293 H, alinéa 7, stipule que « tout commerce a possibilité absolue de distribuer la forme de loisirs qui lui convient, en toute liberté et en toute concurrence, pourvu que cette forme ne porte pas atteinte à la santé physique et morale des individus... ».

Heinkel resta immobile.

— Je connais la juridiction internationale ! Je l'ai signée. La profession des loisirs est libre de toutes entraves et l'Organisation Mondiale ne remet pas en cause la loi 293 H puisqu'elle figure dans nos statuts. Notre tutelle s'exerce sur tous les établissements conventionnés. La majorité, je le souligne. Il existe des dissidents, c'est vrai, et nous essayons de les éliminer. Nous n'aimons pas les brebis galeuses.

J'émis une hypothèse dans l'intention de plaire à mon directeur :

— Bof ! Le Club Mexicain commettra peut-être une gaffe, un jour ou l'autre. Un client portera plainte. Alors, nous pourrions l'attaquer en justice, le démanteler...

— J'espère bien qu'ils commettront une connerie ! grogna mon patron. Mais en attendant, c'est un os. Un gros os... Ils font signer une « décharge », paraît-il ?

— Exact, confirmai-je. Cela entre dans le cadre de leur règlement. On ne peut leur en vouloir pour cette formalité.

— Ouais ! souffla Heinkel, furieux. En tout cas, c'est la première boîte sur la Terre à vendre des « trous de mémoire » ! On dirait une véritable escroquerie.

Je souris, en évoquant Joëlla.

— Marrant ! Jamais ils n'ont autant de clients qu'en vendant des trous de mémoire ! Quand vous avez goûté à Temps-Plus, vous avez envie d'y revenir.

— Ils vous droguent ! fulmina Heinkel. Moi je hurle que c'est

illégal, et vous, inspecteur des fraudes, vous trouvez ça normal ! Ils vous emberlificotent insidieusement.

Il pointa son index vers moi :

— Démerdez-vous. Votre note de frais est illimitée. Vous avez carte blanche mais découvrez comment ça marche à Temps-Plus...

Il ajouta, ironique :

— Rappelez-vous, Kan. Vous êtes inspecteur des fraudes à l'O.M.L. Votre boulot consiste à savoir si la concurrence n'est pas déloyale. Il existe sûrement un moyen pour percer ce mystère.

Je me levai avec joie. J'avais hâte de partir.

— Si je n'arrive pas au bout de mon enquête ?

Mon patron ne prit pas des gants. Il m'envoya sa décision en pleine figure :

— Je vous foutrai à la porte...

Il rectifia très vite :

— Ça m'ennuierait, parce que vous êtes un excellent agent. Mais je vous foutrai à la porte ! Je tiens à vous prévenir.

Il leva les bras au ciel, soupirant :

— Vendre des trous de mémoire comme loisirs ! Jamais personne n'aurait pensé à ça et Dieu sait pourtant si les idées ne manquent pas. Leur 366^e jour est une connerie utopique.

Il me détailla de la tête aux pieds, de plus en plus sarcastique. Il me prenait pour une bonne poire.

— À première vue, vous n'avez pas vieilli d'un poil, même avec ce jour supplémentaire. Mais admettons que vous preniez une carte d'abonnement. À la longue, vous vieillirez, mon vieux ! Alors si c'est ça, leur Club Mexicain, ils peuvent se le foutre au cul ! Ils feraient mieux de rajeunir leurs clients, c'est quand même plus intéressant. Vous ne trouvez pas, Kan ?

Je ne répondis pas. Mon patron m'écœurait par son cynisme. Comment avais-je signé un contrat avec lui ? Un contrat qu'il pouvait déchirer, d'ailleurs...

Je promis de faire l'impossible. Je n'avais pas le choix. Quand je sortis du bureau directorial, je poussai un véritable soupir de soulagement. Je me rendis au bar de l'O.M.L. et je demandai un grand verre de whisky. J'avais besoin de remettre mes idées en place, avant mon nouveau départ pour le Mexique. Kate me servit, toujours aguichante.

Temps-Plus me fascinait par son mystère et son impeccable organisation. Temps-Plus ou Joëlla ?

Car c'est à elle que je pensais.

CHAPITRE IV

Joëlla avait vingt-cinq ans. Quand elle quittait son mignon smoking bleu clair, elle devenait une femme comme les autres.

Elle habitait un quartier résidentiel dans la banlieue de Chihuahua. Un appartement de grand standing. Son salaire, au Club, lui permettait une vie aisée.

Un jour je l'avais suivie jusqu'à chez elle et je l'avais carrément invitée au restaurant, le soir même. Elle avait accepté et je lui avais dit que j'avais déjà « essayé » au 366^e jour.

Elle voyait tellement de gens pendant son travail qu'elle me reconnut avec difficulté.

— Kan, lui rappelai-je. Robert Kan...

Elle avait hoché la tête. Ses yeux en amande me fixaient et elle dut se souvenir. Ses sourcils se haussèrent.

— Ah ! oui. Parfaitement. Mais si tous les clients m'invitaient à dîner...

Je coupai en vitesse :

— Seuls les galants vous invitent. Naturellement, je n'insisterai pas si cela vous déplaît.

Elle avait soupiré :

— Bah ! Je n'ai rien prévu, ce soir. Mais promettez-moi d'être sage.

Je promis. Nous avions mangé dans une auberge mexicaine, et avec habileté, j'avais fait boire Joëlla plus que de coutume. Elle était gaie quand nous sortîmes de l'auberge. Une splendide nuit chaude nous accueillait. Les étoiles brillaient dans un ciel idéalement pur. Les lumières de Chihuahua nimbaient l'horizon d'une lueur dorée.

J'ouvris la portière de ma voiture électrique en location. Elle rit, la main sur le front :

— J'ai trop bu de Champagne. Excusez-moi, je n'ai pas l'habitude...

Pour mon compte, je n'avais pas trop ingurgité d'alcool afin de garder la tête froide. J'avais seulement mangé des mets épicés, tels qu'ils savent en servir au Mexique. Or, chez moi, les épices provoquaient immédiatement une certaine excitation des parties

viriles de mon individu.

D'ailleurs, le piment n'était pas seul en cause. Il y avait aussi Joëlla. Dans le clair de lune, j'admirais son corps moulé dans une robe audacieusement décolletée et je l'imaginais nue, la peau ouatée de sueur.

Nous redescendîmes vers la ville. Depuis l'installation de Temps-Plus, à proximité, on construisait beaucoup à Chihuahua. On pouvait même affirmer que le Club donnait à l'agglomération une sérieuse impulsion dans tous les domaines. On bâtissait surtout des hôtels, des résidences. En six mois, Chihuahua se transformait...

— Ils habitent tous là, les employés du Club ? demandai-je en essayant de penser à autre chose qu'à mon sexe durci par la conjoncture favorable de la nourriture aphrodisiaque et la présence d'une partenaire appétissante.

— Presque tous. Certains ont choisi de petits villages plus folkloriques, dans les environs. Chacun ses goûts.

— Temps-Plus est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, observai-je.

— Oui. Le personnel opère par équipes, par roulement. Nous sommes bien payés et c'est un métier intéressant.

— Comment vous ont-ils recrutés ?

— Par annonces parues dans la presse. Nous avons subi une sélection...

J'écartais les jambes comme si quelque chose me gênait au bas-ventre. Mon genou frôla celui de Joëlla. La sueur collait ma chemise.

— Je comprends. Ils ont engagé un bataillon d'hôtesse de charme. Et les garçons ne sont pas mal non plus... Commercial, tout ça !

Nous arrivâmes à la résidence de la fille. Elle m'invita à prendre un dernier verre et je sautai sur l'occasion. Et puis nous avons eu si chaud que nous avons ôté nos vêtements. On s'est retrouvés à poil. Alors, forcément, nous avons roulé sur le lit et après d'astucieux attouchements, nous avons succombé au démon.

J'avais toujours adoré les démons de ce genre. Joëlla se montra digne de mon physique et prouva que lorsqu'elle se donnait à fond, cela provoquait des étincelles.

J'avais bondi au septième ciel ! Et je m'étais endormi, pressé contre elle, ma tête sur son épaule. Elle m'avait littéralement crevé...

Non, ce n'était pas une salope comme Kate, la serveuse du bar de l'O.M.L. Si elle avait fait l'amour avec moi, ce n'était pas par vice. C'était parce qu'elle en avait envie et que je lui plaisais. D'autre part, les conditions climatiques du pays s'ajoutant à un certain type de nourriture, constituaient des causes déclenchantes, je l'ai dit.

Je me réveillai. Ahuri. J'étais seul dans le lit et le jour pointait,

inondant de rose les sierras. Du balcon, le regard se payait un magnifique spectacle mais heureusement que l'appartement était climatisé. La chaleur devenait intenable sur le coup de midi, jusqu'au soir. Votre épiderme se transformait en tissu-éponge.

J'appelai :

— Joëlla...

Elle apparut, en déshabillé vapoureux, un plateau à la main, avec du café, du lait, du beurre, de la confiture, et un truc au maïs typiquement mexicain, qu'elle me recommanda d'ailleurs.

Je lorgnai son déshabillé qui couvrait à peine ses seins. Elle s'installa à côté de moi, sur le lit, ses jambes nues repliées. Nous mangeâmes de bon appétit et elle m'annonça :

— Une veine. Je ne travaille pas aujourd'hui.

J'émergeais du paradis et je me retrouvais sur la Terre. Si Heinkel me voyait, il trouverait que j'y allais fort. Mais ne m'avait-il pas donné carte blanche ? Ma tactique consistait à mêler le métier et le plaisir, dans la mesure du possible.

Or, hier soir, la mesure était complète !

On se tutoyait, évidemment, après ce qui s'était passé cette nuit.

— Où es-tu née, Joëlla ?

— Aux Indes. Mais mon père a épousé une Européenne.

Je sifflai en beurrant une tartine :

— Le mélange a donné quelque chose de vachement bien.

Elle ajouta :

— Et puis j'ai échoué à Mexico. J'ai lu l'annonce de Temps-Plus. J'ai tenté ma chance. On m'a engagée.

— Tu connais ton patron ?

— Antonio Rodriguez ? Vaguement. On ne le voit pratiquement jamais. Cheik s'occupe du personnel.

Je fronçai le sourcil :

— Cheik ?

— Un gars pas salaud du tout. Poli, impeccable, consciencieux. Ça tourne rond sous sa coupe. Il a parlé que Temps-Plus ouvrirait des succursales.

Je bondis, m'étranglant avec ma tartine :

— Quoi ?

— Des succursales ! Car avec l'engouement de la clientèle, le complexe du Mexique ne peut satisfaire toutes les demandes.

Elle m'embrassa sur le front d'une façon touchante et me caressa la joue :

— Pauvre Bob ! Tu es revenu de ton 366^e jour avec un trou de mémoire... Comme les autres. Mais ça fait partie intégrante de notre règlement. Tu n'as pas envie d'une autre « séance » ?

Elle se fichait de moi. J'avouai :

— Si. Ça me tараude. Tu me conseilles la carte hebdomadaire ?

Elle me regarda drôlement :

— Je croyais que tu n'étais pas un milliardaire !

J'avais gaffé. Je rectifiai hâtivement grâce à mon imagination :

— Pas exactement. J'ai des économies, voilà. Et j'adore les loisirs. Tu m'as bien dit que le personnel n'avait pas droit aux « jours supplémentaires » ?

— Exact.

— Tu trouves cette restriction normale ?

Joëlla haussa les épaules et grignota le truc à base de maïs qui ressemblait à des frites :

— Goûte cette spécialité du coin... Excellent.

Je goûtai. Je trouvai ça trop épicé au saut du lit mais croustillant.

Je revins à mes moutons :

— Hé ! Tu trouves normal ? répétai-je.

— Nous avons accepté cette clause, dans notre contrat. L'intérêt du Club consiste justement en ces fameux « trous de mémoire ». Personne ne peut ainsi raconter les « séances ». Je pense que la restriction s'adressant au personnel est une mesure de sécurité.

Je hochai la tête, qui conservait tout de même un souvenir :

— Qu'est-ce que le labo ?

Elle eut un air désabusé :

— Bof ! Ils auraient pu lui donner un autre nom plus ronflant. Un nom à la gomme. Pour épater. Ils ont préféré celui de labo. C'est plus courant.

Je lui tâtai le mollet et ma main remonta vicieusement jusqu'à sa cuisse. C'était sans doute l'effet du maïs au piment...

Je m'arrêtai là, l'esprit lucide :

— Ta boîte offre donc des loisirs « scientifiques »...

— C'est un peu ça. Du moins je le crois. Je n'ai évidemment jamais visité le labo.

— Et tu n'en aurais pas envie ? gouaillai-je.

— Bah ! Je me fais une raison. Puisque c'est interdit au personnel !

Je devins ironique, voire vulgaire :

— Et, bien sûr, il n'existe pas de truc pour colmater les trous de mémoire...

— Tu es bête, Bob ! Je t'ai expliqué que les trous de mémoire étaient nécessaires ! maugréa-t-elle, un peu contrariée.

Je n'osai pas aller plus loin dans mon interrogatoire, du moins pour le moment. Mon excès de questions pourrait lui donner des soupçons. Or, je tenais à ce que Joëlla me prenne pour un client tout à fait ordinaire.

Je susurrai, en savant comédien :

— Tu comprends, mon chou. Jusqu'au labo, nous gardons nos souvenirs. Après, tout s'estompe dans un flou, un vague, une nébulosité tenace. En somme, le Club nous offre des trous de mémoire et des envies...

J'ébauchais une curieuse image de l'établissement Mexicain. Je n'étais pas doué pour les descriptions savantes. Je parlais crûment, sans fioriture. Je détestais les grands mots et les phrases éloquentes.

Et puis cette saloperie de maïs matinal, pimenté, m'excitait au point qu'elle me donnait d'autres envies, qui n'étaient pas des trous de mémoire !

Joëlla rit du rapprochement. Elle se laissa peloter mais me repoussa quand je voulus aller trop loin.

— Ça suffit, Bob. On ne fait pas l'amour à huit heures du matin !

J'appelai mon sexe à la flaccidité. Ça devenait crevant les épices ! Je grognai, déçu :

— Bon. Je prends une douche et je m'habille... Tu ne m'as pas conseillé pour la carte hebdomadaire...

— Essaie d'abord un 32^e jour du mois. Approfondis les choses, les possibilités. Tu sais combien coûte une carte hebdomadaire ?

— Non, dis-je avec innocence.

Elle me cita un chiffre. En dollars. Je poussai un sifflement. Bigre ! Avec ma seule paie d'inspecteur des fraudes, je serais incapable de me payer cette folie. Pourtant, je gagnais déjà bien ma vie. Les cartes hebdo semblaient réservées à une clientèle haut de gamme...

Évidemment, le Club proposait des cartes à crédit. Je n'aimais pas les dettes. Le pognon de mon cher P.D.G. venait d'ailleurs à mon secours mais je me demandais si je devais utiliser à fond mon chéquier.

Je me rangeai cependant aux conseils de Joëlla. Je ne voulais pas trop montrer que mon compte en banque était illimité. Cela pourrait attirer l'attention.

Je pris ma douche et m'habillai, comme convenu. Je me sentais en pleine forme, satisfait d'avoir séduit l'hôtesse en smoking bleu.

J'insistai :

— Les envies de remettre ça, au Club, sont de véritables « impulsions ». Comme une envie de pisser, ou de faire l'amour. C'est un truc commercial ?

Elle était dans la salle de bains et se maquillait. Elle haussa la voix :

— Oui, c'est ça. Un truc commercial. Comment peux-tu en douter ?

— Oh ! je n'en doute pas. Rodriguez connaît son affaire. Je dirais même qu'il est doué. Il draine chez lui tous les amateurs de

loisirs de la planète et Dieu sait qu'ils sont nombreux. Les autres établissements n'ont plus qu'à fermer leurs portes.

— N'exagère pas ! fit la fille. Mais justement à cause de ce succès massif, Temps-Plus est obligé d'ouvrir des succursales. Sinon le Mexique sera envahi, débordé. Un établissement unique ne pourra bientôt plus faire face aux demandes.

Je songeai à l'O.M.L. et aux difficultés que lui causait le Club, ce redoutable concurrent.

— Ça deviendrait le merdier au nord de Chihuahua, en effet. Vos hôtels d'accueil ne sont pas extensibles à l'infini. Il faut caser tout le monde. En tout cas, chapeau à Rodriguez. Il a monté une affaire en or. Il vend des envies et des trous de mémoire, mais il vend !

Joëlla apparut en pantalon blanc et chemisier en dentelle. Elle se coiffa d'un chapeau pour le soleil.

— Tu m'emmènes à Mexico ?

Je grimaçai :

— Pourquoi à Mexico ?

— Tu m'as dit que ton avion décollait ce soir à vingt-deux heures pour les États-Unis. Nous aurons le temps de faire les magasins.

Ah ! Je lui avais dit ça ? Je ne m'en souvenais plus. J'avais dû lui chuchoter ça à l'oreille pendant nos étreintes. Ou après. Elle m'avait mis la tête à l'envers, cette garce !

— D'accord. Mais on se reverra ?

Elle s'approcha de moi, m'embrassa avec délicatesse. Je reniflai son parfum. C'était comme un alcool. Il enivrait...

— Évidemment ! accepta-t-elle. Si tu t'abonnes au Club, l'occasion sera plus facile.

Je lui serrai le poignet car un doute m'agressa.

— Ils n'ont pas décidé l'ouverture d'une succursale au États-Unis, au moins ?

— Non, c'est trop près du Mexique. Ils parlent de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. Rodriguez court beaucoup actuellement à travers le monde, pour ces nouvelles implantations.

J'attirai Joëlla contre moi, le souffle court :

— Je t'ai raconté que j'étais journaliste ?

Elle gloussa :

— Ce matin, j'ai vérifié dans les poches de ta veste, pendant que tu dormais encore. J'ai découvert ta carte de presse.

— Salope ! ripostai-je sans méchanceté.

— Écoute, Bob. J'aime bien savoir exactement à qui je me donne quand je fais l'amour !

— Tu détestes les journalistes ?

— Non. Ils peuvent rendre service au Club, grâce à la pub. Je tiens à mon travail. Je ne voudrais pas que Temps-Plus périclite.

— Pourquoi voudrais-tu qu'il périclite ?

— Une impression. Nous avons un ennemi acharné, impitoyable.

Je feignis l'ignorance :

— Ah ? Qui ?

— L'Organisation Mondiale des Loisirs. Elle veut que nous adhérions. Or, Rodriguez est franchement contre. Il tient à sa liberté. Seulement je connais le pouvoir de l'O.M.L. Elle nous coulera par tous les moyens...

J'avalai ma salive. J'avais besoin de détourner la conversation. J'entraînai Joëlla au-dehors, par plus de quarante degrés à l'ombre. Un bain de vapeur nous accabla.

CHAPITRE V

N'avez-vous jamais pensé un jour : « Ah ! si j'étais un petit oiseau... » Franchement, n'y avez-vous jamais songé ?

Ça m'étonnerait. Parce que les hommes en général sont ainsi. Ils adorent mettre leur nez où il ne faut pas. Ils démontrent de ce fait une curiosité, ni malsaine ni méchante, simplement mêlée d'un brin d'évasion, de rêve, de surnaturel.

Allons donc ! Quand par exemple votre vedette préférée passe à la télé, non seulement votre cœur palpite davantage, votre intérêt s'accroît, vos glandes fonctionnent à toute vitesse, mais par goût, par envie, vous aimeriez bien côtoyer de plus près ce personnage idyllique, ne serait-ce qu'un moment. Et là, coincé devant l'impuissance, la déception, l'incapacité, vous soupirez avec nostalgie en évoquant que si vous étiez un petit oiseau...

Comparaison évidemment subjective, imaginaire, irréaliste. Car si vous étiez un petit oiseau, vous ne seriez pas un humain ! Cela tombe sous le coup du bon sens.

N'empêche. Par ce slogan, vous émettez l'hypothèse de vous « matérialiser » à un endroit précis, à un moment déterminé, et auprès du sujet de votre choix.

Les petits oiseaux ne tiennent pas de place. Ils passent inaperçus, grâce à leur taille. Ils vont n'importe où, s'introduisent par le moindre orifice. Et ils sont de parfaits espions.

Ah ! Voilà le mot lâché. Avec cette théorie, vous assimilez ce genre d'espionnage à une sorte de « dédoublement » logique de votre individu, très pratique et totalement dépourvu de risque.

Je cite une vedette de télé mais la gamme est très vaste. Elle englobe les célébrités politiques, médicales, scientifiques, culturelles, les gens notoires de tous poils, de tous bords, qui surnagent dans l'actualité d'aujourd'hui.

Si nous étions des petits oiseaux, nous traverserions les mers, les continents. Nous immobiliserions notre œil inquisiteur et coquin dans des endroits aussi divers qu'une chambre à coucher, un cabinet ministériel, un laboratoire, les coulisses d'un music-hall, l'amphithéâtre d'une assemblée à huis clos, les w.c. d'une collectivité,

les couloirs d'une prison ou d'un hôpital psychiatrique, j'en passe et des meilleures.

Le petit oiseau est également valable pour un parent, un ami, pour tout ce qui touche vos intimes. L'éventail est si large, quand on y réfléchit bien, qu'il donne presque le vertige et des maux de tête !

L'immense choix pose évidemment des problèmes de sélection. Le petit oiseau ne peut pas être partout à la fois...

Vous m'avez bien compris ?

Autre chose, qu'il faut préciser. L'O.M.L., à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, regroupait les maisons de jeux, les casinos, les luna-parks, les attractions diverses, les bordels, les boîtes de nuit, les dancings, la télé, le cinéma, les voyages organisés, les clubs de vacances, les séjours circumterrestres dans les stations orbitales... bref, elle rassemblait tous les établissements de loisirs, des plus anciens aux plus modernes.

Il s'agissait donc d'un énorme trust, un monopole, qui gérât des capitaux considérables et offrait à ses membres adhérents une sécurité dans tous les domaines, sous forme d'assurances.

Je vous ai expliqué aussi qu'il existait des « dissidents », des marginaux, que l'Organisation pourchassait pour qu'ils rentrent dans le rang.

Mais personne encore n'avait inventé une boîte comme Temps-Plus.

Personne.

Car Temps-Plus vous donnait la possibilité d'être le fameux « petit oiseau » qui espionnait partout.

Oh ! on pouvait arguer qu'il s'agissait d'un truc portant atteinte à la liberté – car il perçait votre intimité. D'accord. Mais allez donc le prouver avec vos trous de mémoire ?

Le Club Mexicain ouvrait une fenêtre sur le monde, dans une autre dimension, et le « petit oiseau » devenait scientifique.

Pas trop régulier sur le plan moral, j'en conviens, mais rudement enrichissant sur le plan de la curiosité. Pas plus dégueulasse qu'un bordel, qu'une maison de jeux, ou d'autres machins attrape-nigauds. La liste serait longue pour citer toutes les saloperies que l'homme avait imaginées dans les loisirs de perversion, du vice.

J'étais revenu à New York et mon patron m'avait une fois de plus engueulé parce que ma partie de fesses avec Joëlla n'avait rien donné du côté de l'enquête...

Du côté de l'enquête, d'accord, je n'avais rien appris de nouveau. Par contre, Joëlla était entrée dans ma vie non pas comme une passion momentanée mais comme un amour beaucoup plus durable.

Cela ne m'était encore jamais arrivé.

J'avais déjà pris mon rendez-vous pour mon trente-deuxième

jour. J'étais passablement excité. Je me rendis chez Joëlla la veille de ma « séance » et je passai la nuit avec elle. C'était supérieur à une nuit, esseulé dans la plus luxueuse chambre du Club !

L'après-midi, elle m'accompagna à Temps-Plus avec l'hélicoptère de la ligne. Je lui demandai :

— Combien dure une séance ?

— Ça dépend, répondit-elle, évasive. C'est le client qui décide. De toute façon, il a droit à son jour entier. Beaucoup se contentent de quelques heures.

Elle me laissa dans le hall du Club :

— Je rentre à Chihuahua. Tu me retrouveras là-bas.

— Tu ne m'attends pas ici ?

— Non, je préfère rentrer chez moi. Amuse-toi bien, Bob...

Elle s'en alla en m'adressant un geste d'amitié. Je patientai dans un box, pas le même que précédemment et situé à un autre niveau. Quand on m'appela, je suivis l'hôtesse à travers le couloir conduisant au labo. Il était sept heures du soir. Joëlla ne pouvait évidemment pas m'attendre toute la nuit et le lendemain matin. Je comprenais sa décision et je ne lui en voulais pas.

Le couloir... Les plantes vertes... L'arrêt devant la porte phosphorescente. La peur tordit subitement mes entrailles.

Je fus aspiré dans le noir du labo. Je flottai, en état d'apesanteur.

Mon trente-deuxième jour du mois commençait.

La voix.

Je la reconnus. C'était la même. Elle ne semblait pas provenir d'un organe humain. Elle possédait certaines résonances, des caractéristiques particulières, une intonation qui, pour un auditeur attentif, classait cette voix dans la catégorie des moyens d'expression artificiels.

D'ailleurs, je ne m'y trompai pas et je fus plus culotté que la première fois.

— Ordinateur, hein ?

— Exact, monsieur Kan. À quoi bon vous le cacher ? Nous sommes un loisir « scientifique ».

Ça ne me gênait pas de me trouver en face d'une machine. Par contre, ce qui me gênait, c'était cette opacité persistante, ce voile obscur.

— Tu as un nom, mon vieux ? lançai-je avec aplomb.

— Pour les clients, je m'appelle Orion.

— Comme la constellation ? remarquai-je.

— Cela n'a rien à voir. On m'a programmé le nom d'Orion parce

qu'il est facile à retenir. En réalité, je possède un numéro de matricule très compliqué.

— Je comprends... Pourquoi cette obscurité totale autour de moi ?

— La porte du labo franchie, vous pénétrez dans une autre dimension... en attendant d'être « projeté ». Il est impossible, techniquement, de voir avec vos yeux d'homme.

Je haussai les épaules, peu convaincu. C'était plus simple d'avouer que Temps-Plus ménageait une « transition invisible » pour des motifs de sécurité...

Je flottais toujours comme un cosmonaute dans l'espace et je m'étonnais de cette attente. L'autre fois, cela avait été plus expéditif.

J'en fis l'observation à la machine. Elle répondit :

— Vous avez acheté un trente-deuxième jour, plus cher qu'un trois cent soixante-sixième. Vous avez droit à davantage d'égards. Maintenant que nous avons fait connaissance, parlons mieux de votre 32^e jour. Vous pouvez être « projeté » à plusieurs endroits à la fois. Trois au maximum. Réfléchissez à vos trois points de projection. Vous avez quelques minutes. Mais excusez-moi, mon programme exige que je m'occupe d'un autre client. À tout à l'heure, monsieur Kan...

Je savais qu'Orion était déconnecté et que j'étais seul dans le compartiment à cheval sur deux dimensions. Une sorte de sas, en somme.

L'autre fois, pour mon jour d'essai gratuit, ils m'avaient balancé à New York. Aujourd'hui, j'avais la possibilité de choisir sans précipitation.

Trois options !

Mes visites à Taylor Square et au siège de l'organisation Mondiale me revenaient en mémoire avec une clarté extraordinaire. Je voyais très bien tout le parti que je pouvais tirer de cette séance.

Le fameux petit oiseau...

Mon cerveau cogita très vite. Je ne voulais surtout pas qu'à Temps-Plus ils pensent que je les espionnais à l'intérieur même de leur dimension. Alors il fallait que je fasse attention sur mes choix.

Au bout de cinq minutes, la voix un peu rauque d'Orion parvint à mes oreilles :

— Monsieur Kan, vous avez réfléchi ?

Avec leurs ordinateurs, ils « fichaient » leurs clients. Impossible de passer à travers leur contrôle. Aussi je ne commis pas d'imprudence.

— Projette-moi à Rome, à Chihuahua et à New York. Tu ne me demandes pas pourquoi j'ai choisi ces trois villes ?

La machine expliqua :

— Ma programmation m'interdit de demander les motivations

des clients. Je vous projette. Bonne journée, monsieur Kan.

Je retrouvai la belle chute de mon 366^e jour. La chute dans cette espèce de cheminée sans fin où vous avez l'impression que votre corps se dématérialise et devient fluide...

En trois points différents, je pénétrai sur la Terre, dans un monde où les hommes devenaient pour moi impalpables et d'une indifférence absolue.

J'ignorais quel numéro ils donnaient à leur dimension mais l'auteur du procédé deviendrait certainement très riche. Plus riche que s'il vendait son invention aux militaires ou aux savants !

Je misais même qu'il gagnerait plus d'argent que l'Organisation et qu'il était bien foutu de bouleverser complètement le secteur pourtant bien encadré des loisirs !

Mes trois projections simultanées ne me posèrent aucun problème. Mais il faut que je les raconte séparément et je commencerai par celle de Rome.

Comme j'avais un faible pour les jolies femmes, je n'avais aucun scrupule à avouer que Mika Roll, la chanteuse, me donnait des envies chaque fois que je la découvrais à la télé.

Des envies de coucher avec elle, bien entendu !

Elle n'avait pas seulement une belle voix. Elle possédait un corps admirable, des yeux brillants, sensuels, ensorceleurs, bref, tout ce qu'il fallait pour fasciner et exciter votre imagination.

Sexy ? Oui, sans doute. Mais elle ne jouait pas les vamps qui se dénudaient à chacune de leur production. Mika restait dans la limite, à la frange de la pudeur. Elle attirait le désir sans provocation outrancière. Là seule ondulation de ses hanches provoquait chez ses fans une salivation abondante et chez ses rivales une moue de jalousie. Elle aimait les robes de scène constellées de brillants. Elle chantait l'amour, la passion, l'amitié. Jamais la douleur ou la violence.

Je savais qu'elle effectuait actuellement une tournée en Italie et qu'elle se trouvait à Rome pour plusieurs galas. Vous pigez pourquoi j'avais choisi la capitale latine ?

Orion me projeta sur une colline qui dominait la ville. J'attendis patiemment la nuit et le soir, j'assistai au spectacle de Mika Roll.

Théâtre bondé. Je m'infiltrais entre les gens avec une facilité dérisoire et j'aurais pu m'asseoir sur les genoux d'une spectatrice sans que celle-ci s'en rendît compte.

Je restai debout au fond de la salle. Pendant deux heures, Mika donna son récital et sa voix chaude, vibrante, déchaîna un triomphe. Mais je n'étais pas venu à Rome spécialement pour le spectacle. Quand ce dernier fut terminé, je me rendis dans les coulisses. Mon

invisibilité était bien pratique.

J'accédai à la loge de Mika, qui se refaisait une beauté avant la classique séance de dédicaces...

Elle signa des photos en pagaille, dans une ambiance surchauffée. Puis elle rentra à nouveau dans sa loge et se changea. J'étais là et elle ne me voyait pas. Comme elle se déshabilla, ce fut la première fois que je l'aperçus entièrement nue.

Une splendeur !

Pas la moindre déception. Elle était telle que je l'imaginai. Non seulement je salivais mais un désir irrésistible m'aiguillonnait. Je voulais la prendre dans mes bras, la serrer contre moi... Bref, je la voulais tout entière !

Pure idiotie. Elle m'ignorait et j'aurais traversé son corps. Je crois que mon impuissance me donnait encore davantage de regrets. On m'avait « projeté » seulement pour voir. Pas pour toucher.

Je souffris de cette situation mais je remerciai tout de même Temps-Plus de m'offrir une telle possibilité. De l'espionnage érotique !

Ça valait le coup et je me rinçai l'œil. Je devenais vicieux. Je voulais découvrir l'intimité de la chanteuse et j'avais vingt-quatre heures pour ça.

Je la suivis comme son ombre à la sortie du théâtre. Elle utilisa une porte dérobée pour échapper à ses fans chauffés à blanc. Elle monta en vitesse dans la voiture qui attendait dans la petite rue.

Un homme d'une cinquantaine d'années pilotait. Il demanda :

— Où va-t-on, Mika ? Dans une boîte ?

— À l'hôtel. Je me sens fatiguée. La soirée a été éreintante.

Le chauffeur n'insista pas. Il obéit. Je compris qu'il s'agissait de l'imprésario et comme cela se pratiquait dans le show-business, il était sûrement l'amant de Mika.

Il rangea la voiture dans la cour d'un luxueux hôtel de banlieue situé à plusieurs kilomètres de Rome. La vedette monta directement dans sa chambre et l'imprésario la suivit.

Elle se retourna avec mauvaise humeur.

— Laisse-moi, Jess...

Celui-ci hocha la tête :

— Je pensais que l'Italie te donnerait des idées !

Elle haussa les épaules.

— Tu connais très bien mon problème et les conditions climatiques n'y changent rien. Pas même le décor. Alors laisse-moi, répéta-t-elle.

Jess poussa un soupir.

— Tu as essayé ton dernier traitement ?

— Oui. Pas plus de résultats qu'avec les autres. J'en ai marre de me droguer ! Et puis franchement, faire l'amour ne m'a jamais

intéressée !

J'étais stupéfait, ahuri, déconcerté, et déçu ! Je découvrais mon idole préférée frigide, pas du tout le genre que je m'en faisais. Un vrai glaçon ! Je tombais de haut. Trompeuses les apparences, hein ?

Elle repoussait les hommes ! J'accompagnai quand même Mika dans sa chambre et je la regardai se déshabiller une fois de plus.

J'étais en nage. Comment diable un corps pareil ne s'offrait-il pas aux caresses d'un mâle ?

Impensable !

Et puis, au bout d'un moment, on gratta à la porte.

Je repris confiance. Je me régalai car je devinais que Mika entretenait sa soi-disant frigidité uniquement pour évincer ce salopard de Jess.

Je m'attendais à l'entrée d'un homme, d'un play-boy. Pas d'un type de cinquante ans. Je me léchai la langue...

Or, je me la mordis. Je hurlai de douleur mais j'étais seul à m'entendre, évidemment.

Une fille entra.

Pas tellement jolie. Rien de comparable avec Mika. Vulgaire, banale. Elle se déshabilla à son tour, fit sauter sa petite culotte et son soutien-gorge, et se précipita dans le lit. Elle s'enfouit sous les draps.

— Alors, tu viens, Mika ? s'impatienta-t-elle.

Mon idole contemplait son corps nu dans une longue glace fixée au mur. Ses mains palpaient ses seins, ses cuisses. Ses bras enveloppaient sa poitrine. Ses yeux se fermaient à demi. Sa peau frissonnait. Elle semblait amoureuse de sa propre image...

— Mika ! appelait la fille, dans le lit.

— Oui... Je viens.

Elle se coucha enfin, éteignit les lumières. Dans le noir, j'entendis des chuchotements, des rires, puis des gloussements de plaisir, des soupirs de plus en plus intenses. J'imaginai des attouchements vicieux et je faillis dégueuler.

Je quittai la chambre sans attirer la moindre attention. Écœuré. Jamais plus je ne regarderais Mika Roll à la télé...

Elle était lesbienne !

Seulement voilà : j'oublierais tout ça quand je refranchirais à l'envers la porte du labo de Temps-Plus...

CHAPITRE VI

New York. Orion m'avait projeté un peu au hasard. Il me matérialisa dans Harlem. Évidemment, je me trouvais très loin du lieu où je voulais aller mais c'était à moi de me débrouiller.

Les moyens ne manquaient pas. Je pris tout simplement le métro, sans déboursier un dollar, et même le portillon automatique me laissa passer. Il n'était pas encore apte à détecter les fraudeurs venus d'une autre dimension !

Je me mêlai à la foule indifférente. Je me calai dans le coin d'un wagon et la rame s'ébranla. J'avais devant moi une chouette fille, pétillante de jeunesse. Elle portait quelques livres sanglés, en bandoulière. Elle me regardait mais elle ne me voyait pas.

Sûrement une étudiante. Médecine ? Philo ? Droit ? Bah ! Je m'en fichais. Elle descendit à la prochaine station. Ça ne m'intéressait pas de peloter des filles insensibles à mes attouchements. Je perdais mon temps et cette impuissance m'énervait.

Je changeai de ligne et me retrouvai dans un autre métro moins encombré que le précédent. Je réfléchissais. J'avais envie de parler à ces voyageurs impassibles, bercés par le roulement du train, et de leur crier :

— Hé ! Bande de cons ! Vous ne comprenez pas qu'à Temps-Plus, ils piquent votre fric uniquement pour vous offrir des sensations !

D'accord. Mais je reconnaissais qu'il ne s'agissait pas de sensations habituelles. C'était une vision particulière du monde. Et il existait des milliers – que disais-je, des millions – de possibilités. Avant de les avoir toutes épuisées, vous aurez donné au Club Mexicain un paquet impressionnant de dollars...

Pas mal trouvé leur truc d'espionnage dimensionnel !

Comme il était huit heures du soir, je me rendis au domicile de mon patron. Un monorail m'y conduisit. J'aperçus New York en hauteur, scintillant de toutes ses guirlandes de lumières.

Heinkel habitait à la périphérie, un quartier évidemment résidentiel. Je localisai très vite sa villa, avec piscine, court de tennis et tout le bazar. Son luxe ne m'impressionnait pas.

Il était chez lui et disait à sa femme :

— J'ai une conférence ce soir, chérie. Je rentrerai tard. Très tard. Ne t'inquiète pas.

Elle ne s'inquiétait jamais, M^{me} Heinkel. Son mari faisait sa vie de son côté. Il avait de trop nombreuses activités pour s'occuper de sa famille, de ses enfants en particulier. Il avait une femme en or !

J'étais déjà assis sur le siège arrière de sa voiture quand il s'installa au volant. Il démarra, prit une autoroute en direction des quartiers ouest, sortit à une bretelle, et se gara devant une boîte de nuit où flamboyait une enseigne au nom évocateur.

Il fit son apparition dans l'établissement et comme on le connaissait, le personnel lui fit des courbettes. Puis une femme très élégante l'accueillit. Elle portait une robe du soir largement décolletée.

La quarantaine. Pas mal physiquement, sans doute grâce à des soins esthétiques. Enfin, en beauté, on trouvait mieux.

Elle tendit la main à Heinkel. Celui-ci la baisa, les yeux brillants. Je pariai que ce petit salaud était l'amant de la patronne de cette boîte.

Je ne me trompais pas. Ils se tutoyaient en effet :

— Bonsoir, Mady.

— Bonsoir, Frank. Tu viens pour la signature ?

Mon P.D.G. haussa les épaules.

— Voyons, je viens pour toi...

Mady avait réservé une table dans un coin tranquille, à l'écart. Ils dînèrent et j'étais tout près d'eux. Je lisais dans leurs yeux comme dans un livre ouvert. Mon patron faisait des rodomontades. Je le trouvais ridicule. La patronne de la boîte avait un sourire jaune et je la devinais crispée.

— Rassure-toi, Frank. Je signerai. Je n'ai pas le choix. Tu me mets le couteau sur la gorge. J'ai beaucoup de dettes envers toi.

Je sentis mon directeur satisfait.

— Quand j'aurai ton adhésion, je tirerai un trait sur tes dettes, c'est convenu. Mais on ne peut pas se quitter comme ça, Mady. Sur une mauvaise impression.

Mady soupira. Elle recevait Heinkel comme si c'était le démon qui venait lui acheter son âme. Bah ! Après tout, pourquoi s'obstiner devant l'O.M.L. toute-puissante ?

— La marginalité, pour moi, c'était l'indépendance. Tu comprends, Frank...

Celui-ci sourit, sarcastique :

— Tu as des dettes. Si tu ne les paies pas, ton établissement fermera. Tu n'as pas encore compris que l'Organisation vient en aide à tous ses adhérents ?

— Si, j'ai compris depuis longtemps. Mais je résistais. J'aime

résister, Frank. ∴ Te résister. Maintenant, je n'ai plus la force.

Quand ils eurent dîné, ils dansèrent un peu sur la piste puis ils montèrent dans une chambre, à l'étage au-dessus. Je les suivis. C'était drôle comme toutes les affaires se traitaient soit à table, soit dans un lit. Comme s'il n'y avait pas d'autres endroits !

Mady se devêtit complètement et aida mon patron à en faire autant. Il soufflait comme un phoque. C'était un chaud lapin. Je le savais. Mais ce que je découvrais ce soir me dégoûtait. Heinkel avait séduit Mady uniquement pour qu'elle adhère à l'Organisation. Tous les coups étaient permis...

Ils se couchèrent et comme leurs ébats me déplaisaient, vu qu'ils n'étaient pas sincères, ni désintéressés, je quittai hâtivement les lieux, écoeuré.

J'avais tenu spécialement à visionner mon patron pendant l'une de ses nuits de « conférence », comme il le disait à sa femme. Il mentait bien, le salaud. Un vicieux ! Et M^{me} Heinkel supportait tout ça sans broncher car c'était une femme irréprochable...

Oui, dégueulasse, mon directeur. Il était vache, mielleux, impitoyable, exécration. Ce soir, j'avais assisté à son côté mielleux. Sa combine avait consisté à devenir d'abord l'amant de Mady, sous une fausse identité, puis à lui prêter de l'argent. Ensuite, il avait jeté le masque, déclarant qu'il était Heinkel. Mady avait paniqué et elle avait cédé parce qu'elle ne pouvait plus faire autrement.

Je marchai dans la rue et je respirai un bon coup. Je n'étais pas tellement fier de travailler pour l'Organisation...

La chaleur abrutissait encore Chihuahua, même à sept heures du soir. Je dirais même que plus la journée s'avance, plus la chaleur s'emmagasinait.

Les femmes se promenaient en robes légères. Je voyais des hommes en short, en simple tricot de peau, ou torse nu. Les seuls endroits supportables étaient les appartements et les magasins, tous climatisés.

Le soleil plongeait derrière les sierras et irisait de feu les sommets arides. L'absence de vent rendait l'atmosphère lourde, étouffante.

Curieux. Je ne ressentais pas les effets de la chaleur. J'avais l'impression qu'une sphère régularisait la température et se déplaçait avec moi. En somme, j'étais dans une sorte de « cocon ».

Possible, après tout. Ils projetaient chaque client dans une « sphère », dont les parois empêchaient tout contact avec l'extérieur. Ou bien le procédé était encore plus compliqué.

Je ne l'expliquais pas. Ça dépassait mes compétences. Et puis je

m'en foutais complètement.

Je n'avais pas choisi Chihuahua pour des clous. Je me dirigeai lentement vers les hauteurs de la ville où s'étagaient les quartiers résidentiels.

Il faisait encore jour quand je parvins devant l'immeuble où habitait Joëlla.

Une émotion intense me broyait. Ma déception de Rome, avec Mika Roll la lesbienne, et les dégueulasses combines de mon patron à New York, ne me venaient même pas en mémoire. Comme si je n'étais projeté qu'une seule fois. Au Mexique.

Heinkel m'envoyait à Temps-Plus pour que je ramène des preuves... Comptait-il que je fléchisse la détermination de Rodriguez, par Joëlla interposée ?

Il se fourrait le doigt dans l'œil. L'hôtesse n'était qu'une simple employée. Elle ne savait rien. J'aurais peut-être mieux fait d'« espionner » Rodriguez ou Harold Cheik, le chef du personnel.

J'y avais pensé au moment où Orion me suggérait trois options simultanées. Mais je n'avais pas osé, pour deux raisons bien simples.

Un : Orion contrôlait probablement ma projection dans l'espace-temps. Je me trahirais en surveillant de trop près Rodriguez ou même Cheik. Déjà, avec Joëlla, j'atteignais la limite du soupçon.

Deux : espionner le patron du Club Mexicain ne servirait à rien puisque je rentrerais dans ma dimension normale avec un trou de mémoire... Alors qu'aurais-je à raconter à mon directeur ?

Avec Joëlla, c'était différent. Je tournais autour du pot. J'espérais qu'un jour ou l'autre elle cracherait un renseignement...

Et puis vlan ! Le destin s'y mettait. J'étais amoureux de l'hôtesse en smoking bleu au point de lui avouer franchement qu'en fait de journaliste, je travaillais pour Frank Heinkel...

Était-elle dans son confortable salon ? Là encore, j'avais un beau trou de mémoire. À force d'avoir des trous, je ressemblerai à un morceau de gruyère...

Je l'imaginai chez elle. Je tenais à le vérifier car une certaine jalousie montait en moi. Je devinais un rival inconnu. Il semblait impossible qu'une fille comme Joëlla n'ait pas plusieurs amants.

Elle ne serait évidemment pas contente si elle savait que je l'espionnais par le biais du Club Mexicain...

Mais elle ne le saurait pas, évidemment, puisque je serais incapable de lui dire où Orion m'avait projeté !

J'évitai l'ascenseur. Je pris l'escalier. Je montai au sixième étage lentement. Mon cœur battait, même dans la « sphère dimensionnelle ». Je restai un moment devant la porte, la bouche sèche. Mes yeux fixaient la cloison et ne voyaient pas à travers.

De toute façon, Joëlla ne s'apercevrait de rien.

Nous n'étions pas sur la même longueur d'onde. Elle ne pouvait entendre, ni voir, l'ouverture de la porte d'entrée...

Le hall, rempli de plantes vertes. Un grand dégagement, à droite, accédait au salon. J'entrai sur la pointe des pieds, bêtement, comme si des yeux m'épiaient !

Cette intrusion dans l'intimité de Joëlla prouvait surtout que je tenais à elle. La gorge serrée, je pénétrai dans le salon. Et je la découvris, allongée sur le divan. Elle regardait tranquillement la télé à trois-D. Je devinai qu'elle était nue sous le peignoir d'un orange très pâle. D'ailleurs, un bout de vêtement pendait avec négligence et montrait son sein gauche.

J'étais rouge de confusion ! Alors que dans la dimension normale, je me serais précipité sur elle. Je l'aurais embrassée et sûrement emportée vers le lit.

Elle ne bougea pas. Du moins pas tout de suite. Et puis, soudain, elle tourna la tête vers moi. Son regard croisa le mien et mes oreilles enregistrèrent sa voix chaude :

— Bonjour, Bob. Tu es gentil de me rendre visite. Je t'attendais.

J'étais fasciné. Mes tympanes avaient-ils bien entendu ou bien rêvais-je ?

Elle s'adressait à moi alors que normalement elle aurait dû m'ignorer. Quelque chose clocherait-il à Temps-Plus ? Orion aurait-il une défaillance technique au point que je serais revenu dans ma dimension normale ?

J'avais tout lieu de le penser. Joëlla se leva et s'approcha de moi. Elle resserra légèrement son peignoir en éclatant de rire.

J'étais si confus que je me serais mis dans un trou de rat ! J'étais pris à mon propre piège. Je pataugeais dans une lamentable incertitude. Je me cassais la gueule sur un os. Et un os qui risquait de me rester en travers du gosier.

Je n'expliquais pas pourquoi ma troisième « projection » ne ressemblait pas aux deux autres. J'échafaudais toutes sortes d'hypothèses, plus invraisemblables les unes que les autres.

J'ouvris la bouche. Mes lèvres s'arrondissaient. Seule, Joëlla prenait la situation à la rigolade :

— Eh bien, tu en fais une tête, Bob !

Je bafouillai :

— C'est impossible ! Nous ne devrions pas avoir de contact...

Son rire se tarit. Ses traits se durcirent. Elle avait fini de rigoler et je lus un défi dans son regard. Elle modifiait son attitude.

— En principe, nous ne devrions pas avoir de contact. On t'a projeté dans une autre dimension et ne crois surtout pas que tu es retourné dans la « normale ». D'ailleurs, en venant jusqu'ici, dans les rues, tu as dû t'en rendre compte. Personne ne faisait attention à toi.

Je bavais presque de stupeur. Les mots sortaient difficilement de ma gorge.

— C'est donc toi qui m'aurais rejoint dans l' « autre dimension » ?

— C'est ça, approuva-t-elle sèchement.

Je reprenais mon aplomb avec effort et lenteur. Je restais traumatisé :

— Tu m'as affirmé que le personnel de Temps-Plus n'avait pas droit aux « séances ».

Ses yeux se bloquèrent sur moi et je me pétrifiai comme un bloc de ciment quand j'entendis sa réponse :

— Je t'ai menti. Le personnel a accès aux loisirs du Club, exclusivement pour des « raisons de service ».

Je fronçai les sourcils :

— Que veux-tu dire par là ?

Elle soupira, nullement encline aux explications.

— Orion m'a projetée et cela entre dans le cadre de mon travail. Ce que j'ai à t'annoncer est très grave.

Je demandai, abasourdi, les jambes coupées :

— Je peux m'asseoir ?

— Oui, assieds-toi.

Je m'avachis sur un fauteuil. Je devinais que son incursion à mes côtés avait un motif sérieux et qu'il se tramait quelque chose contre moi.

— Tu me surveilles ? grimaçai-je avec aigreur.

Elle haussa les épaules :

— Ça serait plutôt le contraire. Tu es venu à Chihuahua pour m'épier. Alors mon patron a décidé d'intervenir.

Je ricanai :

— Tu auras un trou de mémoire quand tu rentreras !

Cet argument la laissa froide :

— Rodriguez a appris que tu appartenais à l'Organisation Mondiale. Tu es, en fait, inspecteur des fraudes, donc un agent de Frank Heinkel, notre principal adversaire...

Cette révélation me coupa les bras. Comment diable avaient-ils appris, à Temps-Plus, ma véritable identité ? Heinkel avait usé de toutes les précautions utiles quand il m'avait donné de faux papiers et une carte de presse. Même si Rodriguez s'était renseigné au journal, celui-ci aurait confirmé que j'appartenais bien à leur personnel.

Non. Il y avait un autre détail que je ne comprenais pas...

Je baissai la tête, gêné.

— D'accord, avouai-je. Je suis inspecteur des fraudes à l'O.M.L. Mon employeur veut savoir ce que vous « vendez » exactement... autre que des trous de mémoire ! Mon vrai nom est...

Joëlla me colla ses doigts sur la bouche.

— Tais-toi... Ça ne m'intéresse pas tellement ton vrai nom. Je continuerai à t'appeler Bob.

— Tu es gentille, soupirai-je avec un sourire crispé.

— Hum ! Tu me trouves plutôt salope, hein ? glissa-t-elle. Mais je fais mon travail. Les employés de Temps-Plus se serrent les coudes face à l'Organisation.

Je résumai, plus à l'aise soudain :

— Bon. Orion t'avertit que j'ai décidé ma projection à Chihuahua. Il fait le rapprochement avec toi. Il te balance à ton tour à travers le labo... Que désires-tu ?

— Tu es démasqué, Bob. Alors, à l'avenir, il paraît inutile que tu recommences tes petite incursions dans ma vie privée, ou dans celle d'un autre employé du Club. Tant que tu t'amuses avec Mika Roll ou ton propre patron, cela ne nous dérange pas du tout.

Je grinçai des dents. J'assistais à ma défaite.

— En somme, vous me refuseriez comme client ? Je suis inscrit en rouge sur vos fichiers ?

— Même inscrit en rouge, Bob, nous ne te condamnerons pas l'accès à Temps-Plus si tu te comportes comme un client normal.

Je me levai du fauteuil :

— Bref, Orion aurait pu me dire ce que tu viens de m'apprendre...

— Oui. Mais il a du tact envers la clientèle. Il a préféré m'envoyer sur place. Et c'est mieux comme ça. Ainsi, il n'y a pas d'équivoque. J'aurais pu aussi attendre ton retour dans la dimension normale pour t'annoncer la nouvelle.

— Exact, m'étonnai-je. Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Je veux que tu saches une chose, Bob. Ne fouine pas trop dans les affaires du Club, pendant les séances. Tu me trouveras toujours sur ton chemin. C'est bien compris ?

Bon. Ma tactique avait foiré. Je me rattraperais sur Joëlla. Je la serrai dans mes bras et elle se débattit.

J'avais rudement envie de lui donner une petite leçon.

— Puisque tu es venu me rejoindre, tu ne vois aucun inconvénient à ce qu'on fasse l'amour ? On peut même faire ça en pleine rue... ou chez ton voisin de palier. Personne ne nous remarquera. Au fond, c'est très pratique, votre truc...

Je fis tomber son peignoir. La vision de son corps dénudé me donna un frisson car je tenais dans mes bras une forme palpable alors que tout le reste de la Terre m'était indifférent, inaccessible au toucher.

— Si je refusais, Bob ? siffla-t-elle comme une vipère.

Je hochai la tête.

— Pourquoi refuserais-tu alors que tu es ma maîtresse dans la dimension normale...

— Parce que Orion enregistre toutes les scènes et je suis en « mission spéciale ». Rodriguez n'apprécierait pas mon comportement pendant le service. Il est très strict à ce sujet.

Justement, je voulais emmerder Rodriguez. Je soulevai, Joëlla et je la portai dans la chambre. Elle se débattait toujours. Je la déposai sur le lit et je l'immobilisai. J'étais plus fort qu'elle...

Ce corps nu m'émoustillait. Je me déshabillai en hâte mais lorsque je me couchai, je compris que la fille avait demandé son rapatriement dans la dimension normale.

Car elle avait disparu brusquement, comme un mirage. Volatilisée. Le lit était vide. J'avais tellement l'air con, à poil, dans cet appartement désert, que j'en fus vexé, humilié. Rodriguez se gausserait de moi quand il visionnerait la scène.

Je me rhabillai en vitesse et criai :

— Hé ! Orion... Ramène-moi au labo.

J'entendis la voix de l'ordinateur :

— Je dois vous laisser encore, aussi longtemps que vos « doubles », à Rome et à New York, ne demanderont pas également leur retour. Je ne peux pas vous ramener au labo séparément. Je suis désolé, monsieur Kan...

J'étais paumé, tout seul à Chihuahua. J'avais beau me creuser la cervelle je n'arrivais pas à matérialiser les visions que je découvrais dans les deux autres projections.

Vrai ! J'étais donc simultanément à Rome et à New York ? Qu'est-ce que je foutais dans ces deux villes ?

Ah ! Si. Je me souvenais que Joëlla, tout à l'heure, m'avais parlé de Mika Roll et de mon patron. Mais non, elle avait sûrement imaginé une histoire. J'avais opté pour Chihuahua.

Rien que pour Chihuahua !

CHAPITRE VII

Heinkel m'agaçait. Il me traitait d'incapable et prétextait que je passais trop de temps au Mexique.

D'accord. J'étais souvent à Chihuahua. Avec Joëlla, ça collait bien tous les deux. Ça collait même fort. Je m'empêtrais dans une gluttenace. Mais je ne renonçais pas à mon enquête. J'avais pris plusieurs fois Cheik ou Rodriguez en filature, sans découvrir quelque chose de suspect dans leurs activités. Ils se comportaient comme des hommes d'affaires normaux.

Je me démenais comme un diable et Joëlla me lançait avec finesse quand nous achevions nos ébats sur le lit :

— Que cherches-tu, Bob ?

Je ne lui répondais pas. Je lui fermais la bouche d'un baiser. Elle me donnait tout ce qu'une femme ne m'avait encore jamais donné. Je ne parle pas de l'acte strictement sexuel, accessoire, complémentaire. Elle me donnait son affection, voilà. Une affection sincère, spontanée. Avec elle, c'était devenu une amitié profonde, une intimité maximum.

Ce matin-là, elle m'accompagna à nouveau au Club. Pour mon trente-deuxième jour du mois. Je n'avais pas encore acheté une carte d'abonnement mensuelle car je visais un huitième jour de la semaine. Son prix exorbitant m'affolait et je ne voulais pas engager une telle somme pour des prunes. Car c'était l'argent de l'Organisation.

Déjà, Heinkel me regardait d'un sale œil. D'ailleurs, en y réfléchissant bien, le huitième jour ne m'apporterait pas plus de renseignements que le 366^e de l'année ou le 32^e du mois.

Je ramènerais seulement un trou de mémoire supplémentaire, bien payé. Mon P.D.G. me suggérerait plutôt d'arrêter les frais !

Sur mon ordre, Orion me projeta sur trois continents, à des endroits précis : en Europe, dans les Alpes de Bavière. En Asie, dans le désert de Gobi. En Afrique, au cœur du Sahara...

Mon corps se scinda en trois, se détripa en somme. Le simple fait de pénétrer dans le labo me ramenait en mémoire les souvenirs de mes séances précédentes. Je me rappelais ma visite à Rome, avec cette salope de lesbienne qu'était Mika Roll. Puis la virée dans une boîte de nuit, à New York, en compagnie de mon patron. Enfin mon

indiscrétion à Chihuahua...

Je tremblai en évoquant cette dernière aventure. J'avais découvert Joëlla en chair et en os, dans cette autre dimension qu'offrait Temps-Plus.

Je me retrouvai simultanément à Innsbruck (Autriche), Kan-Tcheou (Chine), Adrar (Sahara). J'appliquais un plan mais j'ignorais si je pourrais le réaliser. Il avait germé spontanément dans mon esprit pendant les quelques minutes de réflexion qu'offrait Orion à tous ses clients avant leur projection. Soyons clair. Je ne connaissais pas l'existence de l'autre dimension quand je vivais dans mon contexte normal. En conséquence, avant la pénétration dans le labo, je ne possédais aucune idée cohérente.

Tout ça à cause des fameux trous de mémoire...

Bref, j'agissais séparément. C'est-à-dire que si j'étais à Adrar, par exemple, je ne savais pas que j'étais simultanément à Kan-Tcheou et à Innsbruck...

Comme but, je visais trois succursales de Temps-Plus dont on avait annoncé l'ouverture à grand renfort de publicité dans les médias.

Seules des lignes d'hélicoptères desservaient ces succursales, comme à Chihuahua. Cela évitait l'engouement public, le raz-de-marée populaire, le déferlement d'une foule surexcitée et curieuse. Pourtant, ce 366^e jour gratuit attirait beaucoup de monde et constituait encore la meilleure pub.

Dans les Alpes autrichiennes, les hélicos survolaient des montagnes enneigées avant d'atteindre le complexe européen. Au Sahara, ou dans le désert de Gobi, c'était du sable ou des cailloux, à l'infini...

Quand on prenait l'hélicoptère, on ne vous demandait pas si vous étiez client du Club ou non. Vous acquittiez le prix de votre billet, un point c'est tout.

À Adrar, le soleil cognait dur sur le sable. Plus de cinquante à l'ombre des palmiers. L'appareil privé nous emmena au-dessus du désert vide, à des centaines de kilomètres plus à l'ouest. Une climatisation adéquate empêchait que les passagers ne tournent de l'œil.

Nous arrivâmes au Club Africain.

Il ressemblait comme un frère jumeau à celui du Mexique. On aurait dit une copie rigoureuse. J'en déduisis que toutes les succursales de Temps-Plus étaient construites sur le même modèle.

Évidemment, je profitai de l'hélico, mais comme je me trouvais dans l'autre dimension, je n'avais pas payé mon billet. Je passai totalement inaperçu.

Nous atterrîmes sur l'héliport. Le complexe se détachait dans la luminosité du désert. Son enseigne géante flamboyait. Il possédait ses

hôtels de luxe, son centre d'accueil, ses salles d'attente à plusieurs niveaux.

Je me serais cru au Mexique, si j'exceptais le décor, qui n'était pas le même. Ici, pas de sierras. Des étendues de sable, à l'infini. Je lorgnai du côté des hôtesse mais j'étais idiot si je comptais découvrir Joëlla dans ce peloton de filles en smoking bleu.

Je rôdai, tel un fantôme. J'étais sûrement le seul client de Chihuahua. Je me demandai ce que Orion pensait de mon triple choix. Bah ! Après tout, j'avais payé mon 32^e jour du mois et je pouvais aller n'importe où sur la Terre.

D'accord. Il existait des endroits plus marrants. J'en avais fait l'expérience et j'imaginai toutes les possibilités offertes par Temps-Plus. L'espionnage de l'intimité ! Un amusement fantastique, aux péripéties multiples, savoureuses. Du vice, de l'érotisme, des sensations garanties ! Jamais une autre boîte ne vous avait encore proposé un tel divertissement.

Le fait de pénétrer dans un labo du Club ne vous obnubilait pas le cerveau. Je savais parfaitement que j'étais inspecteur des fraudes à l'Organisation Mondiale. Par contre, à l'inverse, quand vous rentriez dans la dimension normale, alors c'était le trou de mémoire.

Bizarre, hein ?

J'avais la certitude qu'ils prenaient beaucoup de précautions car, entre nous, ce type d'espionnage portait atteinte à la liberté de l'individu. Cette lucarne ouverte sur l'intimité tombait sous le coup de l'illégalité, bafouant la loi 293 H sur les loisirs. Normalement, ils auraient dû avoir des ennuis avec les Spéciaux de la Sécurité.

Mais les trous de mémoire leur assuraient l'impunité puisque personne ne déposerait la moindre plainte. Pas mal imaginé leur combine !

Je me glissai à la suite d'un client et d'une hôtesse. Le client était un gros homme, qui suait malgré la climatisation. Pas rassuré, le monsieur ! Il venait au Club pour la première fois et il « essayait » son jour gratuit. Il avait les jetons malgré les paroles rassurantes de l'hôtesse.

« Pauvre vieux ! songeai-je, amusé. Tu verras, c'est pas terrible. Un peu paumé, au début. Mais on s'y fait très vite et on y prend goût. »

Bon. Voilà le couloir aux plantes vertes. Et puis la porte phosphorescente du labo. Je la fixai intensément. Je voulus entrer en même temps que le gros homme mais je me sentis violemment rejeté en arrière.

Quelqu'un me tirait par le bras. Sûrement pas quelqu'un de la dimension normale. La porte phosphorescente aspira le client et celui-ci disparut. L'hôtesse regagna le hall d'accueil.

Je me retournai. Mon visage se figea. Je poussai une exclamation de surprise.

— Toi ? hoquetai-je.

C'était Joëlla. Elle m'observait avec ironie.

— Oui. Je t'avais averti que je me trouverais toujours sur ton chemin si tu fouinais trop dans les affaires du Club.

Je grognai, mécontent :

— Je fouine ?

— Ça crève les yeux, Bob ! Tu cherches le secret de Temps-Plus. Orion m'a prévenu qu'il t'avait projeté vers nos trois nouvelles succursales.

Je soupirai avec déception :

— Ouais ! Te voilà donc en « mission spéciale ». Tu deviens un vrai pot de colle, Joëlla !

Elle répliqua, cinglante :

— Pour ton bien, Bob. Car si tu franchissais la porte du labo, en l'état actuel des choses, tu ne reviendrais jamais dans la dimension normale. Tu entends ? Jamais !

Elle prononça cette menace d'une voix haute et je me bouchai les oreilles. Une grimace tordit ma bouche. Un pli barra mon front. Je semblais sérieusement ébranlé.

— J'entends ! répétai-je. C'est grave, ce que tu affirmes, car je suis actuellement client de Temps-Plus. J'ai payé mon 32^e jour du mois. Ils n'ont pas le droit de m'interdire l'accès du labo, si j'en ai envie. De toute façon, ils me renverront avec un trou de mémoire !

— Tu as signé une décharge, expliqua Joëlla. Un alinéa souligne que si le client mettait en danger le libre fonctionnement du Club, par une entrave quelconque, il engagerait sa propre responsabilité avec toutes les conséquences que cela comporterait.

Ma grimace s'accentua.

— C'est bien vague, objectai-je.

— Non. C'est précis. En pénétrant dans le labo, en état de « loisir dimensionnel », tu constituerais une « entrave ». Écoute, Bob, ça me peinerait terriblement si tu devais rester dans l'autre dimension.

Je réfléchissais. Je m'imaginai, errant sur la Terre jusqu'à la fin de mes jours, sans possibilité de contact avec mes congénères. Affreux ! Hallucinant. Dégueulasse. Horrifiant.

Je m'effondrai dans les bras de Joëlla.

— Je te crois... Mais si tu n'avais pas été là, j'aurais franchi la porte phosphorescente !

— Si je n'avais pas été là, il y aurait eu un autre employé du Club en « mission spéciale ». Nous ne tenons pas à perdre un client.

Je possédais un gabarit impressionnant et aucun employé de Temps-Plus, même l'un de leurs play-boys, n'aurait pu m'interdire

l'accès du labo. Mais je me trouvais face à Joëlla et je ne pouvais pas la bousculer.

D'ailleurs, elle m'avait convaincu. Elle m'accompagna vers le grand hall, bondé, que nous traversâmes, puis m'entraîna dans le désert. Je ne sentais pas le soleil de plomb dont la réverbération sur le sable brûlait pourtant les yeux.

— Bob..., m'avoua-t-elle. Je suis là, au Sahara. Mais je suis également dans le désert de Gobi et dans les Alpes de Bavière. Car tu ignores ça, comme l'autre fois. Le 32^e jour est une triple projection. Or, en Asie, comme en Europe, tu cherches à pénétrer dans le labo. Ton objectif est l'espionnage tout court. Or, nous ne pouvons l'admettre.

Je la serrai contre moi. Mes lèvres se collèrent aux siennes. Je savais que personne ne nous remarquait. La vision du complexe de loisirs, à quelques centaines de mètres, m'apparaissait floue.

J'étais fou d'elle. Complètement fou. Elle m'hypnotisait littéralement. Elle me fascinait. Pourtant, elle me repoussa :

— Sois sérieux, Bob... Nous sommes observés par les labos. Je suis en mission spéciale, ne l'oublie pas. Orion nous ramènera quand tu en auras terminé dans le désert de Gobi et dans les Alpes de Bavière...

Elle attendit avec moi le moment où Orion put nous rebasculer dans la dimension normale. Et quand je me retrouvai à Chihuahua, dans l'appartement de Joëlla, celle-ci me demanda d'un air innocent :

— Ça c'est bien passé, ton 32^e jour ?

Je haussai les épaules.

— Comment veux-tu que je te réponde, avec mon trou de mémoire ?

Elle rit et m'attira vers le lit. Je ne résistai pas une seconde. Ma passion me dévorait comme un feu intérieur.

Il y avait déjà plus d'un an que Temps-Plus avait ouvert sa première succursale au Mexique. Les mois passaient et les choses ne s'arrangeaient pas pour l'Organisation.

Mais alors pas du tout !

Je ne brillais pas face à mon patron déchaîné. Il m'avait convoqué et me montrait le terminal d'ordinateur qui ornait son bureau. Des chiffres verts crépitaient sur l'écran. Heinkel me les répétait à haute voix.

Puis il se tourna vers moi, le cou tendu, l'œil enflammé :

— Vous entendez, Kan ?

— Oui, opinai-je. Ce n'est pas reluisant.

— C'est dramatique, rectifia mon P.D.G. La chute est

spectaculaire. Tous les établissements de loisirs périclitent inexorablement, s'asphyxient. Ils ne font plus recette. Leurs clients désertent pour Temps-Plus. Or, nous ne pouvons pas inverser le mouvement.

Je triturais mes doigts, ennuyé. Mon fauteuil semblait un gril.

— Vous avez essayé, je suppose ?

— Oui, glapit mon directeur. Nous avons invité tous nos adhérents à faire un maximum de publicité et nous les avons aidés financièrement, respectant ainsi notre contrat avec eux. Sans résultat appréciable. De l'argent gaspillé pour rien !

Il s'assit, pointa le doigt vers moi, comme s'il m'accusait de la situation.

— Temps-Plus drogue ses clients pour qu'ils reviennent ! Vous ne me l'enlèverez pas de l'esprit !

Il m'avait déjà rabâché ça cent fois. J'avais beau lui expliquer que je n'avais rien découvert de ce côté, il n'en démordait pas.

— C'est illégal ! hurlait-il, rouge de colère. De toute façon, Kan, vous êtes un incapable et je songe très sérieusement à vous remplacer.

J'attendais un peu ce verdict. Je ne m'affolai pas. Au fond, je serais presque ravi de quitter l'Organisation et Heinkel m'en fournissait l'occasion.

Je mis quand même les choses à leur place.

— Aucun client de Temps-Plus n'a déposé une plainte. Juridiquement, ils sont inattaquables. D'accord, je ne conteste pas leur concurrence. Ils ponctionnent nos revenus. Mais ils offrent sûrement une forme de loisirs supérieure à tout ce que nos adhérents peuvent fournir à un public de plus en plus exigeant. Quant à la drogue, je n'y crois pas.

Mon point de vue mettait Heinkel en rogne. Il cogna sur la table. Sa jugulaire saillait.

— Vous semblez prendre leur défense, Kan ! C'est un comble... Est-ce que votre Joëlla ne vous tournerait pas la tête ?

Je haussai les épaules. Je me levai et m'approchai du terminal. J'examinai les chiffres.

— Pas brillant en effet, remarquai-je. Nos recettes baissent à la vitesse grand V et la faillite nous attend. Le capital de l'Organisation se rétrécit comme une peau de chagrin...

Je disais ça sur un ton tellement satisfait que mon patron éclata comme un fruit mûr tombant de l'arbre. Il n'admettait pas que son personnel le trahisse. Il m'abreuva de toutes les injures possibles, en me rendant responsable. Il fallait bien un souffre-douleur, un bouc émissaire !

— Je vous flanque à la porte, Kan ! Vous passerez à la caisse

demain matin et vous toucherez vos indemnités de licenciement...

Je me rassis sur le fauteuil. Drôle. Je devrais être pétrifié. Je me trouvais au contraire dans un état de relaxation parfait et l'idée d'être au chômage ne me traumatisait pas.

J'enfonçai un clou supplémentaire :

— Ils ont ouvert une autre succursale en Australie, dans le grand désert de Victoria. Les hélicos partent de Laverton et emmènent les clients à cinq cents kilomètres vers l'est...

Heinkel s'étrangla. Il voyait son empire fondre comme de la neige au soleil.

— C'est inutile de me le rappeler ! On m'a informé avant vous. Ils quadrillent la Terre, sur les cinq continents, et j'ignore si ça continuera. Ils drainent des foules considérables... Nous avons eu une assemblée extraordinaire, à l'Organisation, et nous avons demandé la révision de la loi 293 H sur les loisirs. Or, les autorités nous ont refusé cette demande, car elle ne s'accompagne d'aucune preuve.

— Vrai, observai-je. Il n'y a aucune faille, à Temps-Plus, que nous pourrions élargir pour que tout craque. On se heurte à un bloc homogène...

— Je vous avais chargé d'une enquête. Vous avez foiré. Je vous prenais pour mon meilleur inspecteur des fraudes. Je m'étais trompé.

Je restai de glace. Les critiques acerbes ne m'atteignaient pas. Je répliquai :

— Bah ! Vous mettez un autre inspecteur sur la brèche. Il sera peut-être plus malin que moi. Je le souhaite.

Je me dressai et marchai vers la porte. Je devenais cynique envers mon patron.

— Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire..., fis-je, un pli amer à la bouche.

Heinkel appuya sur un bouton et bloqua la porte. Puis il se pencha sur l'interphone :

— Faites entrer les Spéciaux.

Le battant capitonné s'ouvrit. Quatre gaillards aux épaules larges se présentèrent et se ruèrent sur moi. Ils m'immobilisèrent avec des menottes magnétiques. Ils portaient l'uniforme de la Sécurité.

Ils m'emmenèrent sur le toit-terrasse, malgré mes protestations. La dernière vision que j'eus de mon patron fut celle d'un homme déterminé à lutter jusqu'au bout.

Il m'avait jeté un regard tellement froid que je m'interrogeai salement sur l'intervention des Spéciaux.

Dans l'hélico des agents de la Sécurité, je perdis connaissance. J'avais senti une légère piqûre à mon bras.

Les salauds ! Ils me plongeaient dans le sommeil. Mais pourquoi m'embarquaient-ils ?

CHAPITRE VIII

J'ouvris les yeux.

Ma tête embrumée ressemblait à un sac de plomb. Ou bien j'avais reçu un coup sur le crâne, ou bien...

Mes idées redevenaient plus claires, transparentes, au fil des minutes. Je me revis dans l'hélico, où j'avais senti une piqûre au bras.

Un bon somnifère !

Je me réveillais, la bouche pâteuse, la pupille vague, l'air idiot, déboussolé. Qu'est-ce que je foutais, allongé sur cette couchette, maintenu par des sangles magnétiques, dans cette salle qui ressemblait plutôt à un bloc opératoire ?

Je tournai mon regard à gauche, à droite. Personne. Je paniquai. Une obsession se cristallisait en moi, me figeait. Ils avaient peut-être tenté une expérience sur mon cerveau.

Les vaches ! M'auraient-ils transformé en homme-robot obéissant, voire téléguidé ?

Je remuai sur ma couchette. Impossible de me débarrasser des sangles magnétiques. J'étais ficelé comme un saucisson. Au plafond, j'observai de bizarres appareils, suspendus, et nul doute que je me trouvais dans un labo scientifique.

Mon avenir m'horrifiait. Je gueulai :

— Hé ! Il y a quelqu'un ?

Personne ne répondit mais un écran s'éclaira devant moi, juste sur le mur d'en face. Comme je n'étais pas couché à plat mais légèrement surélevé, j'apercevais très bien l'image en 3 D.

C'était Heinkel !

Je lui aurais craché volontiers à la figure car je savais qu'il m'avait livré aux Spéciaux. Je lui en voulais terriblement. Je me maîtrisai mais je lui adressai une grimace qui en disait long sur mon état d'esprit. L'abreuver d'injures ne servirait à rien. Aussi je le traitai par le mépris.

Il s'en rendit compte. Un pâle sourire éclaira son visage livide :

— Excusez-moi, Kan. Mais il fallait que je sache...

Il m'obligeait à répondre, bien que je n'y tînt pas. Je me mordis les lèvres. Mon mutisme m'étouffait, me serrait la gorge. Ce n'était pas

la solution et je ripostai vivement, avec une spontanéité virulente :

— Savoir quoi ?

— Si vous me cachiez quelque chose ou pas.

Mon œil devint torve. Mon patron avait la veine que je sois immobilisé sur cette couchette car, de rage, j'aurais sûrement saisi le premier objet me tombant sous la main et je l'aurais projeté vers l'écran.

Sûr. J'aurais endommagé l'appareil vidéo. Le projectile n'aurait pas touché un poil de cet homme, que je haïssais de plus en plus. Avait-il le droit de me livrer aux Spéciaux ? Je porterais plainte devant mon syndicat contre ce que j'appelais une atteinte illégale à la liberté.

Je grognai comme un porc, la bouche bavarde, et je protestai avec véhémence :

— Que m'ont-ils fait, les Spéciaux ?

— Rien de mal, Kan, rassurez-vous. Ils ont passé votre mémoire au sondeur.

Je poussai un soupir de soulagement. Ouf ! Je préférerais ça à une opération neurochirurgicale. J'étais curieux du résultat.

— Et alors ? gouaillai-je.

À la mine d'Heinkel, je vis bien que l'exploration n'avait rien donné. D'ailleurs, il me le précisa :

— Le sondeur a mis votre mémoire à nu. Il s'agit d'une belle technique, dont seuls les services de Sécurité sont pourvus. Or, l'appareil n'a rien extrait de votre subconscient...

Il rectifia en hâte :

— Je parle, évidemment, de votre passage à Temps-Plus. Au début, les spécialistes ont cru que vous étiez amnésique. Or, l'amnésie n'est qu'un blocage momentané de la mémoire, dont les « images » ne se transmettent plus par l'influx nerveux. Si vous étiez simplement amnésique, le sondeur aurait tout de même capté vos souvenirs, ceux-ci restant gravés d'une façon ineffaçable. Mais vous avez subi un véritable « gommage ».

Je tressaillis. Je devinais que j'étais « manipulé » aussi bien à Temps Plus que chez les Spéciaux.

— Un gommage ? répétai-je.

— Exact. Ils ont gommé tous les souvenirs de votre passage dans votre 366^e ou vos 32^e jours. Exclusivement cette portion de votre vie, en laissant intactes toutes les autres.

Je résumai, éberlué :

— Attendez... Je ne suis pas amnésique. Alors je suis quoi ?

— Il n'existe pas de nom dans le vocabulaire pour traduire cet effacement. Tous les clients de Temps-Plus présentent sûrement les mêmes symptômes et réagiraient comme vous au sondeur. Sinon,

certains auraient déjà parlé...

— J'ai toujours dit qu'ils vendaient des trous de mémoire. Mais il s'agit de « trous » qu'on ne rebouche pas, qui ne se colmatent jamais.

Mon front se mouillait de sueur. Ça ne m'ennuyait pas que mes souvenirs de Temps-Plus soient gommés mais cette performance prouvait une chose inquiétante : les employeurs de Joëlla possédaient la maîtrise d'une technique « supérieure ».

Heinkel m'observait, beaucoup plus détendu.

— Vous m'en voulez toujours de vous avoir livré aux Spéciaux ?

Je ne me montrai pas tellement méchant. Un sondage de cerveau n'avait aucune influence sur votre santé. C'était simplement une atteinte à la personnalité, au subconscient de l'individu. Mon syndicat ne pourrait pas grand chose contre les pouvoirs des Spéciaux.

Je reconnus sportivement :

— Non. Mais vous auriez pu demander que j'aille moi-même, de mon plein gré, aux services de la Sécurité pour passer les tests de contrôle. Je ne me serais pas déroché.

— Ma brutalité s'explique par le fait que je craignais votre refus..., s'excusa son patron.

Il ajouta gêné :

— L'ordinateur a déjà enregistré votre licenciement. Mais si vous ne trouvez vraiment pas de travail, je pourrais toujours vous réembaucher, Kan...

Cette fois, il dépassait les bornes. Il me narguait. Son impudence m'écœurait. Je lui balançai mon venin :

— Votre Organisation craque de tous les côtés. Elle se fissure, se démantèle. Je ne tiens pas à être réembauché dans une boîte en faillite. J'offrirai mes compétences ailleurs !

Et vlan ! C'était bien envoyé. Heinkel resta de marbre, mais il encaissa durement le coup. Il disparut de l'écran et cela me soulagea. Je ne pouvais plus piffer mon ancien employeur !

Cinq minutes plus tard, des Spéciaux en uniforme me détachèrent de la couchette et m'informèrent que j'étais entièrement libre. Je sortis en sifflotant des locaux de la Sécurité. Et savez-vous ce que je fis après avoir touché, le lendemain, mes indemnités de licenciement ?

Oh ! vous l'avez deviné, si vous êtes intelligent. Je pris le premier avion en partance pour Mexico et je me retrouvai à Chihuahua.

Comme par hasard, Joëlla m'attendait.

L'Organisation Mondiale vacillait bel et bien sur son piédestal, comme je l'avais souligné devant mon ancien employeur aux abois.

Je n'y étais pas allé de main morte avec Heinkel. Après tout, je

n'émettais que des vérités et cela m'avait dégonflé. Je respirais avec soulagement. Je me sentais de plus en plus mal à l'aise dans cet établissement pourtant colossal – un empire ! — dont la substance vitale s'échappait sous les coups de boutoir d'un rival aux dents longues. Comme un arbre dont la sève s'écoule par une blessure, l'O.M.L. périssait lentement.

Je ne dirai pas que j'assistais à cette agonie avec joie. J'avais passé de bons moments dans cette boîte et mon métier me plaisait. Mais l'effondrement de ce géant ne créerait-il pas un véritable démantèlement de la profession ?

Je n'étais pas philosophe. Et encore moins doué d'ultra-voyance. Je ne pouvais donc prévoir l'avenir. Je connaissais trop Heinkel pour imaginer un seul instant qu'il baisserait définitivement les bras.

Bref, j'étais heureux d'avoir provoqué mon licenciement anticipé – ce qui éviterait de recevoir ma lettre de radiation dans les prochaines semaines.

Car l'O.M.L. débauchait à tour de bras. L'immense building de verre ne tournait plus guère qu'à l'aide des ordinateurs et de quelques techniciens encore indispensables.

Pas beau, cette chute.

Triste. Très triste. Des millions de gens en auraient la larme à l'œil et tous les établissements sous tutelle s'interrogeaient avec anxiété sur leur propre survie. Car ils s'engloutissaient en même temps.

Quel naufrage !

J'en parlai avec Joëlla. Je ne parlai même d'ailleurs que de ça et ma conversation l'agaçait. Je sentais qu'elle me tolérait chez elle en mettant une condition.

Du reste, elle me rétorqua un soir où elle se refusait à moi au moment de passer dans la chambre :

— Bob... Il faudrait savoir exactement de quel côté de la barrière tu es...

Je fronçai les sourcils. Je n'aimai pas son ton agressif et j'eus beau la caresser, savamment, comme j'en avais pris l'habitude, je n'arrivai même pas à lui tirer un sourire.

— Ça signifie quoi, ton allusion ?

Elle mit les choses au point, un peu sèchement. Je ne voudrais pas qu'elle me renvoie elle aussi et j'étais prêt aux concessions.

— Ou tu passes chez nous, avec armes et bagages, expliqua-t-elle, ou tu vas lécher les bottes de ton ancien patron pour qu'il te réembauche.

Eh bien, c'était clair ! J'étais coincé comme un bout de tissu dans une fermeture Éclair qui ne fonctionnait pas ! Coincé et sommé de choisir.

Au fond, je n'hésitai pas longtemps. Je pétrissais à nouveau la cuisse de Joëlla et je sentis un frémissement. Je jouais le grand jeu de la séduction mais je savais que je n'aurais pas le dernier mot.

Je rampai comme un toutou obéissant.

— Voyons, mon chou... Tu n'imagines pas que je vais relancer mon ancien employeur ! Je n'ai jamais eu pour lui une profonde sympathie. Il est très vache avec ses concurrents. Impitoyable. Et c'est un vicieux, presque un masochiste. Je dirais même qu'il en est franchement un. Mais je l'admirais. Il a bâti son empire avec ses doigts, avec sa tête...

Elle repoussa ma main qui s'attardait trop sur son entrejambe. Ses yeux bleus m'arrosèrent comme une lance d'incendie :

— Ne vasouille pas. Tu accepterais un poste à Temps-Plus, si Rodriguez t'en proposait un ?

Je sursautai. L'envie de remettre ma main à un endroit particulièrement sensible de son corps me quitta.

— Vrai ? Il me ferait des propositions ?

Je m'excitais, mais pas du tout côté sexuel. Au contraire, sur ce point ça se dégradait à la vitesse grand V car on ne peut penser à plusieurs choses à la fois.

— Il t'attend chez lui. Je n'ai qu'à lui passer un coup de fil pour fixer ton rendez-vous. Mon patron est un homme très occupé. Comme tu l'as fait avec le tien, je l'admire. Il bâtit lui aussi un empire.

Je m'amusai, avec cette comparaison.

— Ouais... Le choc des géants, en somme. Les médias suivent cette lutte avec passion. Ils ont de quoi se mettre des informations sous la dent. Une lutte. Que dis-je ? Plutôt une véritable guerre. La guerre des loisirs...

J'ajoutai rapidement :

— D'ailleurs, je crois qu'un canard vidéo a déjà lancé cette formule qui fait recette.

Joëlla n'était pourtant pas née en Bretagne, puisqu'elle m'avait parlé des Indes. Mais en tout cas, elle était bougrement têtue.

— Alors, je prends ton rendez-vous ?

J'opinai et elle contacta son employeur. Quand elle raccrocha, son visage s'était déridé. Elle me dit :

— Il t'attend demain en fin d'après-midi, à dix-neuf heures. Chez lui, dans sa villa... Je crois qu'il t'a déjà préparé un contrat.

Je soupirai comme un vieux pneu qui se dégonfle.

— Toi, tu ne perds pas le nord. Tu n'aimes pas me voir inactif.

Elle se roula sur le lit et je lui sautai dessus. Je l'embrassai dans le cou. Mes lèvres glissèrent le long de son bras, s'attardèrent sur les mamelons turgescents de ses seins. Cette fois, délivrées de certaines obsessions, mes pensées érotiques reprirent le dessus.

Je me dépensai sans compter. Je lui prouvai que je n'étais pas si inactif que ça. Elle avait sûrement encore glissé des épices dans la nourriture du soir et j'en ressentais les effets.

Bah ! Après tout... n'étais-ce pas plus joli que le naufrage de l'O.M.L. ?

*

* *

Antonio Rodriguez habitait une splendide villa de style purement mexicain, dans la banlieue de Chihuahua.

Elle dominait l'agglomération et un chemin bitumé en rouge y conduisait, se tortillant au milieu des cactus épineux. Villa d'une blancheur immaculée. Les grilles en fer forgé, qu'on retrouvait aux fenêtres, trahissaient bien l'architecture espagnole. Un parc débordait d'arbres, de fleurs, de pelouses. Bref, on devinait un propriétaire aisé mais qui m'aborda d'une façon modeste, simple, en me tendant la main.

C'est lui qui vint m'ouvrir au grand portail auquel j'avais sonné. Il se prélassait sur un relax, en bordure d'une piscine dont l'eau bleuie par le reflet du carrelage clapotait doucement sous un vent chaud et desséchant.

La terre brûlait, par quarante-cinq à l'ombre. Je me plongeai avec délice dans cette oasis de verdure qu'était le parc sous arrosage automatique, quasi-permanent. J'avais déjà aperçu Rodriguez plusieurs fois mais jamais je ne l'avais observé d'aussi près.

La quarantaine bien sonnée. Il était grand, mince, le teint bronzé et mat, la chevelure brune sans un poil gris. Son regard ne fuyait jamais. Au contraire, il vous poursuivait constamment inquisiteur. Il avait un œil de velours et ressemblait à un hidalgo. Il dégageait une expression lénifiante qui vous mettait immédiatement à l'aise.

Ma crispation du début fit place à un certain relâchement. J'épongeai avec un mouchoir la sueur qui perlait à mon front. Je remarquai qu'il ne transpirait pas. Sans doute par habitude. Moi, j'étais un homme du Nord, des États-Unis.

Il m'invita près de la piscine et il me présenta à deux femmes.

D'abord, à la plus âgée. La quarantaine, elle aussi. Elle avait un corps et un visage très bien conservés. Je ne nie pas que des soins esthétiques y étaient pour quelque chose mais même sans ces artifices de la science, elle serait belle. Elle sentait le Mexique à plein nez, avec sa peau basanée, et ses grands yeux noirs.

La seconde...

Alors là... je me figeai, ébahi, subjugué. J'en oubliai Joëlla car, voyez-vous, j'étais un brin butineur. Je faisais comme les abeilles. Je me posais sur une fleur, puis sur une autre. Et je m'attardais sur celle qui avait le plus de pollen...

Oh ! la belle créature. Une splendeur. Autant Joëlla était blonde, autant celle-là avait des cheveux d'ébène, un peu flous grâce à la mise en plis toute récente.

Et puis cette figure angélique. Ces yeux rêveurs. Cette bouche sensuelle légèrement entrouverte sur des dents perlées...

Le grain fin de la peau...

Je frémissais, tel un cheval piaffant d'impatience. Rodriguez me présenta :

— Ma femme Sofia, et ma fille Inès...

Elle avait dix-huit ans, Inès. Pas plus. Ses longues jambes étaient gainées dans un pantalon blanc, très étroit et collant, s'arrêtant au mollet. Ses hanches ondulaient sûrement en marchant. Sous son corsage d'un rouge éclatant, je devinais des trésors que j'irais découvrir volontiers.

Elle avait une orchidée blanche dans sa chevelure, piquée sur le côté droit.

Je déglutis quand je serrai sa main. J'avais les paumes moites et je me demandai si mon émotion se remarquait.

Je baisai le bout des doigts de Sofia, vêtue plus sobrement d'une robe classique. Je semblais si gêné que Rodriguez vint à mon aide.

— Asseyez-vous, monsieur Kan. Vous boirez bien quelque chose. Whisky ?

Je tombai sur un fauteuil de jardin en lattes de bois. J'essayai de décalquer Joëlla sur la silhouette d'Inès.

Pas très comparable...

— C'est ça approuvai-je. Whisky.

À ma plus grande déception, les deux femmes regagnèrent la demeure. Sans doute le maître des lieux leur avait-il passé les consignes car elles obéissaient avec sagesse. Je venais ici pour « affaires » et non pour reluquer les charmes d'Inès.

Mais enfin, le patron de Temps-Plus avait été très gentil de me présenter sa famille. Comme entrée en matière, on ne faisait pas mieux, surtout que la matière en question était rudement agréable !

Un domestique nous apporta un plateau, avec des verres, une bouteille de whisky, et des glaçons. Il posa le tout sur une table et s'éclipsa à son tour.

Rodriguez me servit trois doigts d'alcool. J'entendis vaguement couler le liquide de la bouteille mais mon attention semblait plus précisément détournée vers la vaste demeure blanche. En vain, tordant le cou à droite et à gauche, je cherchais si Inès était toujours dans le parc. Des troncs de palmiers et des taillis de fleurs me barraient la vue.

Mon hôte sembla avoir remarqué mon manège. Il s'étonna avec un sourire :

— Vous avez des ennuis avec vos vertèbres cervicales, monsieur Kan ?

Je saisis la perche tendue comme une bouée de sauvetage. Je déglutis une nouvelle fois mais pas pour la même raison.

— Heu... J'ai attrapé un courant d'air, chez Joëlla...

Le sourire de l'homme d'affaires s'accroissait et devint franchement une grimace, un rictus.

— Ah ! Joëlla. Je sais que... qu'elle ne vous est pas indifférente et que vous allez chez elle. En montant le chemin qui mène à ma propriété, vous avez dû apercevoir son quartier résidentiel, sur la colline d'en face. Mais sa vie privée ne me regarde pas.

Je ne mentis pas. À quoi bon ! Je n'étais pas fâché de ce dérivatif.

— Exact. Disons qu'elle est ma maîtresse et n'en parlons plus !

— J'aime votre franchise, monsieur Kan, avoua Rodriguez. J'aime toujours les hommes francs. Je crois qu'on devrait s'entendre.

Je bus mon whisky avec componction. Pas trop vite, ni trop lentement afin que le glaçon ne fonde pas avec rapidité pour donner un liquide tiédasse.

J'entrai dans le vif du sujet car je n'évoquais plus Inès depuis un bon moment. J'en faisais même mon deuil. Pensez donc ! La fille du directeur de Temps-Plus ! Peut-être une vierge. Mais gare quand elle se mettra à ruer dans les brancards. Ça produira des étincelles...

Bon ! j'en revins à mes moutons bien truffés de laine blanche :

— Joëlla m'a dit que vous auriez un job. Dans quel genre ?

Il me démontra qu'il avait pris des renseignements sur moi. Il ne s'engageait pas à la légèreté.

— Vous étiez inspecteur des fraudes, à l'O.M.L. et Heinkel vous a licencié. Vos états de service sont excellents. Or, j'aurais besoin... euh... d'un « privé ».

Je désirais les points sur les « i ». Je n'étais pas le type qu'on roulait du premier coup, comme un vulgaire imbécile. Mes indemnités de licenciement me permettaient de tenir quelque temps. Donc, pas de précipitation...

— Un « privé » ? Pour quoi faire ?

— J'ai horreur du mot vigile. Et il ne s'agit pas d'une fonction de cet ordre, d'ailleurs. Disons qu'il me faudrait un homme de confiance, expérimenté, pour prévenir toutes les manœuvres de nos ennemis.

Je hochai la tête, sceptique.

— Vos ennemis ? Vous avez annexé l'O.M.L. et mis sous votre tutelle tous les loisirs de la Terre. Qui donc peut vous barrer le chemin ? Un petit inventeur minable ?

Rodriguez changea de sourire. Il devint moqueur, voire sarcastique.

— Ne faites pas l'innocent, Kan. Vous connaissez Heinkel mieux que moi. Il ne désarmera pas et il essaiera de récupérer son bien, l'O.M.L., par tous les moyens.

J'étais bien d'accord avec le patron de Joëlla. Heinkel n'était pas l'homme à renoncer. Je glissai habilement :

— Et mes émoluments se monteraient à combien, si j'acceptais ce poste ?

Il me cita un chiffre. En dollars. Je sifflai. C'était le double de mes appointements à l'Organisation Mondiale. Une aubaine. Il faudrait être idiot pour refuser ce pactole.

Je gardai un sang-froid admirable et cette attitude me rehaussa dans l'estime de mon nouvel employeur : je lui démontrais que l'argent ne me tournait pas la tête. Ça serait plutôt Inès qui me la tournerait !

Je m'égarai donc sur un autre sujet pour avoir un temps de réflexion :

— Bonne employée, Joëlla ?

— Excellente. D'ailleurs, je recrute toujours d'excellents employés. Aussi, je les paie bien.

Lui aussi revint à ses petits moutons laineux :

— Vous êtes d'accord, Kan ? Bien que ce nom soit un faux... Mais cela n'a aucune importance. J'ai fait effectuer une enquête approfondie sur votre passé. Aucune condamnation. Pas la moindre peccadille avec la Sécurité. Casier judiciaire vierge...

Je ris en sourdine. Si mon casier judiciaire était vierge, en effet, ma vertu l'était beaucoup moins. Mais de cela, Rodriguez aussi était au courant.

Il se dressa et m'invita à le suivre dans son bureau. Joëlla avait bel et bien vu juste. Il m'avait déjà préparé un contrat auquel il ne manquait plus que le nom... et la signature.

Nous longeâmes une terrasse ombragée et dallée. Dans l'échancrure d'une porte-fenêtre, j'entrevis à nouveau la silhouette d'Inès...

Je salivai. Cette fille avait jeté un trouble en moi, alors qu'au milieu d'une foule, je ne l'aurais peut-être pas remarquée. Comme j'avais plutôt le tempérament mexicain, malgré mes origines nordiques, je m'emballais facilement pour un bout de dentelle qui dépassait quelque part.

Pas un défaut, à proprement parler...

Inès me tournait le dos. Nos regards ne se croisèrent donc pas. J'avais soudain envie de signer. Car je devinais que je reviendrais souvent dans cette belle maison sur la colline...

Pour piquer une tête dans la piscine, par exemple !

J'ignorais pourtant une chose. De taille. Ça serait plus dur que

d'être inspecteur des fraudes à l'O.M.L.
Mais Inès dégageait un tel parfum !

CHAPITRE IX

J'avais cru au Père Noël en signant mon contrat. L'idée farfelue que je pourrais revoir Inès fondit comme de la neige au soleil. Ma déception me renfrogna.

Je n'étais pas à prendre avec des pincettes. Joëlla s'en aperçut rapidement et comme je devenais d'un caractère impossible, elle me signifia de transporter mes pénates ailleurs.

On se quitta quand même bons amis en se promettant que tous les ponts n'étaient pas coupés entre nous. Avec un petit sanglot dans la voix et des larmes au bord de ses yeux bleus, elle me conduisit à l'aéroport. Très bien réussi, son petit numéro émotionnel !

— Quand tu seras de passage à Chihuahua, ma porte te sera toujours ouverte, au moins pour une nuit. Le concubinage n'est pas mon fort.

Je lui fermai la bouche d'un baiser. Je n'oubliais pas que nous avions passé de bons moments ensemble. En fait, j'avais « séduit » Joëlla pour les besoins de ma profession, quand j'étais encore inspecteur des fraudes à l'O.M.L. Enfin, quand je disais pour les besoins de ma profession, j'exagérais un peu. Il n'y avait rien d'exclusif.

En tout cas, l'ombre d'Inès se glissait entre nous. L'hôtesse avait très bien compris que la fille de mon patron m'avait tourné la tête à l'envers et elle avait renoncé à me la remettre à l'endroit. Ce n'était pas tellement recommandé pour les vertèbres cervicales, à moins d'être un ostéopathe manipulateur compétent...

Joëlla ne prononça jamais le nom d'Inès mais je sentais qu'elle l'avait sur les lèvres. Elle me faisait simplement une petite crise de jalousie !

Je lui dis au revoir avec une chaleur sentimentale retrouvée pour la circonstance, chaleur qui s'ajoutait à celle de la température ambiante. Le thermomètre grimpait allègrement vers les 40°, à onze heures du matin, et un air sec, brûlant, balayait l'aéroport. Les gros jets s'élançaient dans la fournaise qui distillait une brume bleutée à hauteur du sol. Un horizon cotonneux se dressait en bout des pistes d'envol.

Comment voulez-vous que je ne transpire pas ? J'étais en nage. Je savais qu'à New York je trouverais quinze degrés de différence, et peut-être davantage.

Par le hublot dont l'œil rond se découpait au niveau de mon fauteuil, je voyais Joëlla sur la terrasse supérieure, qui me faisait des gestes d'adieu.

Je soupirai. Quand l'avion décolla dans le rugissement de ses réacteurs, je sentis que je laissais pas mal de souvenirs agréables derrière moi. En devenant un employé de Temps-Plus, je ne pouvais plus m'inscrire comme client au Club. C'était notifié noir sur blanc dans mon contrat. Par contre, ma société pouvait utiliser mes capacités comme bon lui semblait.

Cette clause restait un peu ambiguë. Je n'avais pas demandé des détails, encore sous le charme d'Inès. J'avais reçu par contre des ordres très précis.

À New York, je pris contact avec Harold Cheik, l'ancien chef du personnel, bombardé P.D.G. de l'O.M.L. Il avait gardé une bonne partie du personnel de la maison mais il avait opéré un tri. Ceux qui étaient trop dans la manche d'Heinkel avaient été virés.

Cheik n'était pas du tout d'origine sud-américaine. Un visage plutôt blafard lui donnait un air maladif. Ses yeux gris roulaient dans des orbites un peu enfoncées. Il était le fidèle lieutenant de Rodriguez et malgré son teint pâle, il dégageait une certaine sympathie.

Il me serra la main et m'expliqua ce qu'il attendait de moi. Je pris donc les choses tout au début, en remontant la filière. Je me rendis au domicile d'Heinkel. La belle propriété était toujours là mais son locataire avait disparu, avec femme et enfants. Je commençai une enquête discrète et je retrouvai toute ma maîtrise d'inspecteur des fraudes. J'en oubliai Joëlla et Inès !

Au bout de quelques jours, je rassemblai assez d'informations et j'en conclus qu'Heinkel se trouvait à Los Angeles.

J'atterris donc en Californie. Ce n'était pas la première fois que je venais dans ce petit paradis de la côte Ouest et je recommençai mes recherches. Elles m'amènèrent au but.

Heinkel avait pignon sur rue dans une artère principale d'un quartier chic. Je pensai donc qu'il n'était pas ruiné et qu'il avait su préparer sa reconversion. Il avait ouvert une agence de vigiles qui se chargeait de la protection privée des « gros bonnets ». Le job payait sûrement bien et je lui faisais confiance. Il avait la bosse des affaires !

Mais il ne s'agissait pas pour moi de repérer simplement les luxueux bureaux de son agence. Je devais m'immiscer davantage dans sa vie.

Je n'étais pas assez stupide pour postuler un emploi de vigile, au risque d'être démasqué du premier coup. Je cherchais une combine

qui me permettrait d'approcher Heinkel sans être remarqué.

Quand j'eus localisé son appartement, dans une zone résidentielle de grand standing, je regagnai mon hôtel. Je m'étais inscrit sous un faux nom, par précaution. Rodriguez ne m'avait pas confié une mission bien facile. Il m'avait donné carte blanche, c'est-à-dire que je possédais un budget illimité et pouvais engager des collaborateurs.

Mais je me méfiais toujours des collaborateurs. Un jour, ils vous trahissent pour une question de pognon car personne n'est incorruptible.

J'étais allongé sur mon lit, les mains derrière la nuque, la pensée vagabonde. Ma solitude me pesait un peu. J'évoquais Joëlla et Inès. Elles étaient loin, toutes les deux...

Je téléphonai quand même à Joëlla. Sa voix chaude m'apporta un certain réconfort. Puis je contactai Rodriguez et je lui appris qu'Heinkel avait fondé une agence de vigiles, à Los Angeles. Donc rien à voir avec les loisirs.

— Tâchez de découvrir ce qu'il trame, Kan. Car ne vous fiez pas à son affaire d'agence. Ce n'est qu'une couverture, probablement.

Je concoctai plusieurs plans mais aucun ne me donnait totalement satisfaction. Je demandai à un détective privé de pister Heinkel vingt-quatre heures sur vingt-quatre et de me rendre compte avec exactitude de tous ses déplacements. Je fis un gros chèque au détective et celui-ci commença immédiatement son travail.

Il le fit si bien qu'au bout de trois jours on retrouva son cadavre au fond d'un ravin de la Sierra Madre, à l'intérieur de son automobile réduite en bouillie. J'en conclus que mon ancien patron avait découvert qu'il était suivi.

Je tremblai pour ma propre vie. Je gagnais le double qu'un inspecteur des fraudes de l'O.M.L. mais c'était plus dangereux. Et je ne voyais pas du tout ce que viendrait faire la police officielle dans cette histoire. Il valait mieux qu'elle reste à l'écart.

J'étais arrivé à Los Angeles depuis plus d'une semaine quand un beau matin je reçus la visite d'un individu à mon hôtel. Grand gabarit. En civil, il me présenta une carte de la Sécurité. Sur le moment, je crus qu'il s'agissait d'un simple contrôle d'identité car, après tout, j'étais inscrit sous un faux nom...

Il m'emmena dans la rue où attendait effectivement une voiture de police. Cela me mit en confiance. Trop. Car je compris mon erreur lorsque le véhicule sortit de la ville par une autoroute et fonça vers les montagnes.

J'eus beau protester. Les deux types qui m'encadraient sur le siège arrière me soulagèrent très vite de mon pistolet-laser (j'avais un permis de port d'arme en règle).

Dans la sierra, un hélicoptère nous prit en charge. Il n'avait aucune inscription particulière. Donc, hélico privé. Ça ne cadrait plus avec la voiture de la police.

Les vigiles – car c'était eux – m'embarquèrent de force dans le cockpit. Mieux. Comme je me contorsionnais comme un ver, ils m'apaisèrent en m'injectant une drogue à l'aide d'une seringue. Je sombrai aussitôt dans un profond sommeil.

Je me réveillai avec une douleur qui me broyait toute la tête. J'avais le crâne lourd et de curieuses lueurs dansaient devant mes yeux. Ces lucioles provenaient sans doute des séquelles du puissant somnifère qu'on m'avait administré.

Ma migraine s'apaisa un peu. Je battis des cils et j'étudiai les lieux. Je me trouvais sur un lit, pas ficelé du tout comme je l'aurais cru. J'avais la totale liberté de mes mouvements.

La chambre était correcte, d'un style rétro, car elle possédait une grande cheminée. Le jour entrait par la fenêtre. Un plancher en chêne constituait le sol. Une grosse armoire occupait un pan de mur. Dans un coin, un lavabo avec mélangeur.

Ce n'était pas moderne. Un vieux lustre à six ampoules pendait au plafond et de tels modèles n'existaient plus dans le commerce depuis longtemps. Seuls, les antiquaires en possédaient.

Où diable avais-je échoué ? En titubant, je mis les pieds par terre. Ma tête lourde m'entraînait en avant, comme si j'avais un poids de fonte sur le cou.

Je récupérai. Je fixai la porte fermée, puis me dirigeai vers la fenêtre. Je constatai que des barreaux l'obstruaient. Impossible donc de s'évader par là. Mon œil à la pupille dilatée plongeait à travers les vitres et j'aperçus un vaste parc. Rien de comparable avec celui de Rodriguez, à Chihuahua. Des sapins et des mélèzes mélangeaient leurs couleurs, formant une forêt dense, touffue. Ils avaient tous des troncs très droits et hauts.

En découvrant ce genre d'arbres, je compris que j'avais quitté la plaine pour une région d'altitude. Je misais gros que je me trouvais dans la Sierra Nevada mais celle-ci s'étendait du nord au sud sur des centaines de kilomètres. Il m'était donc bien difficile de me localiser exactement.

En me penchant par la fenêtre, j'entrevis une montagne couronnée de neige et je me dis qu'en cette saison d'été, il ne pouvait s'agir que de neiges éternelles. Une carte de la Californie défila dans ma tête. Je situais le mont Whitney à l'est du lac Tulare et il culminait à 4419 mètres.

Mais je pouvais me tromper. J'étais peut-être dans le Colorado,

l'Utah ou le Wyoming. Il ne me semblait pas possible que l'hélicoptère ait franchi une grande distance.

La silhouette d'un vigile, armé d'un fusil-laser, passa dans mon champ de vision. Il portait un uniforme noir, blouson et pantalon, ainsi qu'une casquette à visière. Je distinguai très bien son visage au menton carré, car il se retourna vers la fenêtre au moment où il faisait demi-tour. Il tenait son fusil sous le bras et il mâchait un chewing-gum. Je ne discernai aucune clémence sur ses traits durs. Il était chargé de ma garde et il tirerait sur moi sans sommation si je m'évadais.

J'essayai la porte. Elle était fermée, comme je le pensais. Je tambourinai contre l'huis en criant :

— Hé ! Il y a quelqu'un ?

Je faisais un tel vacarme qu'il semblait improbable qu'on ne m'entende pas. D'ailleurs, je perçus un cliquetis dans la serrure.

La porte s'ouvrit. Je me rejetai en arrière, vers le lit. Trois hommes entrèrent et je reconnus le gros, celui du milieu ! Il fumait un cigare, un de ces barreaux de chaise qu'il affectionnait. Son air goguenard me tapait sur les nerfs et il semblait encore plus laid que lorsqu'il était mon patron.

Je l'aurais appelé volontiers Bloc de Saindoux mais je ne voulais pas le provoquer. Je le savais susceptible. Deux vigiles en noir l'encadraient, pointant sur moi des pistolets-lasers. Ces armes vous brûlaient la peau sur une petite surface et la découpaient en profondeur. En général, dans ces cas-là, ça puait la chair grillée...

Je ne commis pas l'imprudence de me précipiter sur ce mur humain qui bloquait la porte. Je croisai les bras sur ma poitrine, sarcastique :

— Tiens ! Comme on se retrouve !

Heinkel cracha sur le sol une giclée de salive colorée par le tabac. Il jouissait d'un certain triomphe et je me demandais si cette jouissance allait jusqu'à lui taquiner les parties génitales !

Il grogna comme un porc :

— En effet, Kan, on se retrouve. Il aura fallu pour cela que Rodriguez te lance à mes fesses.

Il me tutoyait pour la première fois, avec grossièreté, ce qui n'était pas tout à fait son genre. Mais il se trouvait dans un contexte différent et il se permettait des incartades, parce qu'il avait deux gardes du corps.

Il savait tout de moi. De A jusqu'à Z, depuis qu'il m'avait licencié. Il me reprocha de m'être laissé séduire par son rival.

— Il a doublé tes appointments, hein ? J'ai peur que tu n'en profites pas. Car vois-tu, la guerre est déclarée entre Rodriguez et moi. Je compte bien la gagner, même si j'ai perdu la première manche. J'ai

d'ailleurs tous les atouts en main.

À cet instant, un hurlement en provenance du couloir me fit dresser les cheveux sur la tête. Il semblait que je reconnaissais cette voix.

Je déglutis. Mes poings se crispèrent. Le hurlement reprit et des mots précipités lui succédèrent. Des mots hachés par des gémissements douloureux.

— Non ! Non... Laissez-moi... Je vous en prie...

J'hésitai à foncer dans le tas, tête la première. La vue des armes me condamna à l'immobilité. Mes yeux s'agrandirent et je balbutiai :

— Inès...

Bloc de Saindoux ricana, hideux. Je lui écraserais volontiers mon poing sur la figure. Et il crachait toujours par terre, avec mépris. Ce n'était plus l'homme distingué, président-directeur général de l'O.M.L., mais un fauve aux abois, sortant ses griffes, bafoué, évincé par un rival supérieur, vexé dans son amour-propre.

— Tu la connais donc ?

— Espèce de salaud ! jurai-je entre mes dents. Vous avez osé la toucher ?

Il rectifia très vite, déclinant presque sa responsabilité :

— Pas moi... Mais les vigiles. Il faut bien qu'ils s'amuse un peu. Ça manque de femmes dans le coin !

Il me fit signe d'avancer. J'obéis. J'aurais pu moi aussi lui cracher au visage. Une fois encore, je patientai. Il m'invita à le suivre dans le couloir, sous escorte de ses deux gardes extrêmement nerveux, et au fond du corridor, il me désigna une porte ouverte.

— Tu peux entrer...

Je me figeai sur le seuil. Je découvris Inès sur un lit, nue, ou presque. Ses vêtements gisaient au sol, déchirés. Elle portait des marques bleuâtres sur le corps. Des ecchymoses cloquaient sa peau. Ses yeux noirs fixaient le vide, immobiles. Elle n'avait plus rien d'angélique.

Mon cœur se souleva de dégoût. Une envie de vomir spasma mon estomac. La colère inonda ma tête de sang. Je me sentais rouge comme un coquelicot.

Trois vigiles sortirent de la chambre et ils refermaient leurs braguettes en riant. Ils puaient l'alcool. C'était sans doute des brutes. Je sais bien ce que je leur aurais fait si j'avais eu un couteau. Ils n'auraient jamais pu violer une femme de leur vie !

Mais n'avaient-ils pas reçu des ordres, ou tout au moins le consentement tacite d'Heinkel ? J'aurais voulu dire des paroles d'encouragement à Inès. L'émotion m'étranglait. Ils avaient touché à la fille du patron et cela, je ne le leur pardonnerais jamais. Qu'ils le sachent bien !

Un garde claqua brutalement la porte. Inès disparut à ma vue. M'avait-elle seulement reconnu ? Je ne le crois pas. Elle était dans un état second, voisin de la léthargie, sous un choc émotionnel intense.

Heinkel m'entraîna dans un autre couloir. La demeure semblait vaste et on aurait dit un ranch. Il ouvrit une autre porte.

J'aperçus une seconde femme, pelotonnée dans le fond de la pièce, les yeux hagards, mais elle n'était pas nue. Ils ne lui avaient pas encore fait subir des sévices. Cela ne saurait tarder.

Cette fois, je le pense, Sofia me reconnut car elle tressaillit en me voyant. Elle inclina même la tête comme pour dire : « Je vous en supplie, aidez-nous ! ».

Bloc de Saindoux me tira dans le couloir. Il me serra le bras avec une telle force que la douleur m'arracha une grimace.

— La famille de Rodriguez..., gloussa le gros porc. Tu comprends, maintenant ?

Les vigiles me poussèrent vers un vidéophone. Heinkel décrocha et composa un numéro. Le visage angoissé de mon nouveau patron apparut sur l'écran.

Heinkel se retira avec vivacité du champ de la caméra. Rodriguez se tordait les mains.

— Enfin, Kan... Je vous ai appelé vainement à votre hôtel. « Ils » ont enlevé ma femme et ma fille. Faites quelque chose...

Je ne savais que répondre à cet homme effondré. Je ne savais pas. Je ne voyais qu'une chose monstrueuse : Inès, avec ses yeux fixes et vides.

Inès, profondément traumatisée dans sa chair...

CHAPITRE X

L'hélico plafonna quelques minutes au-dessus de la propriété de Rodriguez, à Chihuahua. Bloc de Saindoux avait un air hilare. Il contempla les larges épaules de Jem, le pilote, et observa le second vigile qui l'accompagnait.

Il était sûr de lui, de son action. Il avait marqué des points et une immense satisfaction le gonflait comme une baudruche. Il semblait prêt à éclater. Il devait songer à tout autre chose qu'à sa libido. On se demandait même comment un tel paquet de graisse possédait une énergie sexuelle !

L'hélicoptère fondit sur la villa comme un oiseau de proie. Il se posa dans le parc, sur une vaste pelouse, où le patron de Joëlla attendait, anxieux, conscient que son rival ne lui ferait aucun cadeau.

Bloc de Saindoux s'extirpa avec difficulté du cockpit car sa panse le gênait. Il avait allumé l'un de ses gros cigares, sans doute pour se donner une expression dominatrice, désinvolte.

Il cracha une volute, telle une vieille locomotive à vapeur. D'un œil narquois, il annonça franchement :

— Mon cher, les affaires sont les affaires. C'est la loi du marché. Au début, je n'étais pas a priori hostile à votre « invention ». Je voulais simplement que vous adhériez à l'Organisation. Si vous aviez accepté, il n'y aurait jamais eu de guerre entre nous. Après tout, c'est vous qui m'avez défié. Pas moi.

Il avait trop parlé. Sa figure était rouge et il toussa. Il n'aimait pas les longs discours mais il voulait en terminer très vite.

Jem et son collègue descendirent à leur tour de l'hélico. C'étaient deux hommes au gabarit impressionnant, sanglés dans leurs uniformes noirs. Ils portaient des pistolets-lasers à la ceinture.

Le second vigile s'appelait Roudi. Il avait un visage patibulaire, grêlé et pâle. Un tic spasmaït souvent un coin de sa bouche, du côté gauche. Jem semblait plus sympathique.

Ils mâchaient un chewing-gum. Sous la visière de leurs casquettes, leurs yeux sombres brillaient avec ironie. Ils avaient été choisis pour leurs aptitudes, leur fidélité. Ils encadraient Bloc de Saindoux et ne le quittaient pas d'une semelle.

Livide, crispé, mal à l'aise, Rodriguez déglutit.

— Jurez-moi d'abord que ma femme et ma fille...

Heinkel trancha sèchement :

— Je n'ai pas l'habitude qu'on mette en doute ma parole. Kan vous a confirmé que les deux otages étaient en bonne santé. Ça ne vous suffit pas ?

Il ajouta :

— Évidemment, il ne tient qu'à vous de revoir votre femme et votre fille. Au cas où il m'arriverait quelque chose...

Cette sourde menace plongeait le directeur de Temps-Plus dans le désarroi. Sa famille était ce qu'il avait de plus cher au monde. Il était prêt à tout pour sauver Sofia et Inès. Prêt à d'énormes concessions.

Bloc de Saindoux s'impatiente :

— Alors, on y va ?

— Oui, balbutia Rodriguez. On y va. J'ai donné des ordres pour que votre hélicoptère se pose sur les parkings, exceptionnellement.

— Exceptionnellement..., gouailla Gros Lard. C'est vraiment trop d'honneur, mon cher !

Le père d'Inès détestait ces formules du genre : « mon cher par-ci, mon cher par-là », car elles puaient l'hypocrisie à plein nez. Mais il se gardait bien de protester. D'ailleurs, il ne s'illusionnait pas. Il essayait une terrible et humiliante défaite.

Il monta dans l'hélico. Celui-ci prit la direction du nord et bientôt il survola les installations du Club Mexicain. C'était la première fois que Gros Lard découvrait l'établissement de loisirs qui avait concurrencé son Organisation.

Il siffla, admiratif :

— Kan m'avait bien ramené des films, des photos. Mais la vision directe est supérieure. Cela a dû vous coûter un confortable matelas de dollars, au démarrage !

Rodriguez grogna une approbation. Il ne cita aucun chiffre.

— Mon père avait une grosse fortune, en Amérique du Sud. Il est mon principal actionnaire. Et puis j'ai aussi trouvé des banques qui m'ont fait crédit...

L'enseigne lumineuse de Temps-Plus semblait un symbole planté dans le désert. Un symbole et un défi à l'Organisation. Heinkel ne s'y trompait pas :

— Bref, je vous prenais pour un petit inventeur minable. En réalité vous avez fait d'énormes bénéfices en popularisant votre découverte. Il est dommage que vous m'ayez déclaré la guerre. Nous aurions pu nous entendre. Votre esprit d'indépendance vous a isolé. Complètement isolé. Vous récoltez le fruit de votre obstination. On ne

lutte pas contre l'O.M.L. !

L'appareil atterrit sur un parking. Les employés étaient prévenus. Ces visiteurs n'étaient pas des clients ordinaires et ils avaient droit à certains égards, à des dérogations spéciales. Les services de sécurité de Temps-Plus se trouvaient sur les dents.

Bloc de Saindoux ne passa pas dans le hall d'accueil et il évita les hôteses. Il ne remplit aucune fiche. Il ne fit pas la queue dans les box. Il accéda directement au labo, par une porte de service. En reconnaissant Rodriguez, les employés le saluaient avec des sourires figés. Tout le personnel sentait bien qu'il se passait quelque chose d'anormal car on avait reconnu Heinkel.

Les quatre hommes s'arrêtèrent devant la cloison phosphorescente.

— C'est l'entrée, expliqua le père d'Inès. À cet endroit précis, votre 366^e jour commence.

Les deux gardes avaient leurs mains sur leurs pistolets-lasers. Ils ne quittaient pas le Mexicain des yeux.

Bloc de Saindoux hésita. Il rappela ses conditions :

— Si dans vingt-quatre heures, je ne suis pas revenu au ranch, vous savez sans doute les risques que courent votre femme et votre fille. Mes vigiles ont des ordres stricts.

— Vous serez de retour dans les délais prévus, certifia Rodriguez. Moi non plus je n'aime pas qu'on mette ma parole en doute !

L'un des gorilles poussa son otage vers la porte verdâtre.

— Passez le premier.

Ils « traversèrent » la cloison l'un après l'autre, Gros Lard se faisant précéder par Jem, et Roudi fermant la marche. Plus exactement, ils furent « absorbés ». Ils flottèrent dans le noir absolu et le vide.

Bizarre. Si fanfaron tout à l'heure, Gros Lard semblait plutôt inquiet. Il découvrait la nouvelle forme de loisir et il n'appréciait pas spécialement le préambule.

Une voix. Pas exactement humaine. Un peu métallique, monocorde, artificielle. La voix constata :

— Bienvenus. Je suis Orion. Mais je note une situation anormale. Ma programmation ne me permet pas la projection simultanée de quatre clients.

Rodriguez intervint :

— Je suis codé sur ton sélecteur.

Une seconde après, l'ordinateur dimensionnel répondit :

— Exact. Mes testeurs à ondes corporelles me signalent que vous appartenez au personnel. Vous êtes fiché dans mes mémoires sous le numéro BZ.250. Mission de service ?

- C'est ça, Orion. Mission de service.
- Je suis à vos ordres, BZ.250. Mais les trois autres ?
- Clients spéciaux. Phase rouge prioritaire.

— Bien. Programmation spéciale enclenchée. Blocage momentané de la clientèle normale. Priorité absolue établie dans mes circuits...

Gros Lard suait. Il perdrait des kilos si ça durait longtemps. Dans l'obscurité totale, il pataugeait comme un astronaute en apesanteur. Il n'avait que les voix pour se repérer et celles de ses gardes lui parvenaient, rassurantes.

— Je suis là, patron, disait Jem.

— Moi aussi, renchérissait Roudi. Mais c'est salement noir dans ce bordel ! On a l'impression de ne plus avoir les pieds sur terre. Tu crois qu'on est vraiment encore sur la Terre, Jem ?

— Bien sûr, imbécile ! ricana le pilote. Pas dans l'espace, ni au Paradis. Sinon on verrait des étoiles. Arrête donc de gémir, Roudi. Tu me tapes sur le système !

La voix métallique de l'ordinateur dimensionnel succéda à celle du vigile :

— Sur quel coin de la planète bien précis voulez-vous être projeté, monsieur Heinkel ?

— Comment ? grogna celui-ci. Vous connaissez mon nom ?

— Ondes corporelles. Mes testeurs sont infaillibles. Vous êtes Frank Heinkel, ancien P.D.G. de l'Organisation Mondiale des Loisirs. De toute façon, je connais toutes les identités de mes clients. Ils sont des milliers. Je ne fais donc aucune exception pour vous. Ma programmation ne peut pas être modifiée.

Bloc de Saindoux sentait que sa colonne vertébrale canalisait toute sa sueur vers la raie de ses grosses fesses. Il était imbibé comme s'il trempait dans l'eau.

Il avala sa salive.

— Rodriguez ! cria-t-il. Vous êtes là ?

— Je suis là, monsieur Heinkel.

— Votre machine à la gomme se fiche de moi ! Elle me demande sur quel coin de la planète je veux être projeté. C'est du bidon !

— Non, monsieur Heinkel, répondit le père d'Inès. Nous irons tous les quatre à l'endroit que vous voudrez. C'est votre 366^e jour. Il est totalement à vous !

Gros Lard réfléchit rapidement :

— Quel coin ? Le ranch, pardi... Le ranch ! Où voulez-vous que j'aille ?

— C'est votre droit. J'aurais parié que vous choisiriez ce lieu. Orion projette toujours ses clients où ils le désirent. Mais il faut que je vous dise une chose : Orion n'est pas un ordinateur comme les autres.

— Cette opacité totale cache peut-être un piège, observa Jem. Vous feriez bien de penser à votre femme et à votre fille, Rodriguez...

— J'y pense, assura le Mexicain. Je ne pense qu'à elles, d'ailleurs, et c'est pour ça que nous sommes ici.

Le « trou noir » est la conséquence de notre passage dans une autre dimension. Il débouchera très vite sur la lumière.

Visage grêlé fut ravagé de tics. Il bégaya des mots sans suite, incapable de coordonner ses paroles. Jem tenait assez bien le coup car il avait les nerfs solides.

Bloc de Saindoux, lui, verdissait comme des épinards et maudissait son rival d'avoir inventé une cochonnerie pareille. Heureusement qu'il avait pris des précautions. Le « trou noir » lui donnait le vertige car il avait l'impression de tourner sur lui-même à toute vitesse.

Orion éjecta son premier client. C'était Jem. Celui-ci avait décidé l'ordre de passage. Puis ce fut le tour de Rodriguez. Heinkel échoua en troisième position. Enfin le dernier, Roudi...

Ils se retrouvèrent tous les quatre sous le ciel bleu de la Sierra Nevada. Ils apercevaient les neiges éternelles du mont Whitney, sur leur droite. Le jour déclinait lentement et la nuit arriverait dans une heure. Le soleil teintait les montagnes de pourpre.

Ils étaient dans le parc du ranch. Alors ils crurent qu'ils avaient voyagé dans le temps, ou dans une sphère temporelle. Quelque chose comme un voyage instantané.

Gros Lard récupéra tous ses esprits. Il ricana :

— Alors, mon cher, où est-elle donc, votre autre dimension ?

Rodriguez répondit sans ironie :

— Mais vous y êtes. Vous y êtes intégralement. Essayez donc pour voir.

Bloc de Saindoux essaya. Il s'approcha du ranch, se glissa vers la porte, et poussa un formidable hurlement de surprise. Il resta figé. Il venait de constater qu'il avait « traversé » la porte, sans même l'ouvrir.

Comme un fantôme !

Le père d'Inès avait envie de rire. Il se contenta d'un plissement discret des lèvres. Il rejoignit Heinkel à l'intérieur de la vaste demeure et lui posa la main sur l'épaule.

— Vous comprenez maintenant le mécanisme de mon invention ?

Gros Lard se retourna d'un bloc. Une sueur froide l'envahit. Comme il aperçut Jem et Roudi, il fut rassuré. Il hocha la tête, perplexe, encore dubitatif et nullement convaincu. Il ne voulait pas avouer d'emblée qu'il « visionnait » le monde sous un angle totalement

différent.

— Hum ! Vous êtes très fort, mon cher, dans le domaine de l'illusionnisme.

— Il ne s'agit pas d'une hallucination, précisa Rodriguez.

— Alors, dédoublement ? grogna Bloc de Saindoux.

— Je vous l'ai déjà dit : autre dimension.

Comme un vigile du ranch passait, dans un couloir, l'ancien patron de l'O.M.L. se précipita vers lui, le héla :

— Hé ! Toi...

Il se plaça carrément devant le garde. Il semblait impossible que les deux hommes ne se heurtent pas. Or, le Vigile passa au travers du corps de son employeur sans la moindre difficulté ! Il vaqua à ses occupations avec indifférence.

Jem et Roudi essayaient diverses combines. Ils s'amusaient follement. Ils avaient très vite compris tout le parti qu'on tirait d'une telle situation. Temps-Plus était vraiment un loisir révolutionnaire !

Ils allaient d'une pièce à l'autre, dans le ranch, sans apporter la moindre perturbation chez leurs collègues. D'ailleurs, toute communication verbale ou tactile s'avérait impossible avec l'environnement normal.

Visage Grêlé revint dans le salon et s'immobilisa tout net devant Heinkel. Il était hilare.

— Patron ! Y a de quoi se rincer l'œil. Les deux femmes prennent leur douche et elles sont à poil.

Gros Lard le fusilla tellement du regard qu'il s'interrompit instantanément. Il bredouilla même une excuse et retourna vers les salles de bains. Jem caressait inutilement Inès et mimait de la serrer contre lui. Il n'avait dans ses bras qu'un corps impalpable, ni chaud ni froid.

À la fin, ses essais infructueux l'énervèrent. Il prit Visage Grêlé à témoin :

— Tu toucherais de la merde que ça ferait plus d'effet ! C'est comme un film porno sur grand ou petit écran. De la tentation charnelle, pas davantage.

Une impuissance flagrante qui te désarçonne... Un beau bordel, cette nouvelle forme d'amusement !

Roudi semblait plus rusé, plus vicieux aussi. Il expliqua qu'il n'y avait pas que les femmes à poil dans la vie. Le sexe, c'était bien joli. Mais Temps-Plus offrait des gags illimités et des situations exceptionnelles. La preuve. Il n'y avait qu'à écouter la conversation des deux vigiles de garde dans le parc. C'était édifiant.

— Roudi et Jem ont toujours fayoté, disait l'un. Du coup, ils touchent des primes et bénéficient d'un régime de faveur.

— Ils sont simplement des lèche-culs ! rétorquait l'autre. Le

patron a ses préférences, c'est sûr. Ça, je ne blaire pas non plus. Un jour, il faudra qu'on en parle avec franchise...

Jem et Roudi frémissaient d'indignation. Ils crachèrent inutilement à la figure de leurs petits copains.

— Eh bien, grogna Visage Grêlé, je pensais qu'on se serrait les coudes, dans la boîte. Vous me décevez salement, les potes ! Nous, des lèche-culs ? Quand nous reviendrons dans la dimension normale, on vous obligera à nous redire ça en face...

Jem possédait plus de perspicacité, plus d'intelligence. Il réfléchissait davantage. Il grimaça en serrant le bras de Roudi :

— Ne déconne pas. Quand nous reviendrons, nous aurons un beau trou de mémoire au milieu du cerveau !

Visage Grêlé courba la tête. Il regarda avec nostalgie ses compères qui s'éloignaient sous les arbres.

— En somme, nous vivons un rêve... Tu te souviens de tes rêves, toi ?

— Certains. Pas tous. J'ai oublié la plupart, maugréa Jem.

Ils repassèrent par les salles de bains, qui offraient le spectacle le plus alléchant. Sofia et Inès se séchaient devant les bouches d'air chaud.

Roudi se lécha les lèvres.

— C'est quand même dommage de...

Il leva les bras au ciel, fataliste.

— Et puis merde ! On est là pour protéger le patron. Pas pour jouir d'une scène érotique !

Heinkel vit revenir ses deux anges gardiens. Il apostropha Rodriguez :

— Votre invention révolutionne les loisirs, incontestablement. Elle permet l'espionnage de toutes les intimités et la gamme paraît infinie. Si j'avais le temps, j'irais faire quelques incursions et j'apprendrais sûrement des choses édifiantes !

Il se frottait les mains, un tantinet sadique. Rodriguez ébaucha un sourire. Il voulut profiter de l'impact suscité par l'évidente nouveauté de sa découverte.

— Si je vous proposais une association, Heinkel ?

Celui-ci sursauta. Sa figure se renfroga très vite.

Il oublia les minutes agréables qu'il traversait.

— Une association ? Vous plaisantez, mon cher. Je veux tout. TOUT. Vous entendez ? Quand nous serons revenus dans la dimension normale, à l'issue de notre incursion exploratoire, vous signerez votre reddition complète. Temps-Plus m'appartiendra. Alors, je serai à nouveau le maître des loisirs sur la Terre !

Les dernières illusions du Mexicain s'envolaient. Sa déception confinait au drame. Il serait rejeté, oublié. Il redeviendrait un simple

petit chercheur dans un bureau d'études et il n'aurait même pas recours devant la loi. Les tribunaux se lavaient les mains dans ce genre d'affaires. La concurrence impitoyable existait. Les entreprises privées, petites ou grandes, réglaient leurs différends entre elles, avec les risques que cela comportait. Le plus fort gagnait...

La nuit tomba sur le ranch et la sierra. Une lune troua quelques plaques de nuages qui s'effilocheaient au sommet du Whitney. Les sapins et les mélèzes prenaient des formes pétrifiées dans les ténèbres. Un grand silence s'installait dans la montagne.

Sofia et Inès avaient regagné leurs chambres respectives, sous la conduite des vigiles moqueurs. Ceux-ci discutaient haut et fort dans la salle à manger. Ils ingurgitaient de la nourriture et pas mal de vin rouge. Bref, ils faisaient la foire pendant que le patron n'était pas là !

Gros Lard bouillait dans son jus. Ses hommes lui lançaient des insultes, se gaussaient de lui et le trouvaient radin. Ils achevaient leur troisième bouteille de Champagne. Ils braillaient...

— Entendez-les ! tempêtait Bloc de Saindoux. Ils me traitent de gros porc. Je foutrai toutes ces ordures à la porte !

Rodriguez le ramena aux réalités.

— Le retour à la dimension normale provoque des trous de mémoire...

Gros Lard voulait tordre le cou à ces gaillards qui n'avaient aucun respect pour lui. Il essaya bien. Mais ses mains serraient le vide et pétrissaient une matière impalpable.

Son impuissance décuplait sa colère. Il donnait des coups de pied à tort et à travers, sans le moindre résultat. Il s'en prit à la seule personne responsable de cette situation.

— Vous êtes un masochiste, Rodriguez ! Vous avez inventé un loisir pour le diable. Et pour qu'on ne vous colle pas un procès aux fesses pour abus d'intrusion dans la vie privée, vous avez aussi inventé les trous de mémoire. Du raffinement !

L'ingénieur avala sa salive. Il essaya de ramener un peu de calme autour de lui.

— J'ai travaillé pendant des années sur ce projet, dans mon bureau d'études. Je ne vais pas vous raconter tout le cheminement de mes recherches mais j'ai abouti à la mise au point d'un ordinateur dimensionnel. Mes premières expériences prouvèrent que le retour dans la dimension normale annihilait inexorablement tout souvenir. La mémorisation ne s'opérait plus. La distorsion de l'espace-temps, liée à la dématérialisation cellulaire, ne permet pas de régler ce problème. Nous appelons cela un phénomène d'incompatibilité.

Gros Lard tordit la bouche :

— Ce phénomène vous arrange bien, au fond. Je suis incompetent mais j'admets la logique scientifique. Vous auriez pu

vendre votre brevet aux services de Sécurité des Territoires Unis.

— Voyons, Heinkel. Vous êtes un homme d'affaires. Vous savez très bien que vous n'iriez pas vendre une invention comme la mienne aux militaires, alors qu'elle peut vous rapporter une fortune colossale dans son exploitation privée. Je ne suis quand même pas un imbécile !

Bloc de Saindoux rit en sourdine.

— J'avoue que votre job constitue une mine d'or, le meilleur filon actuellement sur le marché. C'est pourquoi il a anéanti l'O.M.L. Mais il y a autre chose que je n'explique pas. Vos clients ont tous envie de revenir chez vous. Quelle est votre tactique ?

— Il n'y en a pas, répondit franchement Rodriguez. Je pense que le fait de changer de dimension provoque une sorte d'obsession psychologique caractérisée, permanente, avec un goût prononcé pour la récidive. Du moins, je le vois comme ça.

Gros Lard s'essuya le front. Il haussa les épaules.

— Moi, je crois plutôt que vous avez inculqué à Orion un pouvoir télépathique et persuasif tel, qu'il influence à distance tous les cerveaux de ses clients. Je ne vous le reproche pas. Il s'agit d'une méthode commerciale et la science vous a aidé. Nous sommes dans une période de grand bouleversement technique...

— Croyez ce que vous voudrez, Heinkel. Ça ne change pas le fond du problème.

L'ingénieur avait mis plus de dix ans pour peaufiner son invention. Il se souvenait des longues nuits sans sommeil dans son laboratoire, aux côtés de Cheik...

Harold Cheik, le fidèle compagnon, l'associé, le collaborateur, l'ami. Il méritait bien sa place à la tête de l'O.M.L...

Des éclats de voix parvinrent de la salle à manger où les vigiles achevaient leur repas, copieusement arrosé. Ils étaient une demi-douzaine. Deux autres patrouillaient dans le parc et ils auraient droit au petit festin lors de la relève. En attendant, ils battaient la semelle dans la nuit glaciale car, à cette altitude, les nuits étaient toujours froides.

Leurs collègues, éméchés, se répandirent dans le ranch. Ils ouvrirent d'abord la porte d'Inès, puis celle de Sofia. Les deux femmes hurlèrent en se recroquevillant sur leurs lits.

L'un des hommes, moins saoul que les autres, essaya de retenir ses collègues. Il bégaya :

— C'est pas bien, ce qu'on fait... Pas bien du tout. Je ne crois pas que le patron apprécierait. On aura des histoires.

Les autres plaisantèrent :

— Si tu as vraiment des scrupules, va te coucher, mon vieux. Bouche-toi les yeux et les oreilles. Certes, les prisonnières se plaindront au patron mais on dira qu'elles ont tenté de s'échapper. On

est d'accord là-dessus. D'ailleurs, la fille a déjà passé à la casserole et le Gros n'a pas levé le petit doigt. Je suis même sûr qu'il nous envoyait !

L'ingénieur crut qu'il devenait fou. Il ne pouvait rien empêcher. Une haine immense envers son rival déferla en lui. Il suffoquait. Il marcha droit vers Heinkel, le regard fixe. Ses mains tremblaient de rage.

— Vous êtes un personnage répugnant !

Il cracha sur le sol, aux pieds de Gros Lard. Jem s'interposa entre ce dernier et le Mexicain. Il dégaina son pistolet-laser. Ses lèvres se retroussèrent méchamment.

— Doucement, Rodriguez. Mon arme doit sûrement être efficace dans votre foutue dimension. Vous en voulez la preuve ?

Ses phalanges se crispaient sur la détente. L'ingénieur s'immobilisa. Il entendait Inès et Sofia qui hurlaient. Même s'il ne les voyait pas, il imaginait la scène. Mais il savait très bien que le pistolet-laser lui découperait la peau en rondelles.

Visage Grêlé courait d'une chambre à l'autre, les yeux brillants, expressifs, comme s'il ne voulait rien manquer du spectacle offert par ses collègues de la dimension normale. Il jetait ses mains sur Inès, en particulier, et l'absence de toute sensation le plongeait dans un désespoir profond. Il tendait ses efforts vers un but inaccessible. Jem le ramena dans le salon.

— Laisse tomber ! grogna-t-il. Tu vois bien qu'ils sont saouls comme des bourriques ! Leur petite séance collective ne m'intéresse pas.

— Quand même ! soupira Roudi en salivant. Ils se paient du bon temps ! Moi, si j'étais là-bas, c'est la jeunette...

— Je sais ! trancha sèchement le pilote. C'est tous qu'on voudrait la jeunette. Mais je parie que personne ne l'aura car avec ce qu'ils ont ingurgité, ils ne sont pas foutus de...

Bloc de Saindoux poussa soudain un cri. Il avait disparu dans un coin du ranch. Maintenant, il pénétrait dans la chambre d'Inès et apostropha ses hommes :

— Hé ! Tas de cons, de larves, de bons à rien ! Vous avez mieux à faire que de vous envoyer cette fille. On dirait une bande de clowns. Or, à deux pas d'ici...

Les vigiles ne l'écoutaient pas. Ils se chamaillaient sérieusement pour Inès afin de savoir qui commencerait. Ils échangeaient des coups de poing. L'un d'eux portait au visage de longues estafilades et il grimaçait de douleur :

— La salope ! fulminait-il. Elle a des ongles de lionne !

Jem abandonna Rodriguez prostré dans le salon. Il rejoignit Gros Lard et le tira par le coude.

— Je sais, patron. En tout cas, les potes ne font pas leur boulot

et ils mériteraient une bonne raclée. C'est toujours emmerdant d'avoir des femmes comme otages...

Heinkel se tordait les doigts. Son cou gonflait. Comme chaque fois qu'il se mettait en colère, il atteignait la limite de l'apoplexie. Il hurlait. Agrippant le Mexicain par-derrière, il le malmena :

— Ramenez-nous en vitesse dans la dimension normale, Rodriguez. J'ai besoin d'alerter le ranch.

— Impossible, dit tranquillement le directeur de Joëlla, les lèvres serrées. Je comprends vos motifs. Mais Orion est programmé pur que nous restions vingt-quatre heures dans le Temps-Plus. Il nous ramènera au bout du délai inscrit dans sa mémoire.

Jem enfonça le canon de son pistolet dans le ventre de l'ingénieur. Son regard distillait une froide détermination.

— Vous avez sans doute raison, mon vieux. Nous arriverions trop tard dans la dimension normale. Mais votre vie ne tient maintenant qu'à un fil. Un tout petit fil. Je suis même persuadé que vous ne ferez pas de vieux os !

CHAPITRE XI

Ils m'avaient bouclé dans ma chambre. J'entendis une turbine et j'aperçus l'hélico sur le fond blanc du Whitney. Au-dehors, un vigile levait la tête vers le ciel.

Je devinais un peu l'état dans lequel devait se trouver Rodriguez, après ma communication vidéo. J'ignorais ce que mijotait Bloc de Saindoux mais il ne prendrait pas des gants.

Je me morfondais. En attendant qu'on règle mon sort, j'étudiais les lieux plus en détail. Les heures passaient, interminables, monotones. Les vigiles poursuivaient leur ronde dans le parc.

Comme le soir tombait, j'assistai à l'extraordinaire spectacle du soleil couchant sur le Whitney. L'horizon rougeoyait et le mont s'était découvert pour la nuit. Ses glaces rutilaient sous les derniers feux de l'astre en déclin. Une bande pourpre ciselait très exactement les découpes de la montagne.

C'était magnifique. Je me rinçai l'œil. Puis les ténèbres engloutirent la sierra dans ses marais noirâtres et épais. Le ranch semblait immergé dans un fond océanique de grande profondeur car les arbres proches formaient un mur glauque.

Un rouquin en uniforme m'apporta un repas assez sommaire, sur un plateau. Il se retira en fermant la porte à clé derrière lui. Il ne prononça pas une parole et me regarda avec indifférence.

Je haussai les épaules et mangeai pour chasser l'ennui. Ma montre indiqua vingt-deux heures. J'entendis brailler à travers la porte et je compris que les vigiles se saoulaient copieusement, aux frais de leur patron.

Ils menaient même grand tapage. Et puis un autre cri domina les braillements. Il me traversa comme une flèche. Je reconnus la voix d'Inès. Puis celle de Sofia.

Les petits salauds ! Ils enquinaient les femmes. Quand j'imaginai qu'Inès subissait les sévices et les vexations de ces brutes au cerveau excité par l'alcool, et que, en plus, ils ne respectaient même pas la propre femme de Rodriguez, cela me mettait dans une rage folle. J'aurais volontiers cassé les meubles de ma chambre !

Au fond, je pensais que s'ils avaient bu, la situation

m'arrangeait. J'avais cogité un plan et les événements en précipitèrent la réalisation. En principe, j'aurais dû attendre la seconde moitié de la nuit.

J'éteignis la lumière. Les gardes du parc croiraient que je dormais ou que j'essayais de dormir. Je m'approchai de la grande cheminée, style rétro, où on allumait parfois un feu de bois.

Je relevai prudemment le tablier. De la suie maculait le conduit mais je m'en moquais. Mon désir était plus fort, même si je devais ressortir sur le toit le visage noir comme un ramoneur !

J'avais pratiqué l'alpinisme et la spéléo. Je me souvenais de tous les gestes indispensables. Je m'enfournai à tâtons dans la cheminée. Je sentis un air froid qui me tombait sur les épaules. J'entrepris l'escalade selon la méthode des puits rencontrés dans les expéditions souterraines. Je n'avais pas de corde de sécurité mais tant pis. Je risquais de me casser une jambe, ou la tête.

J'appuyai mon dos à la paroi. Puis mes fesses. Je m'arc-boutai sur mes jambes. Une veine. La cheminée était large, carrée. Je me hissai avec lenteur et mon blouson amortissait le raclement contre la cloison de briques. Je m'aidais aussi de mes coudes, de mes mains. À mesure que je montais, je décollais de la suie dont la chute, heureusement, faisait peu de bruit.

Je gagnai mètre après mètre. Mes jambes devenaient douloureuses, surtout mes cuisses. On aurait dit que j'avais à leur place un bloc de béton. Si jamais je tombais, je me romprais le cou.

Un fourmillement picotait mes orteils. Mes muscles s'ankylosaient. Les minutes semblaient des heures dans ces conditions. Je voyais un petit carré d'ombre plus claire au-dessus de moi. J'eus une pensée pour Inès et cela m'encouragea.

Je serrai les dents, au moment où une crampe broyait mon mollet droit. Je m'arrêtai, grimaçant de douleur. Puis, lorsque la crispation s'atténua, je repris mon effort. J'avais l'impression que le bas de ma colonne vertébrale se calcifiait.

Enfin, je sortis du trou noir et je respirai un bon coup. Les étoiles brillaient dans un ciel parfaitement limpide et une clarté laiteuse imprégnait le paysage. Un froid glacial me pétrifia, car je transpirais.

Je m'offris quelques minutes de récupération. La nuit figeait les mélèzes et les sapins comme des stalagmites aux ramifications d'ébène.

Mes yeux s'habituèrent aux ténèbres. Je me glissai sur le toit, le dos courbé, ombre silencieuse et mouvante. Jamais je n'avais eu une telle vision du site puisque j'étais entré ici inconscient.

Je repérai les dépendances, accolées à l'habitation principale. Je m'en félicitai car sans cela je ne sais pas comment j'aurais atteint le sol.

Je passai d'un toit à l'autre. Je faillis glisser sur les tuiles

mouillées par l'humidité de la nuit. Je me suspendis à un chéneau en espérant qu'il ne cède pas. Je calculai mon saut et je me lâchai. J'atterris en bas, les quatre fers en l'air. Un matelas d'herbe amortit ma chute. Je me remis promptement sur pied. J'avais accompli la première partie de mon plan mais c'était la plus facile. Certes, j'aurais pu gagner la forêt. J'aurais bien découvert une route et un automobiliste de passage.

J'écartai cette solution. D'autant plus que j'entendis à nouveau les cris d'Inès. Mon idée n'était pas de me sauver égoïstement. Je ne me prétendais pas chevaleresque mais quand des femmes avaient besoin de secours, je répondais toujours présent.

D'autres m'auraient traité de con. Possible. Car j'avais huit gaillards devant moi, bien que six soient éméchés.

D'abord, je devais m'occuper des deux loustics qui patrouillaient dans le parc. Ils étaient à jeun et comme il faisait froid, ils grillaient cigarette sur cigarette pour réchauffer leurs nez transis !

Je les repérai justement à leurs mégots rougeoyants. Ils échangèrent quelques mots au terme de leur ronde puis ils se séparèrent à nouveau. Le premier exécuta le tour complet du ranch. Quand il franchit le coin des dépendances, il reçut un tel coup de poing en pleine poitrine qu'il poussa à peine un « han » de douleur.

Il se cassa en deux, complètement surpris par mon attaque. Déjà, je l'immobilisais d'une prise par-derrière. Mon bras lui serrait le cou et j'entendais des borborygmes dans son intestin. Il était en train de suffoquer et sa bouche s'ouvrait comme celle d'un poisson hors de l'eau.

Je serrai plus fort. Une vertèbre cervicale craqua. Le type s'amollit dans mes bras et je rejetai son corps au loin. Je lui subtilisai son pistolet-laser. Un moment, j'eus l'idée de revêtir son uniforme noir mais ce n'était pas mon gabarit. J'aurais flotté dans ses vêtements !

Je me glissai sous les arbres. Avec le second gardien, je ne perdais pas de temps. Je l'attendis derrière un fourré. Quand il passa, je déchargeai sur lui une giclée du laser. La nuit s'illumina d'une langue lumineuse et le type, brûlé dans le dos, gémit à peine avant de mourir. Il avait une grosse tache noire entre les omoplates, une brûlure très profonde d'où s'échappait une odeur de chair grillée.

Très pratiques, ces armes, à cause de leur silence ! Je récupérai un second pistolet et je traversai la cour en courant. Je pénétrai dans le ranch. En une minute, j'évaluai cette résidence cossue, en bois, complètement rétro. Elle coûtait un bon paquet de dollars et elle était encore sûrement trop chère pour mes émoluments.

Les gros magnats des affaires avaient la manie de se replonger dans un environnement archaïque qui datait du siècle dernier, comme pour se soustraire au monde moderne...

Ma petite cervelle fonctionnait très bien. Je savais mes autres adversaires au premier étage car ils se reposaient entièrement sur la vigilance de leurs collègues du parc. Et puis les otages captaient au moins leur attention. Au fond, si je réussissais, je le devrais à Inès et à Sofia qui m'aidaient inconsciemment.

Le hall inondé de lumière ne m'impressionna pas. Je montai l'escalier conduisant au premier. Le bruit des voix devenait confus, et je me demandais si je n'arrivais pas trop tard. Sur le large palier, j'enfilai le couloir de droite.

Oh ! Ironie ! Je passai devant la porte de ma chambre fermée à double tour. Là, je me reconnaissais. Gros Lard m'avait fait visiter. J'aurais d'abord voulu sauver Inès mais la configuration des lieux en décida autrement. J'apparus sur le seuil d'une pièce à l'éclairage discret dont la porte était ouverte.

Deux types étaient vautrés sur le lit défait, somnolents. Ils empestaient l'alcool. Je découvris Sofia, réfugiée dans un angle de la pièce. Avec un drap, elle cachait sa nudité. Son visage pétrifié ressemblait à du marbre. Elle était traumatisée, hagarde.

Les deux hommes me remarquèrent enfin. Éberlués, ils cherchèrent à leurs ceintures mais ils ne fouillèrent que le haut de leurs pantalons dégrafés. D'ailleurs, ils n'avaient pas leurs armes sur eux. Ils le regrettèrent !

Mes deux lasers crachèrent simultanément et les privés ne se levèrent pas du lit. Ils s'immobilisèrent, la poitrine découpée en rondelles au niveau du plexus solaire.

Je mis un doigt sur mes lèvres et intimai à Sofia :

— Habillez-vous. Je reviens tout de suite...

Je m'éclipsai, tout au fond du couloir. Le rectangle lumineux de la porte d'Inès m'attira comme un aimant. Le spectacle que je pensais découvrir me donnait froid dans le dos.

Je ne commis pas l'imprudence de me ruer dans la chambre. À quatre contre un, la partie semblait serrée. Je risquai un œil, les épaules collées à la cloison du couloir.

Je me mordis les lèvres. Inès était bien nue sur le lit et ses agresseurs l'avaient ligotée dans une position qui ne laissait aucun doute sur leurs idées. Seulement ils s'étaient battus. Deux d'entre eux grognaient, affalés dans un coin, à moitié K.O. Un troisième épongeait sa joue gauche balafmée d'une belle estafilade. Je reconnus le rouquin qui m'avait apporté mon repas. Le quatrième observait Inès avec convoitise, les yeux brillants.

Comme sa mère, la malheureuse était pétrifiée, le regard fixe, les traits creusés et pâles. Elle ne me vit même pas entrer. En tout cas elle ne bougea pas.

Je descendis d'abord celui qui était près du lit et sa mort me

parut trop douce. En recevant la décharge, il fit un bond sur lui-même et retomba, le visage atrocement brûlé !

Le rouquin exécuta un écart mais il n'évita pas ma giclée en plein ventre. Il poussa un affreux hurlement, les intestins perforés. Quant aux deux autres, ils n'opposèrent aucune résistance car ils étaient déjà hors de combat. L'un d'eux balbutia bien mon nom, en voyant que je pointais mon laser sur lui. Ce furent ses seules paroles.

La pièce empestait la viande grillée. Je contemplai le carnage. Puis je trouvai un couteau quelque part et je tranchai les liens d'Inès.

Je m'excusai gauchement :

— Votre mère vous attend...

Quel corps merveilleux sur ces draps blancs ! J'en étais ému, retourné. Il était plus... enfin, plus affiné que celui de Joëlla. La peau semblait du velours. Je l'avais déjà remarqué à Chihuahua...

Gêné, je quittai la chambre en hâte. Je redescendis au rez-de-chaussée. Je trouvai le bar et je me servis un grand verre de whisky. J'avais terminé ma sale besogne.

Je me regardai enfin dans une glace. J'étais noir comme un charbonnier ! Je me lavai en vitesse et j'appelai une compagnie privée d'hélicoptères. Je donnai ma position exacte. Sur l'écran du visiophone, la standardiste ouvrait des yeux comme ceux d'un crapaud.

— Je sais, soupirai-je. Il est deux heures du matin et je suis près du mont Whitney. Mais c'est urgent. Je ne marchande pas sur votre tarif de nuit. Envoyez-moi un appareil... Qui je suis ? Heu... Je travaille pour Temps-Plus.

L'employée de garde m'apprit qu'elle était une cliente du Club. Elle avait déjà utilisé deux 366^e jour.

Alors, les choses s'arrangèrent très vite entre nous...

L'hélico privé de la Californian Company me déposa à Chihuahua. Le jour se levait dans une apothéose de lumière. Il faisait déjà chaud en comparaison de la température du mont Whitney.

J'accompagnai les deux femmes à leur villa et je reçus de la part d'Inès un regard de remerciement qui me fit presque tomber en pâmoison ! Elle avait une façon de darder les yeux sur vous sans qu'il lui soit utile d'ouvrir la bouche. Certes, je n'étais pas assez stupide pour croire à une avance de sa part. Non. Je voulais dire que je ressentais une sorte de satisfaction envahissante car j'avais tout simplement accompli mon devoir.

Sofia et Inès restaient encore sous le choc de leur détention et des outrages subis. Elles ne parlaient que par monosyllabes et se réfugièrent très rapidement dans leurs chambres. Je ne sais pas si la

plus jeune se souvenait que j'avais admiré son corps entièrement nu.

Mais moi, je n'oubliais pas. Ces images couraient même dans ma tête quand le visage de Cheik apparut sur l'écran du visiophone. Il se trouvait à l'Unité Temps-Plus du Mexique et il m'attendait impatiemment .

— Écoutez, Kan. Je n'ai rien pu faire. J'avais des ordres impératifs pour ne pas aggraver les risques encourus par les otages.

Je me rendis à la convocation du P.D.G. de l'Organisation Mondiale. Je découvris un homme accablé. Il me reçut avec un pâle sourire, vérifia que je portais bien mon badge, qui était en réalité un microémetteur d'ondes corporelles, et m'entraîna vers le labo.

Quand j'étais client, au Club, le sas d'accès me fascinait littéralement. J'avais toujours un mouvement instinctif de recul. Avec mon badge, j'avais pris une certaine assurance, même si j'ignorais ce qu'il y avait au-delà du sas.

La cloison phosphorescente m'absorba. Des ténèbres gluantes m'environnèrent et je ressentis un état d'apesanteur. Puis Orion nous accueillit, Cheik et moi. Il testa mes fiches d'identification :

— Vous possédez un code spécial, diagnostiqua-t-il de sa voix un peu métallique. Passez au « dimensionscope ».

Le dimensionscope était une salle réservée strictement au service. Elle jouxtait le sas d'attente pré-dimensionnel, trou noir où la machine « stockait » ses clients avant la projection.

Des lumières brillaient. Plusieurs écrans éteints occupaient le dessus d'un clavier bourré de boutons et au plafond d'étranges appareils dirigeaient vers le sol leurs tubes cathodiques irradiés d'étranges lueurs.

Cheik mit les choses au point :

— Quand vous reviendrez dans la dimension normale, Kan, vous oublierez ce que vous voyez. Vulgairement, nos détracteurs appellent ça des trous de mémoire. En fait, il s'agit d'une réaction scientifique à toute projection dimensionnelle et nous n'y pouvons rien. D'ailleurs sans cette « clé de sécurité » involontaire, notre invention ne serait pas viable et condamnable par la loi, pour les raisons que vous devinez. Il serait affolant, voire suicidaire, d'enregistrer dans son subconscient les scènes visuelles offertes par Temps-Plus. L'intimité de chaque individu doit être protégée et je vous assure qu'elle l'est !

Je le croyais avec sincérité. Mais je m'impatienai :

— Montrez-moi Heinkel.

Le co-inventeur du nouveau loisir manipula habilement des touches, sans doute reliées à l'ordinateur dimensionnel. D'ailleurs, nous étions à l'intérieur de la machine que je comparais à une centrale d'énergie. Des champs de forces électromagnétiques nous entouraient.

L'un des écrans supérieurs s'éclaira. Je levai la tête et j'aperçus

Bloc de Saindoux. Un spasme de dégoût noua mon estomac car je n'avais pas encore digéré la façon dont il traitait les otages.

Il tournait en rond autour du ranch et assistait au lever du soleil sur le mont Whitney. Je calculais toutes les conséquences de sa présence là-bas. Il avait forcément visionné mon évasion et la libération des otages. Cela ne devait pas le mettre de bon poil.

Pensez donc ! Je lui avais dérobé Sofia et Inès sous le nez ! Il se sentait très mal à l'aise à l'intérieur de la demeure et il préférait faire les cent pas au-dehors. Ses deux gardes du corps le rejoignirent, traînant Rodriguez avec eux. Je trouvai que mon patron avait plutôt sale mine. Il était pâle, défait. Sa lèvre tuméfiée et son œil au beurre noir prouvaient qu'il avait reçu une fameuse correction.

Bloc de Saindoux fusillait son rival du regard :

— Kan a tué huit de mes vigiles, libéré votre femme et votre fille. En somme, il a désamorcé tout mon plan...

Je passai une main sur mon front et ramenai quelques gouttes de sueur. J'avais les yeux rivés sur l'écran du dimensionscope.

— Eh bien, soupirai-je, ils ont dû en faire des gueules pendant ma folle nuit !

— Plutôt ! souligna Cheik. Orion m'a transmis une rétrospective. J'ai vu quelques scènes. Rodriguez n'a sûrement aucun regret de vous avoir engagé !

Je n'aimais pas tellement les compliments. Je me rengorgeai et murmurai :

— Ils sont partis pour combien de temps dans la dimension-Plus ?

— Vingt-quatre heures. Orion ne peut modifier sa programmation. En principe, le retour d'Heinkel dans la dimension normale coïncidera avec la fin de son ultimatum concernant ses otages.

Je consultai ma montre :

— Ils ont encore plus de six heures. Vous ne pourriez pas les récupérer avant la limite ?

— Ce n'est pas souhaitable, observa Cheik avec une grimace. Car Rodriguez ne serait plus crédible...

Je me souvins de mon premier 366^e jour, à New York.

— Je croyais que le client était « rapatrié » quand il le voulait !

— Exact ! expliqua le directeur de l'O.M.L. Mais il s'agit là d'une programmation normale. Or, avec Heinkel, c'est différent. Il ne correspond pas à l'archétype du client habituel.

— Je vois ! grognai-je. Projection spéciale. Les deux antagonistes jouent avec le feu. Je crains que Gros Lard ne flanche le premier. Et ça risque d'être fatal pour le patron !

Les images de l'écran dimensionnel n'apportaient pas des

nouvelles rassurantes. Comme je le pensais, Bloc de Saindoux s'impatientait. Il avait vécu une nuit terrible, humiliante. Je ne le voyais guère pardonner ou implorer la pitié.

Il retournait son adversaire sur le gril avec habileté.

— Vous restez mon seul et unique otage. J'ai donc deux possibilités. Ou attendre tranquillement que votre machine à la gomme nous ramène dans le monde normal. Ou l'un de mes gardes vous descend avant.

Il semblait machiavélique. Il ricanait et passait sa main sur son menton. Parfois, il se léchait les lèvres comme un fauve avant d'attaquer sa proie.

Il raisonnait avec une froideur mathématique d'autant que Jem lui glissait de mauvais conseils :

— Voyons, patron. Rodriguez doit vous préparer un coup fumant, ou une méchante blague à la « sortie ». Or, il ne faut plus compter sur sa femme et sa fille...

Il étendit sa main, souffla dans sa paume ouverte :

— Pfff... Envolée Sofia ! Envolée Inès !

Le cou de Gros Lard gonfla. Son visage devint rouge. Je le connaissais trop pour savoir que ces symptômes n'annonçaient rien de bon.

— Ferme-la, Jem ! C'est moi qui décide !

Je devinais le pilote rudement nerveux. Il braquait son arme sur le Mexicain soudain en proie à une véritable panique. Roudi n'arrivait pas à maîtriser son tic au coin de sa bouche et Bloc de Saindoux tapotait sa panse avec ironie. Toutes les conditions requises pour un drame se précisaient.

Cheik en prenait conscience. Il se tordait les mains de désespoir.

— Nous n'y pouvons rien, Kan !

Il devint verdâtre quand j'exposai mon idée. Il balbutia :

— Vous êtes fou. Vous précipiteriez les choses...

— ... Ou bien je les renverserais ! explosai-je. Mais n'attendez pas une minute de plus si vous voulez revoir votre ami vivant. C'est Heinkel qui risque de devenir fou. Pas moi.

Jem avait déjà dit à Rodriguez qu'il ne ferait pas de vieux os. L'écran dimensionnel s'illumina d'un éclair.

C'était la décharge d'un pistolet-laser. Alors, toutes mes ambitions pour sauver le père d'Inès s'effondrèrent.

CHAPITRE XII

Orion m'avait projeté dans le Temps-Plus mais je me demandais quelle scène je visionnerais en me matérialisant à douze cents kilomètres de Chihuahua !

J'émergeai du trou noir prédimensionnel et retrouvai un décor auquel j'étais déjà habitué. Devant moi les mélèzes et les sapins élançaient leurs troncs droits vers le ciel d'un bleu céruleen. Par derrière les branches aux vertes aiguilles, se profilait la silhouette massive du Whitney, ciselée de glace. Cette ligne sinueuse d'un blanc immaculé constituait une toile de fond fascinante qui focalisait tous les rayons du soleil.

Devant moi, le ranch aux allures de gros chalet prenait ses distances avec la forêt. Son aire déboisée ressemblait à une tonsure, vue d'un hélicoptère.

J'admirais la précision avec laquelle Orion nous projetait. Il ne ratait jamais son coup et c'était une machine d'une fiabilité indéniable. Cheik m'avait expliqué que le passage d'une dimension à l'autre s'effectuait par la dématérialisation de nos cellules. Pour moi, cela tenait du prodige scientifique. Mon incompetence dans ce domaine ne me permettait pas d'imaginer les années de travail qu'il avait fallu aux chercheurs avant d'arriver à l'exploitation commerciale.

J'entendis des cris. Caché derrière un mélèze, je vis quatre hommes qui, apparemment, se disputaient. Ou plutôt trois. Le quatrième était debout, livide, la tête baissée, et il contemplait avec effroi un trou dans le sol, à quelques centimètres de ses pieds. Le trou produisait une légère fumée, comme un mini cratère.

C'était l'impact d'une giclée de laser. Les trois autres individus haussaient la voix et ne paraissaient pas tout à fait d'accord. Jem parlait sèchement :

— Je veux que Rodriguez crève de trouille ! Je vous dis, patron, qu'il nous prépare un coup fumant.

Gros lard grimaça. Tout son visage se plissa avec amertume.

— Ouais ! Si on le descend, je perds ma monnaie d'échange...

Jem tendit le menton vers Roudi.

— Et toi, qu'en penses-tu ?

Figure Grêlée se tenait la mâchoire dans ses mains pour dissimuler son tic. Il bégaya :

— Je serais de l'avis du patron. Il nous reste... euh... cinq heures à attendre. Ce n'est pas le diable.

Le pilote perdait son sang-froid. Jamais il ne s'était trouvé dans une situation pareille et des doutes assaillaient son esprit chauffé à blanc.

Il désigna Rodriguez du doigt.

— De la merde, sa dimension ! De la vraie merde. En somme, vous préférez que Kan nous règle notre compte, comme il l'a fait avec nos potes ! Très peu pour moi...

Quand il entendit mon nom, Bloc de Saindoux devint écarlate. Il ne me portait sûrement pas dans son cœur. Il regarda sombrement autour de lui.

— Quoi ? Vous croyez qu'il plongerait dans le Temps-Plus ?

Je ne savais trop comment intervenir car j'étais obligé de traverser une zone découverte. Je n'avais pas une chance d'échapper aux lasers des deux vigiles.

Je pris des risques en criant :

— Ohé !... Jem !... Roudi... !

Les gardes se tournèrent vers la forêt. Visage Grêlé déglutit. Son tic le gênait décidément pour parler.

— C'est toi, Kan ?

— Oui, c'est moi. Faites bien attention. Si vous touchez à Rodriguez, vous aurez de sérieux ennuis !

Jem pointa son arme dans ma direction. Comme il ne me distinguait pas, il hésita à tirer. Il mit ses mains en porte-voix :

— Ne déconne pas, Kan ! Orion est programmé. Il nous ramènera forcément.

Cette fois il décocha un jet vers les arbres. Normalement, une branche aurait dû cramer au-dessus de ma tête mais comme nous étions dans la dimension-Plus, l'effet se solda par un coup dans le vide. Mais je ne mésestimaïs pas le danger. J'étais bel et bien vulnérable si les mélèzes ne l'étaient pas !

Je criai encore :

— Réfléchissez bien avant de descendre votre otage !

Je gagnais de précieuses minutes. J'espérais attirer les deux vigiles dans la forêt et là, je les aurais séparément, bien que Cheik m'ait interdit d'emporter une arme.

Heureusement, le couvert des arbres me donnait une certaine garantie. Je me déplaçais avec habileté pour tromper l'adversaire.

— Hou ! Hou ! Par ici...

Je mettais en rage les vigiles. Jem surtout. Il n'appréciait pas ce

jeu de cache-cache. Il savait que je venais pour arracher Rodriguez à leurs griffes et il ne voyait pas comment il m'en empêcherait s'il ne m'abattait pas.

Il bondissait dans les fourrés et comme il me devinait désarmé, il misait sur sa supériorité. Il grognait, furieux :

— Je t'aurai, Kan. Je t'aurai !

Les deux dimensions s'imbriquaient au point que les obstacles formaient des écrans pour le regard mais pas pour nos corps. À cinquante mètres, Bloc de Saindoux s'époumonait, criant à ses hommes :

— Revenez, nom de Dieu !

J'attendis Jem dans un épais fourré. Quand il passa tout près, je pris un risque énorme. Je jaillis de ma cachette et fonçai sur lui, tête première. Mon crâne heurta le vigile.

Celui-ci vacilla, le souffle coupé. Il ouvrit la bouche, lâcha son laser et roula sur le sol. Je roulai avec lui. Je m'en débarrassai d'une terrible manchette à la poitrine. Mes leçons de judo me servaient !

Je vérifiai que je ne l'avais pas tué. Je fus rassuré et je regagnai mon massif protecteur. Attiré par les bruits de notre lutte, Roudi arriva. Ce n'était pas le type tellement courageux, surtout dans cette dimension-là, où il ne se sentait pas à l'aise.

Il se pencha sur son copain. Il me présenta son dos et je lui sautai dessus. Je bloquai immédiatement son bras droit d'une prise. Il hurla, l'épaule déboîtée. Je suis sûr que Gros Lard l'avait entendu crier et je ne me trompais pas.

Une minute plus tard, je perçus le claquement d'un coup de feu en provenance du ranch. Je me précipitai, abandonnant Roudi qui gémissait. Je débouchai comme un bolide sur l'aire déboisée où était construite la demeure.

Bloc de Saindoux avait disparu mais Rodriguez gisait sur le sol. Je me penchai sur lui. Il avait les yeux grands ouverts et une étoile rougeâtre s'élargissait sur son vêtement, au niveau du cœur...

— Il est mort, balbutiai-je, la gorge nouée.

N'ayant pu éviter le drame, hélas, je n'avais donc plus aucune raison de rester dans le Temps-Plus. Orion me récupéra comme un client ordinaire, sur ma demande.

Cheik me fixait avec un regard pesant. Je pensai à Inès.

Je regardais les images du dimensionscope et j'éprouvais une grande lassitude. Un complexe de culpabilité me hantait. Peut-être bien que si je ne m'étais pas montré si impulsif, si j'avais attendu la fin de la programmation, le père d'Inès ne serait pas une victime sacrifiée.

Or, Cheik m'ôta certains regrets. Il soupira :

— Je crois sincèrement, Kan, que vous avez voulu le sauver. Mais Heinkel a paniqué. Complètement paniqué quand il a compris que vous aviez mis ses deux gardes hors de combat. Et qu'il restait seul, face à vous.

Je grognai avec un doute :

— Oui. Il s'est affolé, probablement. J'ignorais qu'il était armé...

Cheik tripota le clavier. L'image montra en gros plan le visage d'Heinkel. Il avait les yeux hagards, inexpressifs. Des filets de sueur coulaient de son front. Ses traits livides trahissaient un profond désarroi.

Il fit le tour du ranch plusieurs fois et s'arrêta à nouveau devant le corps de son rival. Il branla la tête :

— C'est votre faute, Rodriguez. Vous n'auriez jamais dû vous dresser contre moi. Je suis impitoyable avec mes concurrents...

À ce moment, Visage Grêlé jaillit de la forêt. Il gémissait en tenant son épaule déboîtée. Il rejoignit son patron.

Celui-ci retrouva le moral.

— Où est Kan ?

— Je ne sais pas, grimaça Roudi. Mais il m'a esquiné un bras...

— Et Jem ?

— Il a été sonné. Il récupère. Kan doit être ceinture noire de judo...

— Il n'est pas empoté comme vous ! maugréa Bloc de Saindoux. Je ne l'ai licencié qu'à contrecœur et j'ai fait peut-être la plus grosse bêtise de ma vie.

Roudi fixait Rodriguez immobile. Il n'approuvait pas.

— Vous l'avez descendu. C'est pas malin. Votre dernier otage vous file sous le nez !

Gros Lard devint tout rouge. Il n'admettait pas la contradiction.

— C'est moi qui commande ! rappela-t-il.

— D'accord. Mais Jem vous a influencé. Vous cédez toujours à Jem. Les autres potes ont raison. C'est un lèche-cul !

Heinkel s'étrangla. Il dégrafa son col, retroussa ses lèvres, et brandit son énorme poing, prêt à écraser la face de son vigile.

— Vous êtes un petit jaloux, Roudi ! Vous mériteriez une sérieuse correction.

Un tic ravagea la bouche de Visage Grêlé, tirailla le dessous de l'œil, et la moitié de sa figure se spasma. Il fixa le petit revolver que Gros Lard pointait maintenant dans sa direction. Une arme démodée, de collection, mais en parfait état de marche. Heinkel aimait les vieilleries et il courait les antiquaires.

La voix de Jem mit un terme à cette confrontation.

— Hé ! cria le pilote. Ne soyez pas si nerveux. Vous n'allez pas vous entretuer ? Ce serait dommage. Il nous reste à peine deux heures

avant la réintégration dans le monde normal.

Il massa sa poitrine endolorie par la manchette de Kan puis contempla le corps de Rodriguez.

— Bon. Vous l'avez liquidé, patron, dit-il d'un ton satisfait. Sinon c'est moi qui l'aurais fait. Ce type-là m'a toujours été antipathique.

Il revint aux réalités présentes, en tapotant son laser dans son étui.

— Nous avons donc encore deux heures à tenir. Cet idiot de Kan n'a même pas fauché nos armes...

— Hum ! glissa Visage Grêlé. Je crois bien qu'il a regagné le sas dimensionnel. Il était venu pour sauver Rodriguez.

Gros Lard lança vers Roudi un regard ironique.

— Sans moi, les choses auraient tourné beaucoup plus mal. Il faudra bien que Temps-Plus marchande avec nous, sinon la guerre reprendra.

Il mit les poings sur ses hanches et confia :

— Quand même ! C'est une belle invention. Nous pouvons, sur simple demande, espionner n'importe qui dans son intimité. Avouez que ce n'est pas toujours désagréable...

Les deux vigiles se souvenaient des salles de bains et des deux femmes nues. Avec le nouveau loisir, le monde entier s'offrait à leurs regards indiscrets.

Roudi désigna le ranch.

— Dommage... Il y a trop de cadavres. C'est plutôt un champ de bataille. Moi, je vois ce loisir sous l'angle pacifique.

— Il est pacifique, mon vieux, souligna Jem. À l'avenir, personne ne pourra dire que l'O.M.L. n'a pas inventé des nouveautés. La science est en train de déboulonner toutes les autres formes de divertissements. Il faudra se recycler...

Il s'impatienta, au bout des deux heures d'attente.

— J'aurais volontiers fait un tour à Los Angeles pour savoir si ma petite amie ne me trompe pas. Car j'ai un doute.

— Kitty ? rigola Visage Grêlé.

— Oui, Kitty... C'est pas merveilleux de tout voir, de tout entendre ? Il s'agit d'une mine inépuisable. Et puis « ils » ont pensé à tout. Même aux trous de mémoire et à l'idée de « remettre » ça. Imprégner votre cerveau pour vous donner l'envie de...

— Boucle-la, Jem, coupa Bloc de Saindoux. Dans deux minutes, on doit être récupérés.

— Si jamais nous ne l'étions pas ? émit Visage Grêlé avec pessimisme.

— Impossible, grogna Gros Lard. Aucune programmation ne peut être stoppée en cours.

Sa confiance remontait au zénith depuis qu'il avait retrouvé ses deux vigiles. Il se sentait à nouveau fort. Très fort.

J'en touchai un mot à Cheik. Celui-ci approuva :

— Exact. Une programmation engagée ne peut pas se modifier. Elle est irréversible. Rodriguez avait programmé pour vingt-quatre heures sa plongée dans le Temps-Plus.

Je broyai le bras du directeur de l'O.M.L. et je lui rappelai ses engagements. Mes traits se durcirent :

— Ne flanchez pas, Cheik. Sinon vous me décevriez énormément.

Il soupira avec une légère grimace de douleur :

— Je ne flancherai pas.

Les secondes s'égrenèrent et soudain l'écran du dimensionscope se nimba d'une luminosité aveuglante. Les images se diluèrent...

— Ils sont rentrés, m'apprit mon compagnon. La clarté s'apaisa. J'aperçus à nouveau des images.

Alors je poussai un cri guttural :

— Ce n'est pas possible ! Que s'est-il passé ? Dites-moi, Cheik, que s'est-il passé ?

CHAPITRE XIII

J'écarquillais les yeux. Ils étaient dilatés à tel point qu'un cercle douloureux immobilisait mon regard. Mes lèvres tremblaient. Je voulais dire quelque chose et rien ne sortit de ma bouche. Tout juste si la stupeur ne m'occasionnait pas un tic, comme chez Visage Grêlé !

Je fixais l'endroit précis où Rodriguez s'était écroulé sous la balle de son rival. En principe, son corps devrait toujours se trouver là. Or, il avait disparu ! C'était si étrange que je mis une bonne minute pour reprendre mes esprits. Enfin, mes yeux se décontractèrent et ma migraine se dissipa.

— Vous avez « ramené » le père d'Inès ? demandai-je, intrigué.

Cheik haussa les épaules.

— Sa phase « retour » était programmée, en effet, mais sa rematérialisation dans la dimension normale n'a pu s'effectuer car ses cellules privées d'énergie ne « réagissent » pas. En d'autres termes, il s'est transformé en une masse fluide d'électrons purs. Cette masse se dissociera progressivement sous l'effet des champs de force électromagnétiques naturels.

J'imaginai très mal des électrons en liberté dans l'espace. Pour moi, néophyte, cela représentait une désintégration totale, mot plus accessible à ma compétence.

— Vous allez annoncer ça tranquillement à sa femme et à sa fille ? soupirai-je.

Mon soupir se mua très vite en rictus. Je mis trois secondes pour comprendre.

— Je suis stupide. Quand nous ressortirons du sas dimensionnel, nous aurons un trou de mémoire. Nous ne trouverons même pas une explication à la disparition de Rodriguez.

— Les morts du Temps-Plus sont irrécupérables, dit Cheik sombrement. La raison est purement scientifique...

Pendant que je m'interrogeais sur ces problèmes complexes, le directeur de l'O.M.L. enfonçait des touches sur le clavier disposé devant lui. En général, Orion – ou ses copies parfaites des autres succursales – s'auto-programmait tout seul, selon la sollicitation des clients. Mais les inventeurs avaient prévu une programmation

manuelle, en cas de nécessité, et c'était celle-là que Cheik utilisait.

À nouveau, mes yeux s'ouvrirent démesurément. Or, cette fois, je jouissais avec une espèce de joie sadique doublée de machiavélisme. J'étais devenu un froid exécuteur, insensible à toute pitié, impénétrable à tous sentiments.

L'écran du dimensionscope s'éclaira. Il montra des images de Gros Lard et de ses deux vigiles accrochés à lui comme des ventouses. Oui, je disais bien : Bloc de Saindoux, Jem et Roudi. Ils avaient réintégré le Temps-Plus avant même leur sortie du sas dimensionnel et Cheik hochait la tête, enclin à plus de clémence.

— C'est franchement horrible ce que nous faisons là, indigne d'un être humain...

J'avais encore en mémoire les sévices subis par Inès et Sofia, au ranch. Surtout Inès. Je n'oubliais pas non plus Rodriguez dans cette histoire. Il avait perdu la vie...

— Heinkel est une crapule. Il a le sort qu'il mérite, sanctionnai-je avec sévérité. Que se serait-il passé s'il était revenu dans la dimension normale ? Il vous aurait mis à genoux, Cheik, comme il avait décidé de mettre à genoux Rodriguez. Il aurait gagné la guerre des loisirs et on l'aurait condamné – peut-être – pour séquestration arbitraire et enlèvement. Au pire. C'est donc trop facile pour qu'il s'en sorte comme ça. Après tout, il a voulu ingurgiter Temps-Plus, le dévorer, comme Gargantua. Eh bien, qu'il en attrape une bonne indigestion !

Là-bas, devant le ranch, les trois hommes se retrouvaient, seuls, et ils comprirent très vite ce qui leur arrivait.

Bloc de Saindoux, hurlait, les bras au ciel, le visage congestionné :

— Orion ! Orion ! Ramène-nous. C'est un ordre. Tu m'entends ?

La machine éjecta sa réponse mémorisée :

— Programmation illimitée... Programmation illimitée...

Roudi se tenait la tête entre les mains. Il percevait aussi, comme Jem, la « voix » de l'ordinateur dimensionnel qui semblait provenir de partout. Elle n'avait aucune localisation précise. Elle traversait les tympans et quelque chose semblait bloqué dans ses circuits inducteurs.

Défaillance technique ?

Elle répétait sans cesse :

— Programmation illimitée... Programmation illimitée...

Les tics se succédaient sans interruption chez Visage Grêlé. Il avait l'impression que cette voix métallique le poursuivrait jusqu'à la folie. Elle se vrillait douloureusement, s'incrustait dans son cerveau, et y déterminait des lésions irréversibles d'origine psychique.

Il se roulait par terre, la bouche tordue, se bouchant les oreilles, les traits convulsés :

— Ça veut dire quoi, « programmation illimitée » ?

Jem se mordillait les lèvres. Il avait dégainé son laser et il était prêt à tirer sur n'importe quoi, sur tout ce qui bougerait. Mais rien ne bougeait. Tout était pétrifié, immobile. Seuls, Roudi et Heinkel se contorsionnaient comme s'ils avaient la danse de Saint-Guy.

Il éructa en crachant sur le sol :

— Ça veut dire qu'on est coincé ici jusqu'à la fin de nos jours ! Il te faut un dessin ?

— Jem ! Jem ! bégaya Visage Grêlé, au bord de la démence. Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !

Le pilote restait de marbre. Mais au fond de lui-même il découvrait l'horreur d'une situation sans issue. Il pointa son laser sur Heinkel et ricana :

— Demande au patron. C'est lui qui nous a mis dans un merdier pareil. Et quand je pense que les autres nous appelaient des lèche-culs !

Il s'avança vers Gros Lard qui devenait verdâtre maintenant.

— Hein ? Nous sommes des lèche-culs ? répéta-t-il.

Bloc de Saindoux mit ses mains en avant dans un réflexe instinctif de protection. Un tremblement l'agitait. Sa face passait du rouge au vert, puis au gris. Sa langue lui collait au palais et la sueur de sa colonne vertébrale cheminait à nouveau vers son fondement.

— Je vous en prie, ne me tuez pas... Je... je vous donnerai tout l'argent que vous voudrez. Je vous ferai un pont d'or...

Jem haussa les épaules. Sa froideur imprégnait sa peau qui ressemblait à celle d'un serpent. Ses yeux éjectaient des lueurs de meurtre. Intérieurement, ses nerfs craquaient, malgré l'immobilité de ses traits.

— Gros con, que voulez-vous qu'on foute de tout votre pognon et de votre pont d'or ? Dans le Temps-Plus, on a besoin de rien... De rien !

Il grinça des dents.

— On va se rincer l'œil, reluquer toutes les pépées à poil. On verra des couples faire l'amour. On assistera à des scènes hilarantes dans les toilettes. Oui, on se marrera à s'en faire péter la rate ! Et pour pas un rond. Nous avons l'éternité pour ça...

Chez Visage Grêlé, son tic s'accroissait et devenait permanent. Il avait la moitié de la figure tordue et cette affection déformait sa voix :

— Ne... ne... fais... pas... pas l'andouille, Jem ! bégayait-il. Un miracle peut... peut...

Ce bégaiement irritait le pilote au lieu de l'amuser. Déjà passablement crispés, ses doigts se replièrent sur la détente de son arme.

— Tu crois au Père Noël ou au Bon Dieu ? Hein ? ironisa-t-il.

Roudi s'avança et tenta de lui arracher son pistolet. Jem réagit instantanément. Il tira. La giclée brûlante pénétra dans le ventre de son compagnon et celui-ci hurla de douleur. Un fer rouge s'enfonçait dans son abdomen et creusait son chemin en calcinant les chairs.

Il sentit qu'il grillait dans une immense fournaise. La brûlure gagnait de proche en proche, mordante, comme un cancer. Elle atteignit des organes vitaux. Alors, Visage Grêlé, jusque-là immobile et droit, tomba la face en avant. Il ne se releva plus.

Gros Lard recula, épouvanté, comprenant que Jem devenait fou. Puis il tourna les talons et malgré sa panse, il se mit à détalier à toutes jambes. Jamais il n'avait couru aussi vite. Il fonçait vers la forêt où il comptait trouver refuge.

Le faisceau lumineux du laser ne lui en laissa pas le temps et l'atteignit dans le dos. Il lui sembla qu'un jet enflammé découpait sa peau. Ses poumons s'emplirent de feu.

La respiration bloquée, il se figea, hagard. Son visage prit une expression terrifiante. Il zigzagua dans un ultime effort et bascula à la renverse. Sa bouche et ses yeux s'ouvrirent d'une façon démesurée. Il se raidit enfin dans un ultime spasme.

Jem contemplait, hébété, le corps de son patron. Il chercha une présence autour de lui et n'en découvrit pas. Il était seul. Immensément seul. Il s'avança vers le plus proche mélèze, enfonça ses mains à travers le tronc. Puis il essaya avec un autre arbre. Et avec un autre encore.

Il riait à gorge déployée :

— Ha, ha, ha, ha !

Il ne touchait rien de palpable. Il n'était qu'une « image » projetée dans la dimension-Plus. Il ne supportait pas la solitude dans de telles conditions. Il hurla soudain :

— De la merde, tout ça ! J'ai toujours dit que c'était de la merde ! Ils ont inventé la plus belle saloperie du monde.

Il suait. Il s'arrêta, haletant, essayant de remettre de l'ordre dans ses idées. Sa folie s'émailla d'un court instant de lucidité.

— Tu es là, Orion ?

— Je suis là, fit la machine.

— Ramène-moi dans la dimension normale ! supplia Jem.

— Programmation illimitée... Programmation illimitée...

Jem tira des giclées de laser au hasard, dans toutes les directions. Les décharges se perdaient dans le vide. Alors il retourna l'arme contre lui. Il n'en pouvait plus. Il avait atteint les limites du supportable.

Sur l'écran du dimensionscope, je visionnai l'ultime scène mais je n'eus aucune parole de regret. Je résumai simplement :

— Il vaut mieux ainsi...

— Vous avez peut-être raison, Kan, soupira Cheik. Maintenant, je vais les ramener tous les trois.

— Vous voulez dire..., sursautai-je. Vous allez disperser dans l'espace leurs électrons purs ?

Cheik approuva d'un signe de tête. Je me dirigeai vers le sas prédimensionnel et je demandai à regagner le monde normal.

Il y avait comme ça des milliers de gens qui disparaissaient sur la Terre, sans laisser la moindre trace. En général, la police classait l'affaire...

Quand je me retrouvai de l'autre côté du sas, dans le couloir empli de plantes vertes, et que j'aperçus la première hôtesse en smoking bleu, je poussai un soupir.

Mais j'avais beau interroger ma mémoire. Je ne savais pas pourquoi je soupirais...

CHAPITRE XIV

J'échouai dans le lit de Joëlla. Elle me garda pour la nuit mais elle me fit immédiatement un reproche amer. Ses lèvres se plissèrent et ses grands yeux bleus semblèrent plus ternes. Elle s'était donnée à moi sans retenue. Seulement quelque chose se dressait entre nous, désormais. Je sentis dans sa voix une expression de jalousie :

— Tu tournes autour du pot, Bob...

Je feignis l'ignorance et comme j'étais mauvais comédien, mon manège accentua le froid entre nous.

— Le pot ? répétai-je, l'air absent.

— Je veux dire : autour d'Inès.

Ah ! Voilà. Le grand mot était lâché. Comme un fauve dans l'arène. Il produisit tout de suite une cassure. J'eus envie de m'habiller et de m'en aller en pleine nuit.

Je haussai les épaules, cherchant une excuse.

— C'est la fille du patron. Il m'en a confié la garde et je trouve qu'il s'agit là d'une grande marque de confiance.

Je ne voulais pas m'étendre sur le sujet et je parlai d'autre chose. Joëlla ne fut pas dupe. Elle me tourna carrément le dos, éteignit la lumière, et s'endormit. J'avais la conviction que je couchais ici pour la dernière fois.

En fait, le lendemain matin, elle me signifia que si elle m'avait attiré dans son orbite, ce n'était pas spécialement pour mes beaux yeux, mais pour des raisons de « service ».

Ouais ! Passons. Elle avait quand même pris du bon temps et je regrettais profondément la scène de jalousie. Pour moi, Inès n'était encore qu'un désir inaccessible. J'avais simplement découvert son corps nu, grâce aux circonstances, sa beauté, son charme. Et comme tout homme normalement constitué...

Je n'en faisais pas un plat. Je n'avais jamais demandé à Joëlla si elle avait eu un amant avant de me connaître. Je trouvais qu'elle me fichait à la porte d'une drôle de manière, apparemment sans regret, et sans un mot de remerciement pour les bons moments que je lui avais donnés.

J'aurais voulu qu'on se quitte amis. On se séparait fâchés. Je

traversai la vallée et je rejoignis Inès.

J'espérais un geste de sa part en récompense des services rendus. Je pensais à un geste sentimental. Plus qu'une simple poignée de main et un sourire. Je croyais tellement au fruit mûr qu'on cueillait avec facilité ! Je m'imaginai déjà, me glissant dans sa chambre dont elle aurait laissé ouverte volontairement la porte ou la fenêtre...

Je m'illusionnais.

Elle me récompensa pourtant. D'une tout autre façon. Savez-vous ce qu'elle me proposa ?

Inès était devenue une femme d'« affaires ». Elle avait succédé à son père dont la disparition ne fut jamais expliquée par la police. Elle s'occupa de Temps-Plus et popularisa le nouveau loisir à un tel point qu'il devint à la portée de toutes les couches sociales. Elle amplifia le mouvement déjà amorcé par Rodriguez. Elle brada les prix des 366^e et des 32^e jours. Les succursales refusaient du monde et il fallait s'inscrire très longtemps à l'avance.

Sauf pour les huitièmes jours de la semaine !

J'en faisais l'expérience. Je tenais ma fiche à la main. Assis dans le box spécial plus luxueux que les autres, situé au Niveau 4, je m'interrogeais sur le genre de divertissements du huitième jour. Je n'avais aucune idée. J'étais seul dans le box et je me lançais dans toutes les suppositions possibles.

J'étais loin de la vérité. Très loin. À l'heure pile inscrite sur ma fiche perforée, une hôtesse entra. Blonde, svelte. Je déglutis. Une veine que ce ne soit pas Joëlla !

Sa bouche s'émailla d'un sourire perlé :

— Monsieur Kan ?

Je me levai, mal à l'aise. Je tendis la carte que m'avait donnée Inès. Elle m'offrait un huitième jour gratuit et je n'avais pas osé refuser. Ça me démangeait de savoir ce qui se cachait derrière cette formule équivoque. En raison de son prix très élevé, la séance était réservée à une clientèle haut de gamme.

L'hôtesse me conduisit à travers les mêmes couloirs et j'atteignis la porte fluorescente du labo. Je n'étais pas ému outre mesure mais j'avais quand même la langue un peu sèche.

— Bonne journée, monsieur Kan, me souhaita l'hôtesse.

Le sas m'absorba. Dès lors, mes trous de mémoire se comblèrent comme par magie. Je me souvins de mon premier 366^e jour, quand j'étais encore inspecteur des fraudes à l'O.M.L. Mon 32^e jour émergea avec la même facilité, de même que mon passage dans l'autre dimension, comme employé de Temps-Plus. Tout resurgit. La mort de Rodriguez, celle de Gros Lard et de ses deux vigiles. Les images

défilaient comme sur un kaléidoscope.

La voix d'Orion me rappela que j'étais un membre du personnel :

— Vous êtes en mission, AX.127 ?

— Pas exactement, répondis-je. Reconsidère la fiche perforée introduite par l'hôtesse dans tes circuits.

Je flottais, en apesanteur, dans un noir absolu. Cette opacité profonde ne m'inquiétait pas. J'avais l'habitude. Puis l'ordinateur rectifia :

— Programmation rétablie. Exact, vous êtes un client ordinaire. Je m'excuse. Vos ondes corporelles sont pourtant celles de AX.127. Vous venez pour la première fois dans le huitième jour.

— C'est quoi, un huitième jour ? La même chose qu'un 366^e ou un 32^e ?

— Non. Tout à fait différent. Je vous branche sur un psycho-inducteur d'informations, monsieur Kan. Vous aurez une idée.

Des détails affluèrent dans mon cerveau. Alors je compris très vite que la « variante » du huitième jour constituait à elle seule une nouveauté de taille, sans analogie avec les deux autres possibilités offertes par Temps-Plus.

C'était encore plus performant !

J'avais le choix. Un choix immense, démesuré.

Pourtant, je n'hésitai pas longtemps...

Où étais-je ? Pas sur la Terre, en tout cas, ni dans cette extraordinaire « dimension » qui permettait de voir le monde autrement.

Alors, où ?

Je me sentais fluide, comme dématérialisé, impalpable, gazeux. Je m'infiltrais dans d'étranges circonvolutions qui rappelaient les méandres d'un cerveau.

Était-ce possible ? Je me trouvais « incorporé ». Mais à qui ? À quoi ? Je possédais toute ma lucidité. J'étais même extra-lucide. Un paranormal aux pouvoirs fantastiques.

J'avais le vague souvenir d'une créature humaine dont je m'étais rapproché lentement. Mon corps fluide avait pénétré à l'intérieur de cet être, avec une étrange facilité ; Je m'étais dilué en lui, amalgamé. Je vivais en symbiose.

J'avais perdu ma personnalité. J'étais UN AUTRE. Très vite, j'assimilais les secrets d'une pensée intime. Je puisais aux sources mêmes d'une mémoire qui n'était pas la mienne. Je me nourrissais d'impulsions psychiques qui transitaient par mon propre cerveau.

J'avais terminé mon incorporation. Je lisais comme dans un livre ouvert. Je mettais à nu des sentiments, un caractère, des idées,

tout un chapelet de connaissances qui normalement ne franchissaient pas la barrière du subconscient.

Je m'enivrais. Je le savais maintenant. Je me trouvais dans la pensée d'Inès car c'était elle que j'avais choisie pour mon huitième jour !

Inès !

J'étais ELLE. Je la découvrais d'une autre façon, de l'« intérieur ». Je n'admirais même plus son corps nu. Je n'appréciais plus sa beauté plastique. Je me désintéressais de ses cheveux d'ébène, de ses grands yeux noirs, de sa bouche pulpeuse, de sa peau ambrée.

J'étais en ELLE. Comme un espion tapi dans ses neurones. Je l'avais choisie et je m'en délectais. Je connaissais tout d'elle. Depuis son enfance jusqu'à ses dix-huit ans. Je la pénétrais et cela me semblait encore plus délicieux que l'acte charnel.

Je m'enfonçais, je m'immergeais dans ses pensées les plus secrètes. Je la dépouillais. Quelque chose me donnait un plaisir immense. Elle ne me détestait pas.

Au contraire. Depuis que je l'avais sauvée des vigiles, elle éprouvait pour moi un certain penchant qui s'avérait beaucoup plus qu'une simple reconnaissance. De la tendresse...

M'aimait-elle ?

Difficile à dire, même en fouillant au tréfonds d'elle-même. En tout cas, je ne lui déplaisais pas. Quand elle était nue dans son lit, elle m'appelait de toutes ses forces. Elle me désirait. Elle aurait voulu que je lui fasse l'amour.

Seulement elle était trop fière pour que je sois son amant. Sans doute parce qu'elle était la fille de Rodriguez, l'inventeur de Temps-Plus.

Un fossé nous séparait. Ne serait-elle jamais ma maîtresse comme Joëlla avait été la mienne, alors que nos désirs se rejoignaient ?

— Je t'aime, Inès... Je t'aime...

Je ne pouvais pas l'influencer. Je m'imprégnais d'elle jusqu'à la volupté psychique. Je violais son cerveau. Et je resterais en elle pendant la totalité de la séance.

Puis, revenu dans la dimension normale, j'oublierais. J'oublierais tout. Je me retrouverais face à ELLE. Alors peut-être bien qu'un jour j'aurais le culot de pénétrer dans sa chambre.

J'en avais tellement envie !

FIN